

varia

**#16**  
**JUN 2024**

**GLAD!**

**Revue sur le langage, le genre, les sexualités**

# GLAD!

Revue sur le langage, le genre, les sexualités

---

16 | 2024

Varia

---



## Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/glad/7998>

DOI : 10.4000/120he

ISSN : 2551-0819

## Éditeur

Association GSL

Ce document vous est fourni par Ghent University Library



## Référence électronique

*GLAD!*, 16 | 2024 [En ligne], mis en ligne le 01 juillet 2024, consulté le 16 septembre 2024. URL : <https://journals.openedition.org/glad/7998> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/120he>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

## INTRODUCTION DE LA PUBLICATION

Le numéro 16 de la revue *GLAD!* est un Varia. Il comporte deux articles de recherche qui ont à voir avec les milieux médicaux et les discours profanes, activistes ou scientifiques liés à des prises en charge médicales des personnes LGBT. Le premier discute la pertinence des concepts d'homophobie et d'hétéronormativité pour analyser les discours anti-PMA élargie, et le second livre une analyse originale des rapports de pouvoir qui construisent la figure de la « femme trans qui bégaie ». Le numéro propose deux articles exploratoires, un sur le *Lubunca* et les pratiques langagières des travailleuses du sexe trans' en Turquie, et un autre sur l'intérêt historique et morphologique des féminins conjugaux en français. On y trouvera également les chroniques « Traductologiques », avec un texte sur la traduction de *Our bodies, Ourselves* vers le portugais brésilien, « Les genres récrits » avec un texte sur l'ordre des mots dans le langage inclusif, ainsi que des comptes rendus de nouvelles parutions ou de mémoires de recherche soutenus tout récemment. La revue a souhaité reconnaître le travail d'évaluation des articles en affichant désormais le nom des évaluatrices et évaluateurs, avec leur accord. Cette pratique, encore pionnière, a l'ambition à la fois d'améliorer les échanges entre auteurices et évaluatriceurices et de rendre plus visible le travail en coulisse, indispensable, de l'accompagnement des articles avant publication.

**Suivi éditorial du numéro 16 :** Tiago Joseph, Marie Flesch, Chloé Tardivel, Sandra Tomc, Camille Riverti, Eléonore de Beaumont, Maria Candea

**Relectures :** Tiago Joseph, Marie Flesch, Chloé Tardivel, Sandra Tomc, Maria Candea, Grâce Ranchon, Camille Riverti, Eléonore de Beaumont

**Stylage :** Marie Flesch, Chloé Tardivel, Tiago Joseph

Issue 16 of *GLAD!* is a “Varia” issue. It includes two research articles about medical circles and lay, activist or scientific discourses linked to the medical care of LGBT people. The first discusses the relevance of the concepts of homophobia and heteronormativity for analyzing extended anti-PMA discourses, and the second offers an innovative analysis of the power relations that construct the figure of the “trans woman who stutters”. The issue features two exploratory articles, one on *Lubunca* and the language practices of trans' sex workers in Turkey, and another on the historical and morphological interest of conjugal feminines in French. The issue also includes a “Traductologiques” article about the translation of *Our bodies, Ourselves* into Brazilian Portuguese, and the column “Les genres récrits”, with a text on word order in inclusive language, as well as reviews of new publications and recently defended research dissertations. To acknowledge the work that goes into evaluating papers, *GLAD!* now displays the names of reviewers, with their consent. The aim of this pioneering practice is both to improve exchanges between authors and reviewers, and to make more visible the invaluable behind-the-scenes work of reviewing articles before publication.

**Edited by :** Tiago Joseph, Marie Flesch, Chloé Tardivel, Sandra Tomc, Camille Riverti, Maria Candea

**Copyediting :** Tiago Joseph, Marie Flesch, Chloé Tardivel, Sandra Tomc, Maria Candea, Grâce Ranchon, Camille Riverti, Eléonore de Beaumont

**Typesetting :** Marie Flesch, Chloé Tardivel, Tiago Joseph

## SOMMAIRE

### *Introduction du numéro 16, Varia*

Marie Flesch, Eléonore de Beaumont, Maria Candeia, Tiago Joseph, Chloé Tardivel et Sandra Tomc

---

### Recherches

*« Je ne bégaierai pas... et je serai une fille » : les apories de l'autoreprésentation culturelle en tant que femme trans qui bégaie dans Crossing*

Raphaël Jacques

*Comment le concept d'homophobie permet-il d'analyser les discours contre la « PMA pour toutes » ?*

Claire Hugonnier

---

### Explorations

*Parler le Lubunca. Une ethnographie des pratiques langagières des travailleuses du sexe trans' en Turquie*

Gizem Bilal

*Les féminins conjugaux en français, ou la langue fonctionnant sans entrave*

Thomas Linard

---

### Traductologiques

*Subversion de la langue portugaise dans la traduction brésilienne du classique féministe Our Bodies, Ourselves*

Érica Lima et Janine Pimentel

---

### Chroniques

*L'ordre n'a pas d'importance. Quel ordre pour les doublets : fm ou mf ?*

Les genres réécrits : chronique n°14

Daniel Elmiger

---

## Actualités

---

## Notes de lecture

*Julie Abbou. 2022. Tenir sa langue. Le langage, lieu de lutte féministe*  
Loïs Crémier

*Camille Circlade. 2023. La typographie post-binaire. Au-delà de l'écriture inclusive*  
Julie Abbou

*Alexis Buisson. 2023. Kamala Harris, l'héritière*  
Anaïs Carrere

---

## Comptes rendus

*Écriture des personnages non binaires dans la fiction jeunesse française 2019-2023*  
Résumé de mémoire de master  
Alias Alouette

*Comparaison théorique sur la performativité de l'insulte homophobe. Austin, Bourdieu, Butler*  
Résumé de mémoire de master  
Grégoire Ben-Aïssa

# Introduction du numéro 16, Varia

*Introduction to issue 16<sup>th</sup>, “Varia”*

**Marie Flesch, Eléonore de Beaumont, Maria Candea, Tiago Joseph, Chloé Tardivel et Sandra Tomc**

---

- 1 Le numéro 16, un Varia, affiche la diversité des thématiques de la revue, même s’il est plus léger que d’habitude. L’équipe du Comité de rédaction de la revue est en train d’augmenter les effectifs de ses membres et de repenser les processus de publication et de fonctionnement, pour mieux tenir compte de la charge de travail — bénévole — que cela représente. C’est dans cette optique que nous avons décidé de mieux reconnaître le travail d’évaluation des articles en affichant désormais le nom des évaluatrices et évaluateurs, avec leur accord, après le titre des articles. Cette pratique d’extension des métadonnées, encore pionnière, a l’ambition à la fois d’améliorer les échanges entre auteures et évalueuses et de rendre plus visible le travail en coulisse, indispensable, de l’accompagnement des articles avant publication. Dans la même optique, nous avons affiché dès la page de garde du numéro la composition de l’équipe éditoriale qui a œuvré pour faire exister ce numéro.
- 2 Cette livraison de la revue comporte deux articles de recherche qui ont à voir avec les milieux médicaux et les discours profanes, activistes ou scientifiques liés à des prises en charge médicales des personnes LGBT+.
- 3 La première contribution du sommaire est proposée par Raphaël Jacques qui livre une analyse originale et percutante des rapports de pouvoir en jeu dans la construction de la figure de la « femme trans qui bégaie ». L’auteur mobilise à la fois les *gender & trans studies*, et les *disabilities studies*, pour ouvrir des pistes de réflexion qui ont à la fois une ambition épistémologique et pragmatique, en prenant comme point de départ et appui « l’autobiographie *Crossing* de Deirdre McCloskey, professeure trans qui bégaie et économiste néoclassique de l’école de Chicago ». Son propos met en lumière les discours psychopathologisants de la transitude et du bégaiement, ainsi que leurs imbrications et leurs effets sur les personnes concernées, tout particulièrement sur la prise en charge et sur l’agentivité des femmes trans qui bégaient.
- 4 La contribution de Claire Hugonnier discute la pertinence des concepts d’homophobie et d’hétéronormativité pour analyser les discours anti-PMA élargie (accès à la

procréation médicalement assistée pour les couples de femmes et les femmes célibataires), en France. Elle mobilise dans son enquête essentiellement les outils de l'ethnographie et de l'analyse critique de discours pour documenter, dans une perspective progressiste, le contexte actuel de l'activisme conservateur opposé à l'accès aux droits pour les personnes LGBT+. Son propos vise à mieux cerner la place qui revient à l'homophobie dans les argumentaires analysés, pour éviter de diluer son sens et aussi pour mettre en lumière d'autres ressorts structurants, comme l'hétérosexisme et l'hétéronormativité.

- 5 Le numéro propose deux articles exploratoires. Le premier, par Gizem Bilal, porte sur le *lubunca* et les pratiques langagières des travailleuses du sexe trans' en Turquie, et adopte une démarche ethnographique pour approcher ce terrain peu connu et peu documenté. Le second, par Thomas Linard, propose une réflexion et une mise en perspective originale pour défendre l'intérêt historique et morphologique des féminins dits conjugaux en français — comme par exemple « pharmacienne, ambassadrice » avec le sens de « épouse du pharmacien, de l'ambassadeur ».
- 6 On trouvera également dans ce numéro les chroniques que nous publions régulièrement. « Traductologiques » présente ici un texte d'Erica Lima et Janine Pimentel sur les enjeux et les stratégies de la traduction de *Our bodies, Ourselves* vers le portugais brésilien. La chronique « Les genres réécrits » de Daniel Elmiger répertorie les règles et métarègles en circulation sur l'ordre des mots dans le langage inclusif, et synthétise les interprétations et les débats qu'elles peuvent occasionner, laissant le soin au lectorat de statuer sur l'importance de ces questions.
- 7 Nous publions comme d'habitude quelques comptes rendus de nouvelles parutions et des résumés de mémoires universitaires soutenus tout récemment, pour contribuer à faire découvrir la jeune recherche dans le champ couvert par la revue *GLAD!*.
- 8 Loïs Crémier publie une recension du livre de Julie Abbou, cofondatrice et ancienne directrice de la revue, intitulé *Tenir sa langue. Le langage, lieu de lutte féministe* (2022) ; l'ouvrage s'appuie sur une excellente connaissance du champ et propose une prise de recul théorique sur les enjeux politiques liés à l'activisme féministe qui se déploie sur le terrain du langage. Le résumé insiste sur la puissance critique de l'ouvrage, qui passe au crible les écueils de l'écriture dite inclusive, voire les « arnaques » de ce « terrain miné », et qui revendique le tumulte graphique et met en garde contre l'imposition de nouvelles normes, contraires à toute idée ou philosophie politique de l'émancipation.
- 9 Par un heureux hasard, le compte rendu suivant est rédigé par Julie Abbou et cela provoque un excellent effet d'intertextualité : Julie Abbou rédige la recension du livre de Camille Circlude *La typographie post-binaire. Au-delà de l'écriture inclusive* (2023). Malgré quelques réserves, elle y met en valeur l'originalité et la finesse de cet ouvrage consacré à toutes sortes de dissidences de l'écriture, et au pouvoir émancipateur de la typographie. L'ouvrage parvient, selon Julie Abbou, à « toujours entrer dans les questions par les lieux de tensions, en les articulant, sans chercher à les résoudre ». Dans le domaine de l'écriture inclusive, c'est d'autant plus intéressant pour notre revue de faire connaître ce type d'ouvrage « sur une ligne politique rarement défendue » car le champ a vu proliférer les guides et les manuels prétendant figer un chantier dont le principal intérêt est pour le moment le tumulte provoqué et la réflexivité suscitée.
- 10 Enfin, Anaïs Carrere présente ici le livre d'Alexis Buisson, *Kamala Harris, l'héritière*, dans lequel l'auteur retrace le parcours politique de la première femme noire vice-

présidente des Etats-Unis, et décrypte ses stratégies rhétoriques et argumentatives plus ou moins couronnées de succès selon les moments de sa carrière politique.

- 11 Dans la partie jeune recherche, nous publions d'une part le résumé du mémoire de master en études sur le genre d'Alias Alouette, *Écriture des personnages non binaires dans la fiction jeunesse française 2019-2023*, qui constitue un corpus d'œuvres pour enfants et ados mettant en scène des personnages non binaires et qui en explore les partis pris énonciatifs, discursifs et politiques. Nous publions d'autre part le résumé du mémoire de master en sciences politiques de Grégoire Ben Aïssa, *Comparaison théorique sur la performativité de l'insulte homophobe. Austin, Bourdieu, Butler*, qui entre en écho théorique avec la contribution de Claire Hugonnier de ce même numéro.
- 12 Au début de l'année 2024, pendant la préparation de ce numéro, nous avons appris avec tristesse le décès de la linguiste Claire Michard, pionnière des études sur le genre et le langage ; nos publications mobilisent souvent ses apports originaux à l'analyse du sexisme dans les discours. Claire Michard a développé une approche engagée et innovante du discours à l'interface de la grammaire, l'énonciation et la cognition, qui a inspiré de nombreuses autres recherches dans le champ principal de notre revue. Nous souhaitons lui rendre hommage ici et, de manière plus développée, dans un prochain numéro.

## INDEX

**Mots-clés** : histoire, LGBTQ, non-binarité, édition militante, études trans

**Keywords** : history, LGBTQ, non-binarity, activist publishing, trans studies

## AUTEURS

### TIAGO JOSEPH

Tiago Joseph est doctorantE en études de genre, communication et analyse du discours à l'Université de Gent. Sa thèse porte sur les discours féministes et queers sur Instagram. Il est également membre du groupe de jeunes chercheuses en genre et langage (JCGL).

### CHLOÉ TARDIVEL

Chloé Tardivel est docteure de l'Université Paris-Cité en histoire médiévale, et chercheuse postdoctorante à l'Ecole Française de Rome. Ses travaux portent notamment sur les rapports entre genre et langage à la fin du Moyen Âge dans l'espace italien, et plus généralement sur l'histoire sociolinguistique, l'histoire sociale et du genre de l'Occident médiéval

### SANDRA TOMC

Sandra Tomc est Maitresse de Conférences en Sociolinguistique et en Didactique des Langues, à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne (ECLLA). Ses axes de recherche concernent le plurilinguisme, l'inclusion des locuteurs et locutrices à travers les langues minorées, les

politiques linguistiques et éducatives et la formation des enseignant·es. Ses travaux portent également sur le genre en didactique.

---

# Recherches

---

# « Je ne bégaierais pas... et je serai une fille » : les apories de l'autoreprésentation culturelle en tant que femme trans qui bégaié dans *Crossing*

*"I won't stutter... and I'll be a girl" : The aporias of cultural self-representation as a trans woman who stutters in Crossing*

Raphaël Jacques

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Évaluation : Enka Blanchard et Geneviève Lamoureux

Suivi éditorial : Maria Candea

## Introduction

- 1 Depuis leur instigation dans la dernière décennie, les études sur la disfluidité se sont attelées à décortiquer les rapports de pouvoir capacitaires ciblant la parole non normative. Force est d'admettre que la pierre angulaire de ce champ en pleine émergence est demeurée le locuteur bègue<sup>1</sup> cismasculin, un produit de l'androcentrisme assoyant les réflexions tant critiques que cliniques sur le bégaiement (Laura Weingarten, 2012). De manière analogue, les études trans se sont peu saisi, en général, du handicap et, en particulier, de la voix en tant qu'acte incarné plutôt que métaphore ou procédé discursif. De ces angles morts bilatéraux, la locutrice trans bègue est devenue une figure spectrale inimaginée. En suivant les réflexions de C. R. Grimmer (2019), cet essai entreprendra de penser « quelles formes de disfluidité sont

lues et marquées comme pathologiques ou handicapées parce qu'elles subvertissent les normes linguistiques de la grammaire nationale » (p. 45)<sup>2</sup>. Il s'agira de penser le bégaiement non pas comme un monolithe homogène, mais bien comme un assemblage sédimenté faisant de certaines paroles bègues des récipiendaires particuliers d'anxiétés (cis)générées. Pour ce faire, l'autobiographie *Crossing* de Deirdre McCloskey, professeure trans qui bégaiet et économiste néoclassique de l'école de Chicago, sera examinée avec comme objectif nodal de mettre en exergue les complexes enchevêtrements de la parole non fluide et du genre non cis chez la locutrice trans bègue.

- 2 Les années 1990 et 2000 marquent une prolifération des autobiographies transféminines. De Kate Bornstein à Jennifer Finney, la mise en récit des trajectoires trans perd son caractère de chasse gardée exclusive aux célébrités hypermédiatisées du calibre de Christine Jorgensen (Aren Aizura, 2018). Plutôt, des femmes du quotidien, blanches et de classe moyenne, prennent la plume avec comme volonté focale d'humaniser certains sujets trans. C'est dans la foulée de cette effervescence littéraire que McCloskey publie ses mémoires, où elle relate avec ferveur les tribulations franchies au long de son voyage d'affirmation de genre. Prenant la forme d'un triptyque, les trois sections suivent une trajectoire développementale à l'issue de laquelle, de *cross-dresser* hétérosexuel, McCloskey bourgeoise en une femme épanouie et « féministe du libre marché ». Si la littérature s'est depuis attelée à analyser *Crossing* sous la loupe de la démythification de la transitude (Khitruk Ekaterina, 2018), du conservatisme de classe (Kimberley Christensen, 2001) et de l'eurocentrisme sous-tendu par le déploiement métaphorique de la figure migrante racialisée (Aizura, 2018), aucune conversation sur les discours capacitaires traversant le livre n'a à ce jour été entreprise. Or, la disfluidité y occupe une place centrale. Le bégaiement y est effectivement conçu comme une entrave (inter)subjective et structurelle à l'affirmation du genre, d'une part, en ce qu'il est vécu comme une relique virilisante démentant l'identité femme et, d'autre part, en ce qu'il est mobilisé par le corps médico-psychiatrique pour renforcer le *gatekeeping* des soins de transition. La disfluidité y devient, ce faisant, l'antinomie de la transitude. Dès lors, l'idéal transidentitaire s'affirme comme celui d'une transition fluide – se mouvant à la fois vers la féminité et la parole non bègue.
- 3 Afin d'introduire ces considérations sur l'évanescence trans de la disfluidité, les archétypes normatifs guidant les représentations culturelles des femmes (cisgenres) qui bégaiet, à la croisée de l'impératif patriarcal du silence et de l'injonction néolibérale à l'agentivité, seront d'abord examinés. S'ensuivra une mise en lumière de la nature aporétique de la locutrice trans bègue au sein des mouvements et des études trans et disfluides, posture liminale par laquelle celle-ci se retrouve à la fois enjointe à la malléabilité de la voix et à sa fixité. Après quoi, la constitution du bégaiement comme une entrave à la transféminité dans *Crossing* fera l'objet d'une discussion en deux temps, ciselée selon des considérations, d'une part, (inter)subjectives et, d'autre part, institutionnelles.

## Les dispositifs narratifs guidant les représentations culturelles des femmes qui bégaiet

- 4 Au sein des économies capacitistes de la culture audiovisuelle et littéraire, le bégaiement prend la forme d'un symbole polysémique aux fonctions narratives

intarissables. Il s'agit d'un signe dont le déploiement permet l'évocation d'imaginaires normatifs, d'émotions spécifiques et de raisonnements préconçus (Jeffrey Johnson, 2008). Sous le feu des caméras et la plume des écrivain·e·s, les paroles disfluides occupent donc la perpétuelle fonction d'une prothèse narrative, c'est-à-dire d'une allégorie capacitaire cherchant non pas à investiguer les idiosyncrasies des existences bègues, mais bien à les mobiliser à des fins purement instrumentales : « À travers la métaphore corporelle », notent David Mitchell et Sharon Snyder (2000), « le corps en situation de handicap (*disabled*) ou autrement différent peut facilement devenir un substitut pour des notions plus abstraites de la condition humaine, qu'elles soient universelles ou nationalement spécifiques ; ainsi, le projet textuel (désincarné) dépend – et prend avantage – de la matérialité du corps » (p. 50). Les produits culturels réitérèrent, ce faisant, les conceptions hégémoniques de la disfluidité pour interpeler l'auditoire et lui communiquer, préjugés aidant, différents messages narratologiques.

- 5 Cette mise en représentation est éminemment genrée et suit des modalités distinctes selon l'identité des sujets auxquels elle s'attarde. Les dissimilarités genrées revêtent, d'une part, un aspect quantitatif, qu'incarne la disproportion représentationnelle scindant les hommes des femmes. Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, un nombre grandissant d'orthophonistes, de psychiatres et de scientifiques de tout acabit soutiennent que les filles seraient immunisées au bégaiement : cantonnées au foyer sous la supervision communicationnelle bienveillante de leur mère, elles seraient protégées de l'injustice imaginée que rencontreraient les garçons au sein de la sphère publique. Parmi les périls qui y attendraient ces derniers se trouverait la surveillance accrue de leur parole, une violente vigilance qui susciterait la disfluidité en eux (Evan Sullivan, 2021). Sous cette loupe, les confins féminisés de la sphère privée agissent comme un bouclier protégeant les filles d'un univers public masculin entraînant putativement le bégaiement. Si ces théories sont maintenant largement discréditées, leurs héritages survivent dans l'androcentrisme de la littérature, tant en orthophonie qu'en études de la disfluidité. Les écrits demeurent en effet aux prises avec une universalisation des expériences des hommes, souvent rationalisée par le recours aux ratios genrés et à l'énoncé quasi proverbial du « pour quatre hommes bègues, une femme bègue » (Weingarten, 2012). La culture audiovisuelle et littéraire n'est pas exempte de tels schémas normatifs et est surtout traversée par une mise en relief des vécus disfluides masculins. Les femmes qui bégaient se retrouvent ainsi sujettes à ce que Sigal Barak-Brandes et Debora Freud (2020) nomment une « annihilation symbolique » (p. 106). Radicalement évincées des économies représentationnelles, elles demeurent des sujets non seulement invisibles, mais aussi indicibles.
- 6 Les imaginaires genrés sous-tendant les représentations des sujets qui bégaient sont également différenciés par leur substance même. Dans son article phare, Jeffrey Johnson (2008) s'attèle, sans toutefois expliciter les prémisses genrées de son analyse, à décortiquer la mise en images des hommes qui bégaient. L'auteur dénote quatre dispositifs narratifs – l'humour, la nervosité, le non-héroïsme et la vilénie – régissant leur traduction culturelle. Tous ces procédés se rejoignent dans leur centration de la dérogação à la masculinité hégémonique et à l'impératif masculin d'assertivité (Eagle, 2012). Tandis que le « bègue-comme-bouffon » prend le visage d'un perpétuel comique dont la candeur disfluide ne peut qu'être hilare, le « bègue-comme-nerveux » dénote un être ontologiquement timide, anxieux et faible, que seule l'acquisition de la fluidité est à même de réhabiliter au sein de l'entre-soi masculin. Similairement, le « bègue-

comme-non-héros » est relégué à une condition de perpétuelle inaptitude, le bégaiement entravant la transformation du personnage en un détenteur masculin de bravoure et force. Plus déviant encore, le « bègue-comme-vilain » est frappé d'une perversité morale inhérente à sa disfluidité : le bégaiement devient ici la manifestation somatique d'une dépravation spirituelle des plus scélérates (Johnson, 2008). Sous chacun de ces habits, la parole non normative, qu'elle suscite le rire, la pitié, le reproche ou la frayeur, se fait la prothèse narrative d'une personnalité douteusement dévirilisée.

- 7 Si le bégaiement des hommes métaphorise le manquement aux codifications cishétéronormatives de la masculinité hégémonique, la voix disfluide des femmes symbolise une double violation genrée, à la fois à l'égard de l'injonction néolibérale d'agentivité féminine et de l'impératif patriarcal au silence. Il s'agit, pour reprendre les mots de Christopher Eagle (2012), d'une transgression du mandat social « d'être simultanément silencieuses et articulées » (p. 18). De cette tension entre l'appel à la taciturnité et la prescription à la parole découle des archétypes normatifs résolument contradictoires. D'une part, les femmes qui bégaiement sont dépeintes comme des êtres passifs dépourvus de toute prise sur le monde. Conséquence de l'équation normative entre agentivité politique et élocution (« prendre la parole », « lever la voix », « se faire entendre »), elles se retrouvent attachées au lexique de l'inertie. D'autre part, les femmes qui bégaiement s'avèrent concurremment représentées comme excessivement vocales, porteuses d'une rage incontrôlable que ferait bruler en elles la disfluidité (Eagle, 2012 ; Nathaniel W. Dumas, 2016). Le bégaiement féminin, qu'il soit signe d'un déficit d'agentivité ou symbole d'un surplus d'assertivité, témoignerait d'un genre manifestement impropre.
- 8 Le registre représentationnel de la passivité se manifeste sous deux moutures. Vient d'abord l'archétype de l'« opprimée silencieuse », par lequel le bégaiement sert de porte-étendard pour la réduction patriarcale au silence de l'ensemble des femmes, tant fluides que disfluides. La parole non normative agit comme un « symbole de la suppression de la voix féminine » (Eagle, 2012, p.17), véritable produit de la domination des hommes. Quant à l'injonction à la fluidité, elle devient le pendant communicationnel de l'imposition des conceptions sexistes du genre. La pression exercée sur les personnages pour que disparaisse la disfluidité sert donc d'analogie aux multiples moyens déployés pour régir les corps et les esprits des femmes. Un tel prototype est retrouvé dans le roman *Sorry* (2007), signé par la littéraire australienne Gail Jones et analysé en profondeur par Eagle (2012). Perdita développe un bégaiement après avoir surpris, puis assassiné, son père agressant sexuellement une jeune amie. La disfluidité et l'éventuelle perte de la voix qui s'ensuit incarnent ici le silence auquel sont contraintes les femmes, silence causé et maintenu par le patriarcat (Eagle, 2012). À l'image de Perdita, les personnages féminins qui bégaiement se mutent en une prothèse narrative évoquant le brigandage de l'agentivité politique féministe des femmes *in toto*. Ces figures servent non pas de tremplin vers une exploration des vécus disfluides genrés, mais bien de miroir reflétant l'assujettissement orchestré par le patriarcat.
- 9 La seconde mouture du dispositif narratif associant la passivité aux femmes qui bégaiement est celle de l'« échec victimaire ». Plutôt que d'agir comme métaphore des inégalités de genre, leur disfluidité incarne ici une tare vouant leur existence à la misère. Les personnages féminins qui bégaiement se transforment donc en un réceptacle passif d'injustices incessantes dont ils ne peuvent que ressortir perdants (Barak-

Brandes et Freud, 2020). La voix non normative est synonyme de déficit – de présent raté, d'avenir impossible. Dès lors, l'unique issue devient la fluidité : c'est seulement par l'apprentissage de la chorégraphie hégémonique de la communication – bref, par la guérison du bégaiement – que ces sujets sont présentés comme potentiellement réhabilitables au sein d'une vie meilleure. En retour, l'échec à fluidifier la parole est apparenté à une incapacité à maîtriser son propre corps et le statut de victime s'en trouve confirmé : « dans une culture qui adhère au mythe que le corps peut être dominé et contrôlé », soulignent Sigal Barak-Brandes et Debora Freud (2020) « celles qui ne parviennent pas à gérer et à contrôler leurs corps sont dénigrées et culpabilisées – elles sont considérées (et peuvent se considérer elles-mêmes) comme des échecs » (p. 106). Les femmes qui bégaiement ainsi représentées transgressent l'injonction néolibérale de la réussite individuelle, du choix et de la capacité, qu'incarne, au contraire, la figure de la « *can do girl* », à la fois perspicace, ambitieuse, indépendante et séduisante (Barak-Brandes et Freud, 2020). Faillant à la prise de parole, elles sont reléguées au misérabilisme. Plus encore, en cet âge néolibéral où « les limitations sont raisonnées comme auto-imposées et les blessures sont pensées comme méritées et auto-infligées » (Laina Bay-Cheng, 2015, p. 283), elles se métamorphosent en des échecs non seulement misérables, mais incriminables. Le personnage de Lucy Kittridge dans le drame légal *Goliath* (2016-2021), dont discutent avec acuité Barak-Brandes et Freud (2020), s'avère une incarnation patente de cette figuration. Nouvellement avocate, elle est tour à tour ridiculisée par sa collègue, laissée par son patron et amant, et congédiée par le même homme, le tout au nom de son inaptitude à contrôler son bégaiement. À la fois inopérante dans sa vie sexuelle, amoureuse et professionnelle, et impuissante dans son propre corps, Lucy incarne un échec victimaire. Les femmes qui bégaiement sont somme toute dépeintes comme pathologiquement silencieuses, soumises à une taciturnité déviante qui allégorise soit la dépossession patriarcale de l'agentivité politique féministe, soit la putative inaptitude bègue à l'agentivité néolibérale féminine.

- 10 Alors même qu'elles sont codées comme trop silencieuses pour être adéquatement féminines, les femmes qui bégaiement sont parallèlement figurées comme outrageusement vocales par le biais de l'archétype normatif de la « salope fâchée ». Le bégaiement est ici associé à l'éruption de comportements violents, voire dévastateurs, motivés par une rage insoluble que susciterait la disfluidité chez les femmes. Celles-ci seraient « fâchée[s] parce qu'elle[s] bégai[en]t » (Roth, 1997, p. 103) et, ce faisant, s'avèreraient animées d'une soif insatiable de vengeance contre un univers ne leur ayant pas accordé la fluidité. Le bégaiement symbolise une force ravageuse et les femmes qui le vocalisent, des revanchardes dont le refus du silence et de la passivité implique une rupture de l'idéal de modestie féminine (Eagle, 2012). Bref, elles prennent le visage, pour reprendre les mots d'un personnage du romancier Philip Roth (1997), de « petite[s] salope[s] bégayante[s], bafouilleuse[s] » (p. 207), ou, comme s'en réclame subversivement la comédienne qui bégaiement Rosa X, de « salope[s] fâchée[s] » (Dumas, 2016, p. 357). Le personnage de Merry dans le roman *American Pastoral* de Roth (1997) exemplifie un tel dispositif narratif. Comme l'étaye Eagle (2012) dans son analyse minutieuse de l'œuvre, Merry, enfant terrible d'une famille juive euroétatsunienne des années 1960 en apparence toute parfaite, est dépeinte comme furibonde du fait de sa disfluidité. Habitée d'une fureur intarissable, Merry entreprend de poser des bombes à travers le pays en solidarité à la résistance vietnamienne contre les États-Unis, tuant au passage quatre personnes. Par-delà les explosions littérales qu'elle met en œuvre,

« chaque mot qu'elle prononc[e] [est] une bombe » (Roth, 1997, p. 279). Si les figures de l'« opprimée silencieuse » et de l'« échec victimaire » symbolisent la dépossession de l'idéal d'agentivité politique féministe, pour l'une, et la dérogation à l'impératif d'agentivité néolibérale féminine, pour l'autre, la « salope fâchée » qu'incarne Merry se fait plutôt porteuse d'une parole brutalement vocale, aux antipodes des idéaux normatifs de la féminité douce et soumise. Les économies représentationnelles de la culture visuelle et littéraire façonnent ainsi les femmes qui bégaiement au sein d'une matrice pour le moins contradictoire. À la fois trop silencieuses et trop loquaces, leur voix ne peut que contrevenir aux itérations patriarcales du genre. À travers ces paradoxes narratifs, la mise en images, en sons et en mots des femmes qui bégaiement est toutefois unie par leur façonnement comme toujours déjà hétérosexuelles et cisgenres, un aplanissement cishétéronormatif auquel échappent cependant certaines figures.

## L'aporie de l'(im)mutabilité de la voix au sein des études trans et des études sur la disfluidité

- 11 À l'image de la dichotomie mise en lumière par Francis Ray White (2012) sur la grossitude trans et par Alexandre Baril (2018) sur les masculinités trans handicapées, les études, mouvements et discours trans et les études, mouvements et discours disfluides s'inscrivent dans un rapport chiasmatique. Ces deux univers épistémologiques et praxéologiques articulent des postures contradictoires quant à la flexibilité communicationnelle du corps. Pour les premiers, l'acceptation de soi est attachée à la malléabilité de la voix ; pour les seconds, au changement d'état d'esprit à son égard. Ainsi, au sein des études trans, lorsque la voix est appréhendée comme acte incarné plutôt que symbole discursif, la valorisation de son élasticité domine (Andrew Anastasia, 2014). Cette « joyeuse célébration de la malléabilité » vocale (White, 2012, p. 92), ramification de discours trans plus généraux sur la flexibilité du corps, fait valoir la parole comme non seulement performative, mais intrinsèquement modifiable : « Les personnes transgenres peuvent changer leur voix, et le font », rapporte Stephan Pennington (2022, p. 239). Plus encore, par le remaniement de leur parole, elles « démente[nt] le mensonge de la fiction bien commode que, alors que le genre serait un construit social, le sexe, particulièrement tel qu'il est représenté par la voix, serait biologique et inaltérable » (Pennington, 2022, p. 239). Loin d'être immuable, chacune des dimensions de cette dernière – la hauteur, la résonance, l'intonation, le timbre, l'articulation, l'emphase, le volume, le débit, l'usage langagier et la communication non verbale – est sujette au remodelage afin de laisser fleurir les subjectivités trans (Pennington, 2022 ; Talia Mykolovna Kowalchuk, 2020). Une panoplie de technologies de transition, en passant de la glottoplastie, à l'orthophonie et aux applications virtuelles, sont mises en marche pour matérialiser cette élasticité communicationnelle (Alex Ahmed et al., 2022 ; Kowalchuk, 2020). Non pas une fin en elle-même, la modification de la voix est constituée comme un dispositif d'alignement avec soi-même. Pour reprendre les termes de Jay Prosser (cité dans White, 2012), qui parle de « rapatriement somatique » (p. 93), la transmutation de la voix est constituée comme une forme de rapatriement vocal, comme un retour à soi permettant d'acquérir une authenticité jusqu'alors impossible. Il s'agit de permettre « la production de la voix authentique » (Frances Creaven et Mary-Pat O'Malley-Keighran, 2018), de « donner la

voix à la personne à l'intérieur » (Shelagh Davies et al., 2015, p. 117). Autrement dit, la modification communicationnelle est appréhendée comme une porte vers soi-même.

- 12 Bien au contraire, les études et mouvements disfluides problématissent la croyance que la voix constitue une glaise ductile. L'idéal de la malléabilité communicationnelle est non seulement rejeté, mais sévèrement critiqué du fait des soubassements capacitistes qui l'assoient. En effet, dans les discours hégémoniques populaires et orthophoniques, le bégaiement est conçu comme un état liminal, à la frontière du handicap et de la capacité, qui, du fait de son caractère interstitiel, s'avèrerait aisément remédiable (Joshua St. Pierre, 2012). Les sujets disfluides sont ainsi soumis aux mêmes attentes que ceux fluides : le bégaiement n'est pas conçu comme un absolu, mais bien comme un déficit passager surmontable dès lors qu'autodiscipline et rigueur sont présentes (Dane Isaacs, 2021). En découle que l'incapacité à la malléabilité vocale est représentée comme une marque d'immoralité ou un symbole de la paresse des sujets disfluides, jugés insuffisamment sérieux pour se « prendre en main ». Ces dangers encourus par la croyance en l'élasticité vocale sont mis en relief par les études sur la disfluidité, qui s'attèlent à mettre en question les multiples technologies issues du modèle médical du bégaiement (la médication, les appareils de rétroaction auditive retardée, la thérapie orthophonique), lesquelles omettent de détrôner la contrainte à la fluidité et mènent les sujets disfluides à objectiver leur propre corps, toujours rangé du côté de l'inadéquation (Kevin Paterson, 2012 ; St. Pierre, 2012).
- 13 Se refusant à la réitération du culte de la transmutabilité, les perspectives disfluides défendent donc, dans leurs moutures les plus tranchées, le caractère « consubstantiel et irrémédiable » de la voix bègue (Cristóbal Lorient, 2009, p. 139) et, dans leur version plus nuancée, sa nature « différente et légitime » (Christopher Constantino et al., 2022, p. 5). Plutôt que de valoriser les potentialités du changement communicationnel, ces postures œuvrent à déboulonner les compréhensions capacitistes du langage au sein desquelles la seule trajectoire envisagée pour les voix bègues est celle de la fluidification. Bref, il importe sous cette loupe non pas de remanier les paroles, mais le monde capacitiste au sein duquel elles s'articulent (Lorient, 2009 ; St. Pierre, 2012 ; Patterson, 2012 ; Constantino et al., 2022). L'acceptation de soi et le rapatriement vocal sont ultimement attachés à l'accueil de la disfluidité, car c'est en « bégayant 'ouvertement' » que les personnes disfluides peuvent être « vraies à elles-mêmes » (Weingarten, 2012, p. 65). Les personnes trans qui bégaiant se retrouvent conséquemment dans une position sociopolitique épineuse, où elles sont à la fois enjointes à « devenir » elles-mêmes par l'affirmation du genre via l'élasticité de la voix et à « rester » elles-mêmes par l'affirmation de la disfluidité via l'immutabilité de la voix.

## **La fantaisie capacitaire d'une transition fluide dans *Crossing***

### **La voix transféminine bègue en tant qu'entrave (inter)subjective à l'affirmation du genre**

- 14 Le paradoxe marquant du sceau de l'impossibilité le sujet trans bègue se trouve au cœur de *Crossing*, où la disfluidité et la transitivité sont présentées comme mutuellement exclusives. La voix non normative y est conçue comme une entrave (inter)personnelle à

l'affirmation de genre, dont la marque de réussite devient l'obtention d'une voix non seulement pleinement féminine, mais aussi pleinement fluide. Cette opposition entre la transitivité et la parole non normative prend d'abord corps dans l'ensemble des indices communicationnels – le débit, le volume, l'intonation – trahissant une voix jugée non féminine, sans qu'ils ne soient liés au bégaiement. De tels signes sont appréhendés comme des reliques virilisantes obstruant la perception intrasubjective de soi comme femme dans un contexte où la « voix est considérée comme le locus de la "vérité" essentielle et inaltérable du genre » (Pennington, 2022, p.239). Dans ce cadre régulateur où la parole est socialement constituée comme le reflet du soi genré, McCloskey (2019) est habitée par un désir perpétuel de féminisation vocale : « Avec [...] une voix féminine, je vais m'en sortir », soutient-elle (p. 68). L'élasticité communicationnelle, telle une porte vers l'authenticité, est jugée essentielle à la pleine reconnaissance intrasubjective du genre.

- 15 Plus encore, la voix normativement féminine est décrite comme impérative à l'acceptation du genre par autrui, car, sans elle, l'idéal du *passing* cisgenre devient factice. Cette pression est d'autant plus forte du fait de la conception populaire des voix transféminines comme incorrectes, ratées ou comiques, perceptions ayant pour effet « de marquer les femmes trans comme déviantes ou fausses en comparaison aux "vraies" femmes (donc celles cisgenres) – ou, pire, de les cadrer comme des hommes [sic] trompeurs et frauduleux » (Ahmed et al., 2022, p. 3). Adopter une voix répondant aux critères normatifs binaires de la féminité devient dès lors essentiel à la reconnaissance symbolique du sujet transféminin comme femme. À cet égard, McCloskey (2019) fait état de plusieurs événements où sa dérogation aux codifications communicationnelles de la féminité implique la négation de son genre : « Sa voix ne fonctionnait pas. [Deirdre] avait l'habitude de se promener dans une boutique pour femmes et de devoir demander quelque chose, auquel moment les têtes se tournaient abruptement : je ne savais pas qu'il y avait un homme ici. » (p. 242) La parole non normative revêt pour la mémorialiste le visage d'un poids virilisant, empêchant l'intelligibilité subjective et intersubjective de son genre. Cette vocalité rétive à la malléabilité se mute en une source d'aliénation, une « satanée voix » (McCloskey, 2019, p. 244) que seules la chirurgie et l'orthophonie sont à même de domestiquer.
- 16 Dans cette logique, le bégaiement devient un facteur de virilisation additionnel. Les compréhensions dominantes des féminités reposant sur des normes capacitaires excluantes, les locutrices disfluides sont confrontées à des attentes vocales genrées auxquelles peu d'entre elles peuvent se conformer. Comme le note Baril (2018), « [ê]tre une femme [...] n'implique pas seulement de correspondre à certains critères de sexe/genre, mais également à des critères en termes de capacités » (para. 11), lesquels relèvent notamment de la communication. S'affirmer et être reconnue comme authentiquement femme requiert de parler d'une façon standardisée et, ce faisant, non bègue. Il n'est alors pas étonnant qu'une des aptitudes centrales que préconisent les applications d'entraînement vocal destinées aux femmes trans est la fluidité (Ahmed et al., 2022). Cette dernière représenterait un trait typiquement féminin : alors que les hommes parleraient d'une voix plus saccadée, les femmes s'articuleraient limpide. S'ensuit que celles qui sont disfluides peuvent plus difficilement incarner une féminité normative, jugée dépendante de la fluidité.
- 17 Le bégaiement s'en trouve à être conçu comme une pierre d'achoppement inhibant la reconnaissance genrée du sujet transféminin. McCloskey manifeste à répétition

l'inquiétude que suscite en elle la parole bègue : « Vais-je faire une erreur ? Dire quelque chose que seul un homme dirait ? *Le bégaiement est tellement masculin* », tranche-t-elle (McCloskey, 2019, p. 253, italique ajouté). Constitué comme un trait communicationnel que « seul un homme dirait », le bégaiement ne peut que trahir la féminité de la mémorialiste. La disfluidité apparaît revêtir un caractère violemment mégenrant, à même de faire éclater l'auto-identification genrée. Les intrications spécifiques du bégaiement et de la transitude deviennent ici apparentes. Alors que les hommes cisgenres et les femmes cisgenres rapportent être *dégenré·e·s* par le bégaiement, expulsés de la masculinité hégémonique pour les uns et évincées de la féminité normative pour les autres (Isaacs et Swartz, 2022 ; Isaacs et al., 2022 ; Weingarten, 2012), McCloskey signale le potentiel *mégenrant* qu'il recèle pour les locutrices transféminines. Si les femmes cisgenres disfluides estiment perdre en désirabilité et en amabilité, bref, en conformité à la féminité patriarcale, les femmes trans disfluides sont à même d'être non seulement déféminisées par la disfluidité, mais masculinisées par elle. La voix non normative enserme les germes de l'expulsion complète du genre ressenti pour les sujets transféminins. Le bégaiement prend dès lors le visage d'une opposition complète à la transitude.

- 18 De l'aporie propre à la disfluidité transféminine découle la fantaisie capacitaire d'une transition fluide, soit le désir d'une affirmation consubstantielle et simultanée d'un genre féminin et d'une parole non bègue. Une telle idéalisation de la fluidité est façonnée comme une double nécessité, à la fois pour « éviter le stigma perçu attaché à une identité en situations de handicap » (Constantino et al., 2022, p. 3) et pour voir son genre reconnu. Ce fantasme communicationnel se mute en adage au fil de *Crossing*, où l'autrice rapporte à répétition son souhait du passage bilatéral vers l'identité femme et l'identité fluide :

À qui que ce soit : s'il vous plaît. Demain, quand je me réveillerai : je ne bégaierais pas. Je parlerai comme les autres. Ce sera facile pour moi, comme voler dans les contes. [...] Et je serai une fille. Une fille. (McCloskey, 2019, p. 6).

- 19 L'affirmation du genre et l'acquisition de la normativité vocale sont présentées comme coextensives. Initialement, le désir ardent de McCloskey ne semble qu'à moitié exaucé, en ce que seule la part genrée de son souhait se trouve accomplie. Cependant, à l'issue du livre, le bégaiement s'atténue finalement : dorénavant pleinement reconnue dans son genre, l'autrice ne manque pas de souligner qu'« elle bégaiera moins » (McCloskey, 2019, p. 56). Ainsi la transition fluide semble-t-elle se matérialiser, alors que la disfluidité, toujours en proie à la disparition sous l'effet du bourgeonnement trans, se révèle dans toute son évanescence.

## L'esprit transféminin bègue psychiatrisé en tant qu'entrave structurelle à l'affirmation du genre

- 20 Plus qu'une entrave (inter)subjective, le bégaiement est également représenté par McCloskey comme un obstacle institutionnel à l'affirmation du genre du fait des discours sanistes de la profession psychiatrique. Tandis que l'association entre la transitude et la maladie mentale est d'un côté mobilisée pour limiter l'accès aux soins de transition, l'équation psychiatrisante du bégaiement avec le dérangement mental est d'un autre côté déployée pour renforcer cet étau. Les psychés trans bègues étant imaginées comme intersectionnellement folles, le *gatekeeping* médico-psychiatrique n'en est que raffermi. Au commencement de cette chaîne régulatrice se trouve l'association pérenne

entre la transitude et la folie. Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les théories sexologiques conçoivent ce qu'elles nomment alors le « transvestisme » comme une anomalie mentale (Merrick Daniel Pilling, 2022). Elles posent les jalons de ce qui deviendra, à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les diagnostics de « trouble de l'identité de genre », pour les enfants, et de « transsexualisme », pour les adultes, tous deux introduits dans le DSM-III en 1980 (Pilling, 2022). Plus que le simple constat d'une dérogation à l'assignation genrée à la naissance, ces rhétoriques conçoivent les personnes trans, en général, et les femmes trans, en particulier, comme enclines à la déraison : bref, « l'identité trans [est] implicitement comprise comme Folle, et la folie, comme genrée » (Lüthi, 2016, p. 131). S'enclenche ce que Eliah Lüthi (2016) nomme la « fusion par force » du genre non cis et de l'esprit non sain, soit la compréhension de la pluralité des genres comme effet, cause, ou corollaire de la folie. Qu'elle soit synonyme de psychose (Pilling, 2022), de dissociation de la personnalité (Lüthi, 2016) ou de rage meurtrière (Ryan Lee Cartwright, 2021), la transitude se retrouve intimement associée à la folie.

- 21 À partir des années 1960, ces imaginaires sanistes et cisgenristes nourris par la profession psychiatrique infusent la culture populaire avec la naissance du genre filmique psycho-trans, au cœur duquel se trouve l'archétype sanglant du « psychopathe travesti » (Cartwright, 2021 ; Lüthi, 2016). Les créations s'inscrivant dans cette tradition mettent en scène des figures transféminines meurtrières, dont le désir d'affirmation de genre se traduit souvent par l'assassinat de femmes cisgenres (Lüthi, 2016). De telles images se transforment en ressources herméneutiques utilisées afin d'appréhender les sujets trans bien réels, comme en fait état la trajectoire de McCloskey. La mémorialiste témoigne abondamment de la fusion forcée entre son genre et la folie : « Elle pouvait énumérer les fausses croyances rencontrées au long de sa traversée [sa transition] », ironise-t-elle, « elle [serait] susceptible d'être une maniaque meurtrière ou une criminelle sexuelle ; elle [serait], d'une façon ou d'une autre, mentalement dérangée ; elle [serait] également encline à agir étrangement » (McCloskey, 2019, p. 250-251). À la fois jugée irrationnelle, psychopathe et anormale, McCloskey constate la conceptualisation sociétale de sa transitude comme une déraison. L'ombre psycho-trans plane également sur la compréhension qu'a d'elle son propre entourage, qui l'estime maniaco-dépressive. En découle que le désir d'affirmation du genre n'est plus cadré comme une volonté d'authenticité genrée, mais bien comme le symptôme d'une folie passagère devant à tout prix être guérie : « Son épouse espérait une pilule. Sa sœur proposait un mois ou deux dans la maison de fous » (McCloskey, 2019, p. 57). McCloskey n'est appréhendée que comme follement transféminine, ou, médication et internement à l'appui, sainement cismasculine. Lorsque sa sœur parvient finalement à l'incarcérer dans un hôpital psychiatrique, les aprioris familiaux quant à son genre sont réitérés par le personnel institutionnel, qui la jugent maniaque. Les psychiatres, ces « geôliers plutôt que guérisseurs » (McCloskey, 2019, p. 11), construisent McCloskey comme un sujet aliéné, dépossédé de toute capacité interprétative sur son expérience. Ils entreprennent de façonner leur propre récit quant à son esprit – un esprit dit résolument maniaque. La fusion forcée de la transitude à la folie agit ainsi comme une entrave à l'affirmation du genre, vue comme un délire à guérir.
- 22 Victime de cette équation entre transitude et folie, la locutrice trans bègue est également récipiendaire de discours psychiatisants faisant du bégaiement le produit ou la cause d'un esprit délirant. Les associations entre esprit non sain et parole non fluide voient le jour à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sous l'influence commune de la psychiatrie et

de la psychanalyse. Si la disfluidité est jusqu'alors conçue comme le produit du corps, elle devient sous leur effet un attribut de l'esprit (Lorient, 2009). Le modèle de la personnalité psychopathologique qui en découle conçoit le bégaiement comme la manifestation comportementale d'une psyché délirante ou bien comme un legs filial issu de mères névrosées (Hartmut Schulze, 1993). L'étude étatsunienne post-Seconde Guerre mondiale de Dominick Barbara (1946) menée auprès de personnes psychiatriquées qui bégaient illustre la logique psychopathologisante alors en vogue : des individus décrits comme « désordonnés, maniérés, confus, idiots, inadéquats, puérils » (p. 190), les personnes bègues sont jugées résolument folles. Malgré la popularisation des étiologies physiologiques et linguistico-neurologiques à partir des années 1970 (Schulze, 1993), les discours psychopathologisants ciblant la disfluidité maintiennent leur force de traction à travers les décennies. En témoigne la vivacité des investigations scientifiques, qui, toujours aujourd'hui, décrivent le bégaiement comme un signe avant-coureur d'épisodes maniaques (Uğur Takım et al., 2019) ou, plus inquiétant encore, comme un corrélat du crime violent et de phénotypes « antisociaux » (Dzhansarayeva Rima et al., 2021). À travers son récit, McCloskey rend compte des imaginaires sanistes cultivés par la profession psychiatrique, qui perçoit en sa disfluidité soit la preuve d'un esprit maniaque, soit le symptôme d'un conflit interne :

Son bégaiement était revenu dans le tumulte des deux dernières semaines. Agaçant, réfléchit [Deirdre]. Les psychiatres vont l'interpréter comme un signe de conflit. Ils en savent autant sur le bégaiement que sur le changement de genre. (McCloskey, 2019, p. 116)

- 23 Le bégaiement étant conçu comme la manifestation d'un esprit délirant, il est mobilisé par le corps psychiatrique pour renforcer la construction du sujet transféminin comme fou et de la transitude comme maladie. McCloskey se trouve ainsi confrontée à la négation de son droit à l'autodétermination genrée. En ce que l'autrice est conçue comme psycho-trans et psycho-bègue, comme intersectionnellement folle, l'agentivité et le discernement nécessaires au commencement d'une transition de genre sont imaginés absents chez elles. Résultat, les soins de transition s'en trouvent prohibés. La disfluidité prend par-là à nouveau le visage d'une opposition à la transitude, si ce n'est que l'antinomie s'enracine ici dans des mécanismes institutionnels plutôt qu'(inter)subjectifs.
- 24 Le capital socioéconomique de la classe moyenne et le capital racial de la blancheur agissent cependant comme des palliatifs aux associations normatives entre la transitude, le bégaiement et la folie. Par la mobilisation de ses privilèges de classe et de race, McCloskey parvient à s'extirper des griffes de l'institution psychiatrique et à accéder aux soins médicaux d'affirmation de genre tant convoités. L'autrice invoque, en effet, son pouvoir socioéconomique pour faire valoir que sa juste place ne peut réellement être celle de l'institution psychiatrique. De manière évocatrice, lorsqu'arrêtée à l'issue des procédures d'hospitalisation sans consentement, l'économiste s'enflamme à l'idée d'être transportée dans une camionnette « utilisée récemment pour coffrer des prostituées » (McCloskey, 2019, p. 114). Si la mémorialiste dénonce le rudolement subi par ces travailleuses, il n'en demeure pas moins que, à ses yeux, la frappante similitude entre son traitement, professeure blanche internationalement reconnue, et celui de la figure plébéienne de la travailleuse du sexe semble incongrue – une anomalie de classe. Ultimement, c'est précisément le pouvoir conféré par le capital socioéconomique qui permet à McCloskey (2019) de recourir aux services d'un avocat prestigieux et de fuir promptement l'hôpital psychiatrique : « Dieu

*merci pour un revenu de classe moyenne supérieure* », pense-t-elle à-propos (p. 117). Apte à déboursier d'importantes sommes pour sa défense légale, à maîtriser les codes communicationnels petits bourgeois du personnel psychiatrique et à maintenir, vêtements, bijoux et chirurgies aidant, une présentation genrée se rapprochant des codifications cisnormatives, l'économiste est libérée. Au contraire des femmes trans qui, du fait d'un capital socioéconomique limité impliquant un accès réduit aux traitements médicaux d'affirmation de genre et au soutien légal, sont rendues abjectes par la psychiatrie (Pilling, 2022), McCloskey peut s'appuyer sur son appartenance de classe pour contrer le prisme psycho-trans et psycho-bègue.

- 25 Plus encore, elle déploie d'un même mouvement son capital racial. Les conceptions dominantes de la folie sont héritières d'une complexe histoire de racialisation, les esprits autochtones et racisés ayant longtemps été décrits par la psychiatrie comme particulièrement enclins au délire (Pilling, 2022). La force de ces discours s'étend aux esprits blancs, qui, lorsque décrits comme fous, sont reconceptualisés au gré d'imaginaires les associant à la subalternité racialisée. Par-là, le sujet « "fou" blanc [se voit remodelé] à travers des "termes hautement raciaux", tels que "sauvage" ou "primitif" » (Cartwright, 2021, p 93-94), et devient hôte d'une blancheur teintée. Pour fuir ce déclasserment racialisé, McCloskey entreprend un investissement possessif dans la blancheur permettant, en filigrane, son évacuation hors de la mainmise psychiatrique. Dès son arrestation, elle sympathise « aimablement » avec les policiers chargés de la conduire à l'institution psychiatrique, qui s'accordent sur le constat qu'elle « n'es[t] évidemment pas folle » (McCloskey, 2019, p. 114). Puis, dans la foulée de la dénonciation publique de son internement par une association académique, des démarches persuasives de son avocat et de la mobilisation active de son titre de professeure dont l'utilité est magnifiée par la blancheur, McCloskey est libérée. Elle parvient ainsi à mobiliser une panoplie d'institutions – la police, le système légal, l'université – précisément investies dans la sujétion des corps et des esprits autochtones et racisés. Par l'entretien actif de son capital socioéconomique et racial, et par la distanciation tout aussi agissante de la subalternité de classe et du spectre de la blancheur teintée, McCloskey s'affirme comme saine d'esprit – comme pleinement rationnelle dans sa parole disfluïde et sa transitude. À contre-courant du spectre psycho-trans et psycho-bègue, les privilèges octroyés par la classe moyenne et la blancheur facilitent pour elle l'affirmation du genre.

## Conclusion

- 26 *Crossing* expose comment le bégaiement est articulé comme une entrave (inter)subjective et structurelle à l'affirmation du genre. Obstruant, d'une part, la perception par soi et par autrui des sujets transfémminins comme réellement femmes, et avalisant, d'autre part, le *gatekeeping* de la transition médicale par le biais d'associations avec la folie, la disfluidité et la transitude sont positionnées dans une relation résolument aporétique. Dès lors, l'idéal devient celui d'une transition fluïde, où la floraison trans et l'évanescence de la voix bégayante sont coextensives.
- 27 Si les mémoires de McCoskley mettent en exergue cette dichotomie insoluble, elles participent d'un même coup à l'éroder en rendant audibles des voix jusqu'alors silencées. Plus qu'un constat des biais capacitistes et cisgenristes entravant l'épanouissement trans, *Crossing* invite au pullulement des communautés, des écrits et

des représentations bègues émanant de femmes. À travers ses lignes, il devient apparent que c'est par la prolifération de la visibilité que s'étiolera l'association délétère – pour les femmes cisgenres et, plus encore, pour celles trans – du bégaiement à la masculinité. De là pourront bourgeonner des univers communicationnels trans, féministes et crip, réunis dans tous leurs embranchements.

---

## BIBLIOGRAPHIE

AIZURA, Aren Z. 2018. *Mobile subjects : Transnational imaginaries of gender reassignment*. Duke University Press.

AHMED, Alex A., KIM, Levin & HOFFMANN, Anna L. 2022. « 'This app can help you change your voice' : Authenticity and authority in mobile applications for transgender voice training » *Convergence*. Prépédition. (<https://doi.org/10.1177/13548565221079459>).

ANASTASIA, Andrew. 2014. « Voice » *Transgender Studies Quarterly* 1(1-2) : 262-263. (<https://doi.org/10.1215/23289252-2400208>).

BARAK-BRANDES, Sigal & FREUD, Debora. 2020. « Silencing and victim blaming of a woman who stutters : A televised case study » in *Minority women and Western media : Challenging representations and articulating new voices*, BASHRI, Maha et AHMED, Sameera (éds.). Rowman & Littlefield : 95-110.

BARBARA, Dominick A. 1946. « A psychosomatic approach to the problem of stuttering in psychotics » *The American Journal of Psychiatry* 103(2) : 188-195. (<https://doi.org/10.1176/ajp.103.2.188>).

BARIL, Alexandre. 2018. « Hommes trans et handicapés : une analyse croisée du cisgenre et du capacitisme » *Genre, sexualité et société* 19. (<https://doi.org/10.4000/gss.4218>).

BAY-CHENG, Laina Y. 2015. « The agency line : A neoliberal metric for appraising young women's sexuality » *Sex Roles* 73(7) : 279-291. (<https://doi.org/10.1007/s11199-015-0452-6>).

CARTWRIGHT, Ryan Lee. 2021. « Madness in the dead heart : Ed Gein and the fabrication of the transgender heartland "psycho" killer myth » in *Peculiar places : A queer crip history of white rural nonconformity*. University of Chicago Press : 87-117.

CHRISTENSEN, Kimberley. 2001. « "Thank God . . . I thought for a moment you were going to confess to converting to socialism !" : Gender and identity in Deirdre McCloskey's *Crossing* » *Feminist Economics* 7(2) : 105-120. (<https://doi.org/10.1080/13545700110068270>).

CREAVEN, Frances & O'MALLEY-KEIGHAN, Mary-Pat. 2018. « 'We definitely need more SLTs' : The transgender community's perception of the role of speech and language therapy in relation to their voice, language, and communication needs » *Social Work & Social Sciences Review* 19(3) : 17-41. (<https://doi.org/10.1921/swssr.v19i3.1189>).

CONSTANTINO, Christopher D., CAMPBELL, Patrick & SIMPSON, Sam. 2022. « Stuttering and the social model » *Journal of Communication Disorders* 96 : article 106200. (<https://doi.org/10.1016/j.jcomdis.2022.106200>).

- DAVIES, Shelagh, PAPP, Viktória G. & ANTONI, Christella. 2015. « Voice and communication change for gender nonconforming individuals : Giving voice to the person inside. » *International Journal of Transgenderism* 16(3) : 117-159. (<https://doi.org/10.1080/15532739.2015.1075931>).
- DUMAS, Nathaniel W. 2016. « “This guy says I should talk like that all the time” : Challenging intersecting ideologies of language and gender in an American Stuttering English comedienne’s stand-up routine » *Language in Society* 45(3) : 353-374. (<https://doi.org/10.1017/S0047404516000233>).
- EAGLE, Christopher. 2012. « “Angry because she stutters” : Stuttering, violence, and the politics of voice in American Pastoral and Sorry » *Philip Roth Studies* 8(1) : 17-30.
- EKATERINA, Khitruk. 2018. « The concept of gender crossing in the Deirdre McCloskey’s theory » *Journal of Interdisciplinary Sciences* 2(2) : 30-37.
- GRIMMER, C. R. 2020. « Bhanu Kapil’s Schizophrene poetics : Disability, dispossession, and diaspora » in *Displaced : Literature of Indigeneity, migration, and trauma*, ROSE, Kate (éd.). Routledge : 39-55
- ISAACS, Dane. 2021. « ‘Satan is holding your tongue back’ : Stuttering as moral failure » *African Journal of Disability* 10 : article a773. (<https://doi.org/10.4102/ajod.v10i0.773>).
- ISAACS, Dane & SWARTZ, Leslie. 2022 « “Stammering less so that I can be more of a man” : Discourses of masculinities among young adult men in the Western Cape, South Africa, who stutter » *Psychology of Men & Masculinities* 23(1) : 74-85. (<https://doi.org/10.1037/men0000302>).
- ISAACS, Dane, SWARTZ, Leslie & TOEFY, Yoesrie. 2022. « “My stutter has put me on the outside” : Young South African Muslim men who stutter talk about masculinities and religion » *Journal of Disability & Religion* 26(1) : 26-45. (<https://doi.org/10.1080/23312521.2021.1876581>)
- JOHNSON, Jeffrey K. 2008. « The visualization of the twisted tongue : Portrayals of stuttering in film, television, and comic books » *The Journal of Popular Culture* 41(2) : 245-261. (<https://doi.org/10.1111/j.1540-5931.2008.00501.x>).
- KOWALCHUK, Talia Mykolovna. 2020. What trans\* folks talk about when they talk about voice : Learning about voice feminization on Reddit. Mémoire de maîtrise. Université Dalhousie. <http://hdl.handle.net/10222/79490>
- LORIENTE, Cristóbal. 2009. « The demedicalization of stuttering : towards a notion of transfluency » *Journal of Stuttering, Advocacy & Research* 3 : 131-144.
- LÜTHI, Elish Hannes. 2016. « Relocating Mad\_trans re\_presentations within an intersectional framework » *Intersectionalities* 5(3) : 130-150.
- MCCLOSKEY, Deirdre Nansen. 2019 (1999). *Crossing : A Transgender Memoir* (2<sup>e</sup> éd.). University of Chicago Press.
- MITCHELL, David T. & SNYDER, Sharon L. 2001. *Narrative prosthesis : Disability and the dependencies of discourse*. University of Michigan Press.
- PATERSON, Kevin. 2012. « It’s about time ! Understanding the experience of speech impairment » in *Routledge handbook of disability studies*, WATSON, Nick, ROULSTONE, Alan Carol THOMAS, Carol (éds.). Routledge : 165-177.
- PENNINGTON, Stephan. 2022. « Transgender passing guides and the vocal performance of gender and sexuality » in *The Oxford handbook of music and queerness*, MAUS, Fred Everett & WHITLEY, Sheila (éds.). Oxford University Press : 239-276. (<https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199793525.013.65>).

PILLING, Merrick Daniel. 2022. *Queer and trans madness : Struggles for social justice*. Springer. (<https://doi.org/10.1007/978-3-030-90413-5>).

RIMA, Dzhansarayeva, MALIKOVA, Sholpan, ARATULY, Kuanysh, BAZILOVA, Aigul & BEAVER, Kevin M. 2021. « Examining the association between stuttering and psychopathic personality traits, nonviolent crime, and violent crime » *Journal of Aggression, Maltreatment & Trauma* 30(2) : 193-206. (<https://doi.org/10.1080/10926771.2020.1806975>).

ROTH, Philip. 1997. *American Pastoral*. Houghton Mifflin

SCHULZE, Hartmut. 1993. « Psychological aspects and theories of stuttering » in *Linguistic disorders and pathologies : An international handbook*, BLANKEN, Gerhard, DITTMANN, Jürgen, GRIMM, Hannelore, MARSHALL, John C. & WALLECH, Claus-W. (éds.), De Gruyter : 876-885. (<https://doi.org/10.1515/9783110203370-085>).

ST. PIERRE, Joshua. 2012. « The construction of the disabled speaker : Locating stuttering in disability studies » *Canadian Journal of Disability Studies* 1(3) : 1-21. (<https://doi.org/10.15353/cjds.v1i3.54>).

ST. PIERRE, Joshua. 2015. « Distending straight-masculine time : A phenomenology of the disabled speaking body » *Hypatia*, 30(1) : 49-65. (<https://doi.org/10.1111/hypa.12128>).

SULLIVAN, Evan P. .2021. « “Women cry – men swear” : Gender and stuttering in the early twentieth-century United States ». *Nursing Clio*. <https://bit.ly/3JMhB98>

TAKIM, Uğur, KARTAL, Celaledin & ŞAHINGÖZ, Mine. 2019. « An atypical finding at the onset of manic episode : stuttering » *Psychiatry and Clinical Psychopharmacology* 29(s1) : 135-136.

WEINGARTEN, Laura B. 2012. *An exploration of the experiences of women who stammer*. Thèse de doctorat. Université de Londres-Est. (<https://doi.org/10.15123/PUB.3029>).

WHITE, Francis Ray. 2014. « Fat/trans : Queering the activist body » *Fat Studies* 3(2) : 86-100. (<https://doi.org/10.1080/21604851.2014.889489>).

## NOTES

1. À l'état actuel, aucun consensus n'existe au sein des communautés bègues quant à la préférence entre les appellations « personnes bègues et ou « personnes qui bégaiement ». En l'absence de consensus, le texte fait recours aux deux appellations.
2. Toutes les traductions offertes de l'anglais sont libres. Par souci de concision, la mention « traduction libre » ne sera pas incluse après chacune des citations.

## RÉSUMÉS

La dernière décennie a vu l'émergence des études sur la disfluidité, un champ bourgeonnant dédié à mettre en lumière l'expérience du bégaiement sous une loupe anticapacitiste. Les réflexions qui y ont été animées se sont cependant peu intéressées au genre, en général, et à la transitude, en particulier. Les mémoires de l'autrice trans bègue étatsunienne Deirdre McCloskey

offrent un palliatif à ces angles morts. À l'intérieur de leurs pages, l'écrivaine conçoit la transféminité et le bégaiement dans un rapport résolument aporétique. Cet article exploratoire entreprend de décortiquer la relation oppositionnelle qui y est dessinée en s'attendant, dans un premier temps, à la conception du bégaiement comme une entrave (inter)subjective à la performance d'une féminité réussie. Dans un second temps, la psychiatrisation conjointe de la transitude et du bégaiement est examinée afin d'exposer la mobilisation de discours psychopathologisants aux fins d'un renforcement du *gatekeeping* des soins d'affirmation de genre chez les personnes trans bégues.

The last decade has witnessed the emergence of dysfluency studies, a burgeoning field dedicated to shedding light on the experience of stuttering through an anti-ableist lens. The reflections that have taken place have, however, shown little interest in gender, in general, and transness, in particular. The memoirs of American trans stuttering thinker Deirdre McCloskey challenge this gap. Within their pages, the writer conceives transfemininity and stuttering in a resolutely aporetic relationship. This exploratory article sets out to unravel this oppositional relationship, by first addressing the conception of stuttering as an (inter)subjective barrier to the performance of successful femininity. Secondly, the joint psychiatrization of transness and stuttering is examined in order to expose the mobilization of psychopathologizing discourses for the purpose of reinforcing the gatekeeping of gender-affirming care for trans stutterers.

## INDEX

**Thèmes :** Recherches

**Keywords :** disability, trans studies, feminism, ableism/cogniticism, discourse analysis

**Mots-clés :** handicap, études trans, féminisme, capacitisme/cogniticisme, analyse du discours

## AUTEUR

### RAPHAËL JACQUES

Raphaël Jacques étudie sur les territoires non cédés de la Confédération haudenosaunee.

Candidate à la maîtrise en sexologie à l'Université du Québec à Montréal, ses recherches portent sur les trajectoires historiques et contemporaines des personnes trans, non-binaires et queers au Québec à travers une loupe attentive aux nationalismes capacitaires, sexuels et genrés.

# Comment le concept d'homophobie permet-il d'analyser les discours contre la « PMA pour toutes » ?

*How can the concept of homophobia be used to analyze discourses against “MAP for all”?*

Claire Hugonnier

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Évaluation : Sébastien Chauvin et Sophie Moirand

Suivi éditorial : Tiago Joseph

- 1 Le concept d'homophobie a trouvé de larges échos dans la société et montré à de nombreuses reprises son efficacité politique. Il s'est désormais implanté comme le concept hégémonique pour rendre compte des formes physiques et/ou verbales de rejet envers des personnes, pratiques et représentations gaies ou lesbiennes (réelles ou supposées l'être). L'homophobie englobe les différentes formes d'hostilité entourant l'homosexualité (gayphobie, lesbophobie, biphobie) qui, indépendamment, résultent de mécanismes et d'enjeux spécifiques. Le concept d'homophobie occupe également une place importante dans le paysage scientifique – comme en témoignent les nombreux ouvrages, articles et événements académiques à son sujet. Cette popularité politique, sociale et scientifique s'est vue néanmoins opposer de nombreuses critiques (en sociologie, psychologie, sciences politiques), à propos notamment (nous y reviendrons) de la difficulté du concept d'homophobie à décrire et comprendre de façon adéquate des phénomènes sociaux de stigmatisation et de discrimination envers les minorités LGBTQI<sup>1</sup> (Adam 1998, Bastien Charlebois 2011, Borrillo et Mécarry 2000, Chamberland et Lebreton 2012, Plummer 1981).
- 2 Cet article propose de participer à cette réflexion, en interrogeant plus particulièrement les intérêts et limites du concept d'homophobie pour l'analyse

critique des discours. Si le concept d'homophobie entend par définition pointer, entre autres, des formes langagières de rejet, dans quelle mesure est-il possible d'y avoir recours comme outil conceptuel pour analyser la construction langagière et idéologique de discours en circulation? Quelles sont ses avantages et ses inconvénients? Apparaît-il comme le concept le plus pertinent pour éclairer des dynamiques de minorisation en discours? Finalement, en quoi son maniement par des analystes de discours peut-il contribuer – à côté d'autres disciplines – à la compréhension même de ce concept et de la complexité des phénomènes sociaux qu'il cherche à dévoiler?

- 3 Pour apporter des éléments de réponse, cet article s'appuiera sur un corpus regroupant des discours militants émis par le collectif *Marchons enfants!* (décrit dans la section suivante), au cours du processus législatif d'extension des conditions d'accès des techniques de procréation médicalement assistée (PMA) aux couples de femmes et aux femmes célibataires – discours collectés dans le cadre d'une recherche en sociolinguistique ethnographique (Hugonnier, 2021). Après avoir présenté le concept d'homophobie et l'acception choisie ici, les analyses s'attacheront à appliquer ce cadre théorique au corpus puis à interroger les possibles raisons qui conduisent à son efficience dans ce contexte spécifique. Ces considérations faites, il s'agira de les mettre en lien avec les critiques formulées à l'égard du concept d'homophobie et de discuter de l'intérêt dans ce contexte d'étude de ne pas diluer son sens et de recourir à des concepts complémentaires sur le plan analytique.

## Cadre de l'étude

### Contexte

- 4 Avant la révision de la loi n° 2011-814 du 7 juillet 2011 relative à la bioéthique sous le gouvernement d'Emmanuel Macron, les techniques de PMA étaient strictement limitées aux couples hétérosexuels, mariés ou non, en âge de procréer, pouvant justifier une vie commune depuis plus de deux ans et dont l'infertilité médicale était attestée. Lors de sa première campagne présidentielle, Emmanuel Macron avait affirmé sa volonté d'élargir ces conditions d'accès aux couples lesbiens et femmes célibataires afin de résoudre une situation perçue comme discriminatoire – ce qui impliquait notamment la suppression du critère d'infertilité. La mise en place de ce processus législatif a suscité de nombreux débats et controverses en France. Plus particulièrement, une vingtaine d'associations ont formé pour l'occasion le collectif d'opposition *Marchons enfants!*, dont *La Manif pour tous*<sup>2</sup> (LMPT), les *Associations familiales catholiques* (AFC), l'*Alliance Vita* (AV) sont les cheffes de file. De 2018 à 2021, ces associations n'ont cessé d'affirmer leur opposition à ce changement dans les droits sexuels et reproductifs et d'occuper visiblement l'espace public et médiatique – comme elles l'avaient fait auparavant contre l'ouverture aux couples de même sexe du Pacte civil de solidarité en 1999, puis du mariage en 2013 (Béraud et Portier 2015, Garbagnoli et Prearo 2017). Malgré cela, cette mesure législative a été promulguée le 2 août 2021. Cette promulgation vient bousculer (un peu plus) les fondements de la famille dite traditionnelle (celle érigée sur le mariage hétérosexuel), remettant en question les normes sociales du genre et de la sexualité, auparavant présentées comme une évidence. S'opposer à ce nouveau changement dans les droits reproductifs représentait alors, pour ces associations, une nécessité pour sauvegarder l'un des derniers bastions de la filiation traditionnelle et, ce faisant, une

possibilité de rendre audible la défense d'un ordre moral religieux et d'un système hétéronormé. Considéré ainsi, ce contexte apparaît propice à interroger les intérêts et limites du maniement du concept d'homophobie en analyse critique des discours.

## Corpus

- 5 Les données utilisées sont issues d'une enquête ethnographique, mise en place auprès des trois associations leaders du collectif *Marchons Enfants!* (LMPT, AFC, AV) durant le premier cycle de l'adoption de la loi, soit de novembre 2018 à janvier 2020. Ce travail de terrain a consisté à participer aux mobilisations au niveau national et local (au sein d'une de leurs délégations), et s'est articulé autour de trois tâches conjointes : observations (de rassemblements, réunions et actions militantes – manifestations, piquets de contestation, tractages), réalisation d'entretiens et recueil de textes existants.
- 6 Il résulte de cette ethnographie un corpus divers qui, en suivant la classification d'Eithan Orkibi (2015, p. 5), se décline ainsi : i) des discours de mobilisation, qui renvoient à « des énoncés, textes écrits et oraux, produits par l'action collective durant l'action, et au service de l'action » (tracts, mots d'ordre, slogans, etc.) ; ii) des discours constituants de l'action collective, qui concentrent les productions discursives « qui donnent sens aux actes de la collectivité » (*ibid.*) (supports pédagogiques, formations, textes de référence, etc.) ; iii) des discours rétrospectifs, qui relient les discours énoncés par les militant·es, où elles et ils portent un regard critique et analytique sur certains aspects de leur mobilisation, au moment de l'action ou à son terme (entretiens, microtrottoirs<sup>3</sup>). Ces trois catégories représentent « différentes circonstances d'énonciation et différentes fonctions communicationnelles du discours produit par l'action collective » (*loc. cit.*) ; autrement dit, le corpus ainsi constitué permet de rendre compte des dynamiques organisationnelles multiples du contremouvement, et de l'ensemble des espaces discursifs (sans pour autant prétendre à une exhaustivité) où circulent les discours contestataires.

## Homophobie

- 7 Si les agressions physiques à caractère homophobe alertent de manière ponctuelle l'opinion publique<sup>4</sup>, elles ne sont pas les seules manifestations de l'homophobie. Dans son rapport annuel de 2023<sup>5</sup>, l'association *SOS Homophobie* précise que 60 % des témoignages recueillis relatent des actes de rejets homophobes vécus dans et par le langage, pouvant s'accompagner d'insultes (40 %), voire de menaces (15 %). L'homophobie prend forme et circule dans les matérialités langagières, s'agencant avec d'autres pratiques sociopolitiques (Éribon 1999).
- 8 Par discours homophobe, il est entendu « un discours dont les caractéristiques linguistiques rendent compte d'une aversion, d'un rejet, plus largement d'attitudes discursives hostiles envers l'homosexualité » (Lorenzi Bailly et Guellouz, 2019, p. 48). L'homophobie renvoie à des marques discursives d'altérité explicites et fortes dont l'objectif est de déshumaniser l'autre, de le nier, jusqu'à l'anéantir. Comme d'autres logiques discriminantes, l'homophobie « fonctionne selon une dialectique de l'opposition entre *nous-civilisés* et *eux-sauvages* » (Borrillo et Mérary, 2000, p. 29). Cette mise en altérité s'exerce par des procédés de catégorisation, d'essentialisation, et

l'utilisation de stéréotypes et d'insultes, typiques du discours homophobe (Éribon 1999, Rosier 2006). Ce rejet de l'homosexualité en discours s'accompagne également d'émotions « adossées à une morale, enracinées dans des croyances et des jugements » (Vernet et Määttä, 2021, p. 45). À l'instar de la colère et du dégoût, les émotions exprimées ont pour double effet de produire une différenciation et un éloignement avec la personne homosexuelle (réelle ou supposée l'être) (Cordell, 2017, p. 80). Elles provoquent aussi (comme la honte) chez cette autre un sentiment d'infériorité (de Gaujelac, 1996), « d'imperfection et [...] un risque d'exclusion, un sentiment de déclassement » (Bernard Barbeau et Moïse, 2020, p. 41).

- 9 Le déploiement d'une argumentation est une autre caractéristique du discours homophobe (Tin 2003, 2010). Sans pouvoir énumérer l'ensemble des arguments relevés par Louis-Georges Tin (2003, p. 358), il importe de mentionner l'appel à la dimension diachronique et étymologique fantasmée du terme « homosexualité ». Dans l'argumentation homophobe, « l'homosexualité est dite comme l'amour du même, égocentrique et tournée vers soi, provoquant le refus de l'altérité et l'exclusion » (Hugonnier, 2023a, p. 345). Cette stratégie « permet de dérouler toutes les conséquences voulues à partir d'une simple définition, elle enferme les êtres dans leur essence présumée et s'avère d'autant plus payante qu'elle semble anodine et strictement fondée en raison » (Tin, 2010, p. 98). À partir d'arguments présentés comme objectifs et d'autorité, les discours circulant imposent une vision du monde et influencent la structure cognitive des individus. « De cette manière et, par un processus d'amalgame, une catégorisation et un étiquetage s'opèrent ; pédophilie, drogue, sida se trouvent dans le champ lexical – voire synonyme – de l'homosexualité » (Hugonnier, 2023a, p. 345).
- 10 Le recours à l'argument de l'injonction simple est aussi très récurrent dans le discours homophobe, il « consiste à définir non pas ce qu'est l'homosexualité, mais ce qu'elle devrait être » (Tin, 2010, p. 98). Cette dynamique langagière fait appel aux systèmes de principes et de normes « naturelles » voire « scientifiques » qui régissent notre société sur les questions de genre, de sexualité et de procréation. Dans la rhétorique homophobe, l'homosexualité (et les formes de famille liées) est alors appréhendée à travers l'écart prétendu avec ce système de pensée, la rendant ainsi « contre-nature », « hors-norme », « déviante » et/ou « pathologique ». À travers l'expression de la non-norme, les discours homophobes revendiquent « le respect de la loi de la majorité, de celle du nombre, considéré comme principe démocratique élémentaire » (Van Raemdonck, 2011, p. 185).
- 11 Finalement, le discours homophobe défini ainsi a principalement pour objet l'homosexualité et/ou les personnes homosexuelles, et charrie des marques fortes et explicites d'un positionnement « contre » ces mêmes objets de discours. C'est à partir de cette acception académique restreinte (en opposition à d'autres académiques plus élargies, nous y reviendrons) que sera interrogée l'homophobie dans les discours anti-PMA élargie et le potentiel analytique de ce concept.

## Analyses

### Des discours homophobes ?

- 12 À partir de ces éléments de définition, le recours au concept d'homophobie pour décrire les discours contestataires du collectif *Marchons Enfants !* n'est pas évident. Cela s'explique d'abord par le fait que la construction discursive de ces mobilisations n'a pas toujours directement pour objet l'homoparentalité et/ou l'homosexualité, à l'image de cet extrait de microtrottoir réalisé le 30 novembre 2019 :

(1) 09E16 : **donc si la loi passait bah on continue dans les dérapages vers une société de marchandisation des enfants** ça veut dire que n'importe quelle euh femme seule n'importe quel couple infertile/ + n'importe quel couple homo ou hétéro qui voilà peut acheter des enfants sans avoir à faire la démarche d'aller à l'étranger ça facilite encore plus cette démarche/ + et euh : + et **sans parler de toutes les dérives que ça va nous amener donc les chimères + les usines à bébé** dont on parle déjà notamment en Inde et qui exploitent des mères porteuses qui sont dans la misère et qui leur donnent un salaire

- 13 Les productions langagières du collectif *Marchons Enfants !* et de ses membres font état d'un éventail de procédés argumentatifs, qui s'éloignent de la rhétorique homophobe précédemment décrite. Les prises de position des militant·es s'accompagnent d'une argumentation complexe afin de démontrer qu'elles et ils détiennent « la » vérité et visent à convaincre l'opinion publique, pour *in fine* tenter d'empêcher cette législation (Hugonnier, 2021, p. 115-168). Par ces procédés argumentatifs, les militant·es cherchent à rationaliser leurs revendications. Cette lutte ne s'érigerait non pas « contre » les personnes homosexuelles, mais, comme l'illustre ce passage de microtrottoir, en raison des « dérapages » et des « dérives » vers la « marchandisation des enfants », l'ouverture d'« usines à bébé », la fabrication de « chimères » et l'« exploitation des mères porteuses », auxquelles conduirait cette loi. L'argument de direction est mobilisé ici pour mettre en évidence le « caractère sans limite de la brèche égalitaire ouverte dès lors que l'on donne satisfaction à telle demande locale d'égalité » (Rennes, 2007, p. 413).
- 14 Concernant la dimension polémique de ces discours, les militant·es se disent en opposition contre les sympathisant·es de la loi et celles et ceux qui rendent son institutionnalisation possible – le plus souvent, les représentant·es de l'autorité étatique. Ainsi, les marques d'altérité homophobes se font rares dans le corpus. Seules quelques désignations peuvent être étiquetées ainsi :

(2) Internaute : la France est manipulée par **une extrême minorité d'homosexuelle de tous poils LGBT et trucs machins** qui veut sa perte. Les Français doivent se défendre<sup>6</sup>.

- 15 Dans ce commentaire Facebook par exemple, l'internaute construit une forme typique et récurrente de l'insulte, c'est-à-dire une enclosure classifiante : « une extrême minorité d'homosexuelle de tous poils LGBT et trucs machins ». « Trucs machins » participe à l'extension de sens de l'énoncé et étend sa portée insultante à un ensemble de personnes élargi, toutes englobées dans cette désignation. C'est bien une « comparaison avec des éléments non-humains » (Lagorgette, 2006, p. 28) qui est opérée ; on retrouve la comparaison à l'animal et à des substances, qui nie toute humanité aux personnes désignées. Ces procédés insultants participent à la mise en altérité, et à plus forte raison à l'exclusion. S'actualise un discours homophobe qui infériorise et rejette l'homosexualité, légitimée par le système de pensée normatif et hiérarchique sur lesquels ces discours se basent. Mais ces énoncés témoignant d'un éclat de violence fulgurante (Moïse, 2012) voire de haine directe (Moïse et al., 2021)

sont rares dans le corpus. Notre analyse des manières de dire l'homosexualité dans les discours contre la PMA élargie est à ce titre exemplaire (Hugonnier et Vernet, 2023). Cette étude, qui s'est basée sur le même corpus que présentement, a montré, entre autres, « un recours [par les militant·es] à de nombreuses dénominations neutres, qui ne véhiculent pas, en elles-mêmes, d'axiologie négative et ne permettent pas de relier ces discours à une désapprobation de l'homosexualité » (*ibid.*, p. 99). Le commentaire suivant l'illustre :

(3) Internaute : *Si elle ne sait pas à son âge ce qu'est une bonne famille pour un enfant, elle n'a qu'à demander à ses enfants pour commencer et leur suggérer si avoir 2 pères ou 2 mères aurait été mieux ; (juste pour avoir une idée sur la question faut s'informer, c'est vrai ça? !!*

- 16 Ici, ce sont des catégorisations relativement figées, en tout cas conventionnelles, courantes dans l'usage et acceptées qui sont utilisées (« 2 pères ou 2 mères »). En elles-mêmes, ces catégorisations ne témoignent pas d'une polarité idéologique au sujet de l'homosexualité et de l'homoparentalité. Ce type de commentaires passe sous les radars du concept d'homophobie tel que défini plus tôt. On comprend pourtant que l'internaute est opposé à l'institutionnalisation de l'homoparentalité, le ton ironique et le thème implicite du « bon sens » portent la charge axiologique. Ces procédés donnent à voir l'expression d'un hétérosexisme, défini comme la « croyance en la supériorité intrinsèque d'une forme d'amour et ainsi en son droit à dominer » (Lorde, 2018, p. 45). L'hétérosexisme<sup>8</sup> est « un système idéologique qui dénie, dénigre et stigmatise toute forme de comportement, d'identité, de relation et de communauté non hétérosexuelle » (Herek, 1991, cité par Julien et Lévy, 2007, p. 162). Si le concept d'homophobie entend « inverse[r] le paradigme psychomédical dominant en pathologisant non plus l'homosexualité, mais la peur irrationnelle qu'en ont certains individus, [celui d'] hétérosexisme enracine cette oppression dans le social, par analogie avec d'autres systèmes de croyances qui différencient et hiérarchisent des catégories de personnes [...] (Herek, 2000) » (Chamberland, 2019, p. 1). Ce dernier permet de mettre en exergue le système de pensée « nécessaire à l'ancrage d'affects positifs et négatifs envers les unes et les autres [des orientations sexuelles], à la commission d'actes violents et à l'expression de formes subtiles de rejet » (Bastien Charlebois, 2011, p. 124). Il encourage « à se pencher sur les rapports sociaux et les structures qui reproduisent les inégalités sexuelles » (Chamberland, 2019, p. 4). En cela, faire appel à ce concept conjointement avec celui d'homophobie est pertinent ici, car l'opposition à la PMA élargie par le collectif *Marchons Enfants!* est aussi cela : une opposition à une tentative de normaliser l'homosexualité par le Gouvernement et d'effacement des hiérarchisations systémiques qui préexistent entre les sexes et les sexualités.
- 17 Au-delà d'un hétérosexisme, l'analyse des discours anti-PMA élargie montre la mise en discours d'une valorisation et d'une réassignation systématique de l'hétérosexualité comme la norme légitime à suivre – dynamique que le concept d'homophobie, ainsi défini, ne permet pas non plus de saisir.

(4) [...] *Le choix de légaliser la PMA engage la société entière dans une voie qui nie les rôles différents mais complémentaires de l'homme et de la femme dans l'éducation d'un enfant. Elle nie le rôle spécifique du père. Ce choix tendrait à décrédibiliser le rôle paternel et porte préjudice au rôle symbolique du père dans l'ensemble de la société. L'importance de la différence et de la complémentarité des sexes dans l'éducation et la construction psychologique des enfants mais aussi dans la société ne peut être évacuée<sup>9</sup>.*

- 18 Dans cet extrait d'un livret pédagogique à destination des militant·es, la valorisation du modèle hétérosexuel passe par la réaffirmation des stéréotypes de genre. L'ouverture de cette nouvelle mesure et, par suite, de l'absence supposée d'un référent masculin dans un foyer familial, est présentée comme en inadéquation avec les rôles sociaux prédéfinis entre les femmes et les hommes, qui conjointement feraient l'équilibre (éducatif, affectif, etc.) d'une enfant. Ces discours d'opposition participent à réaffirmer les aptitudes genrées des deux référents parentaux et la nécessité (voire l'évidence) de conserver ce schéma basé sur l'altérité sexuelle. La loi est ici présentée comme « niant » les rôles inhérents aux hommes et aux femmes. Elle porterait un « préjudice » et une « décrédibilisation » au rôle du père dans notre société.
- 19 Ces rôles se voient attribuer un ensemble de qualificatifs : ils sont présumés « différents », « spécifiques », « non identiques ou interchangeable », constitutifs d'une « identité masculine ou féminine » mais aussi « complémentaires ». Cela participe à essentialiser les catégories de genre et, surtout, à montrer l'impossibilité de naviguer entre elles. Ainsi, c'est seulement la complémentarité d'une femme et d'un homme, c'est-à-dire la formation d'un couple hétérosexuel, qui permet d'accéder à une complétude des rôles pour « l'éducation d'un enfant ». En cela, l'hétérosexisme, présent dans les discours anti-PMA élargie, est couplé avec l'expression d'une hétéronormativité, définie comme « la primauté de l'hétérosexualité et [le] processus de hiérarchisation entre les catégories essentialisées du masculin et du féminin » (Chetcuti, 2012, p. 72). C'est l'imbrication de ces deux dynamiques (l'hétérosexisme et l'hétéronormativité) que Rosine Horincq Detournay (2015, p. 150) nomme l'« hétérosystème » : « un système social [au service de l'hétérosexualité] soutenu par de nombreux rapports sociaux de pouvoir ».
- 20 Finalement, bien qu'il existe un argumentaire cohérent et rationnel qui légitime la formation de ce contremouvement, les discours anti-PMA élargie sont aussi fondés sur une conception idéologique des contours idéaux et normés (pour ne pas dire « normaux ») d'une cellule familiale. Cette approche normative et stéréotypique peut produire une violence symbolique envers celles et ceux qui ne s'y retrouvent pas, désormais déclassé·es, exclu·es. De plus, ces discours et leur circulation participent à la perpétuation de cette hiérarchisation, et permettent l'expression d'autres discours plus explicitement inégalitaires et violents – parfois au sein même de ce contremouvement (cf. extrait n° 2). Les discours étudiés ne sont pas des éléments isolés et indépendants les uns des autres, ils constituent et appartiennent à une entité collective, convergeant unanimement vers un même objectif de lutte. Cette violence-là, le concept d'homophobie tel que défini plus tôt ne permet pas de la saisir. Il apparaît selon cette acception « comme restrictif dans l'appréhension des attitudes et des perceptions négatives à l'égard de l'homosexualité, limitant ces dernières à leurs manifestations directes, voire anachroniques puisque peu adaptées à la subtilité des discriminations dites modernes » (Richard, 2013, p. 126). En ce sens, notre analyse rejoint les critiques formulées à l'égard du concept d'homophobie, à propos de sa non-capacité à reconnaître le caractère insidieux, systémique et multidimensionnel (Plummer, 1981) des formes d'infériorisation des sexualités non hétérosexuelles qui se donnent à voir et se construisent en discours.
- 21 Ceci dit, la question d'un nécessaire élargissement conceptuel de l'homophobie se pose pour l'étude de ces discours contestataires. Doit-on voir ici dans l'homophobie un hétérosexisme, comme Daniel Borrillo, Caroline Mérary (2000), Éric Fassin (2008) entres

autres l'ont déjà évoqué ? Pour cette étude, nous pensons (à la suite de Chamberland et Lebreton 2012, p. 40) qu'une définition académique restreinte de l'homophobie et un appel à d'autres concepts complémentaires sont bénéfiques sur le plan analytique. En effet, le choix de ne pas étendre le concept d'homophobie à l'expression d'un hétérosexisme et/ou d'une hétéronormativité a permis de conserver différents niveaux de lecture, en veillant à distinguer les mécanismes idéologiques sous-jacents à ces discours (hétérosexisme, hétéronormativité) et la teneur de leurs mises en mots (violence fulgurante ou non). Cette distinction conceptuelle permet de montrer l'hétérogénéité de cette parole militante – pouvant emprunter les contours d'un discours homophobe (cf. extrait n° 2), hétérosexiste (cf. extrait n° 3) et/ou hétéronormatif (cf. extrait n° 4). Dans ce contexte, user du concept d'homophobie pour dire et montrer des violences fulgurantes est nécessaire, de même que celui d'hétéronormativité pour nommer et problématiser des « déclarations voulant que les femmes soient faites pour les hommes et que les hommes soient incomplets sans les femmes » (Bastien Charlebois, 2011, p. 142) – questionnant dans un même temps l'idée même d'une parole *violente*. C'est finalement l'intersectionnalité des oppressions (comme avec le sexisme) qui peut être convoquée par ces concepts (Herek, 2004), démontrant une nouvelle fois les liens étroits des dynamiques de domination entre les sexes et les sexualités.

## Des discours sous contrainte ?

- 22 Pour cette étude, le maniement du concept d'homophobie dans une acception étroite a également rendu possible le questionnement des dynamiques sociodiscursives qui conduisent à son efficience dans ce contexte spécifique, éclairant autrement les analyses produites jusqu'ici.
- 23 La démarche ethnographique mise en place (Hugonnier, 2023b) et les productions langagières recueillies de cette façon ont été des moments favorables à l'échange de « propos métadiscursifs sur ce qui peut être dit, et ce qui doit être tu, en dehors de ces espaces » (Rennes, 2016, p. 40). L'ethnographie a permis d'accéder aux coulisses (aux marges pourrait-on dire aussi) de la revendication contestataire étudiée et aux conditions de production des discours médiatisés, analysés plus tôt – à l'image de l'extrait d'entretien du 28 novembre 2019 ci-dessous :

(5) 289E11 : *et puis avec ces histoires de homophobie : je sais pas quoi/ + qu'on met autour de ça : < +*  
 290E12 : *on se protège/*  
 291E11 : *ouais c'est des sujets c'est comme l'histoire de l'homopho :- + > de la : alors l'homophobie mais de l'islamophobie < +*  
 292E12 : *mais parce qu'on en prend plein la gueule/ + et qu'on (n')a pas envie d'être blessé encore/*  
 293E11 : *non mais attends l'islamophobie maintenant c'était y a ce concept qui a été + inventé/ + qui fait que parler de l'islam/ + immédiatement/ tu te mets sur tes gardes en te disant ouh la la/ + ouh : si : + > il faut pas que je dise trop : parce que + ça peut être dangereux parce que : + et homophobie c'est pareil/ + parler de l'homosexualité ouh la la il faut que je mesure au quart de millimètre mes mots parce que sinon euh : on va croire que je suis contre les homosexuels/ + et que + euh : voilà/ + et homo- + > islamophobie que je suis contre les arabes/ < +*  
 294E12 : *c'est idiot/ c'est idiot/ c'est idiot/*

- 24 Dans ce passage, on comprend que les militant·es contre la PMA élargie craignent l'accusation de tenir des propos homophobes et de mener une lutte « contre » les personnes homosexuelles. Le concept d'homophobie participe alors à la construction d'un cadre de contrainte idéologodiscursif (Rennes, 2007), qui pèse sur les discours et érige des règles du dicible et de l'indicible, avec lesquelles les militant·es composent. Pour ces opposant·es, le contrôle de leurs discours passe notamment par le choix des termes pour « nommer » l'homosexualité : « parler de l'homosexualité ouh la la il faut que je mesure au quart de millimètre mes mots parce que sinon euh : on va croire que je suis contre les homosexuels/ » – apparaît un « tabou de l'objet » pour reprendre les mots de Michel Foucault (1971). Se met alors en place une forme d'autocensure, car la peur des sanctions juridiques et sociales agit comme un repoussoir. Éric Fassin parle d'une « inversion de la question homosexuelle » ; à mesure des avancées sociétales pour l'égalité des sexualités et d'une considération grandissante de toute forme de discrimination, « [e]n France, il est [...] devenu plus infamant peut-être de s'entendre taxer d'homophobie que d'homosexualité » (Fassin, 2003, p. 264). Cet échange témoigne ainsi de la prise en compte du concept d'homophobie et, plus encore, de sa conception/compréhension par les militant·es comme une opposition explicite envers les personnes homosexuelles à travers les termes utilisés pour les désigner. Ces éléments permettent d'approcher différemment les analyses faites plus tôt ; en effet, nous évoquons notre étude sur les manières de dire et nommer l'homosexualité au sein de ce contremouvement (Hugonnier et Vernet, 2023), l'ensemble des procédés langagiers identifiés pourrait ainsi répondre à ce périmètre du publiquement dicible et témoigner d'une volonté par les militant·es de s'inscrire dans la norme discursive de non-homophobie.
- 25 D'autres prises de parole des opposant·es viennent davantage encore préciser les interdits langagiers et discursifs qui entourent le sujet de l'homosexualité, et témoigner d'une portée performative (Butler, 2004 [1997]) du concept d'homophobie. Au-delà des dénominations, certains mots ou schèmes argumentatifs sont présentés par les opposant·es comme indicibles. Les marqueurs métadiscursifs présents dans le commentaire Facebook ci-dessous l'illustrent :
- (6) Internaute : *Histoire de voir s'il y a autant de LGBT chez les modérateurs de Facebook qu'il n'y en a chez Twitter, voici le twitt que j'ai envoyé le 18/6/2019 : « D'un côté on t'interdit de dire que l'homosexualité est une maladie ? OK ! De l'autre on fait rembourser par la Sécurité sociale une PMA pour 2 lesbiennes qui veulent un enfant. Faudrait savoir ! C'est une maladie ou pas ? Explications SVP ! » 10 :19 AM 18 juin 2019 Twitter fort Android « REPONSE : Viré de twitter sans aucune explication »<sup>10</sup>*
- 26 Ici, l'affirmation d'une dimension pathologique de l'homosexualité est présentée comme désormais proscrite (rejoignant la théorisation du concept d'homophobie faite plus tôt). Le cadre de contrainte est explicité : « on t'interdit de dire que l'homosexualité est une maladie ». L'internaute dénonce une forme de censure par la modération du réseau social Twitter, désormais X. Les « LGBT » sont épinglés comme responsables de ce contrôle sur le discours<sup>11</sup>. Ces éléments reflètent une histoire interactionnelle attachée à ces délibérations citoyennes et des normes discursives qui se sont construites au fil des confrontations autour des droits sexuels et reproductifs en France – dont la popularisation du concept d'homophobie témoigne. Cela peut également être mis en lien avec l'énoncé « on (n')a pas envie d'être blessé encore » prononcé dans l'extrait n° 5 par le militant E12. En 2013-2014 pour exemple, les mobilisations menées par LMPT ont permis d'attester de ce qui appartenait à l'ordre du

discours (Foucault, 1971), et les normes qui le composent. De nombreux « métadiscours d'indignation morale » (Paveau, 2012, paragr. 38) ont circulé autour des discours d'opposition au *mariage pour tous*, accusés d'avoir une portée homophobe – ce qui a conduit à une disqualification et une marginalisation de cette lutte. Les militant·es le savent, « [p]our être publiquement audible et acceptée dans le débat public, l'opposition aux demandes locales d'égalité ne doit pas être [...] assimilable à un positionnement en faveur de l'inégalité » (Rennes, 2007, p. 410).

- 27 Ces éléments de compréhension sur la configuration du champ de lutte ont motivé l'étude des réponses produites par le collectif *Marchons Enfants!* face à ces interdits, pour continuer à diffuser leurs idéaux sociaux anti-égalitaires dans l'espace public. Différentes stratégies de contournement de ces contraintes ont été identifiées, comme par exemple l'appel à la mémoire discursive (Hugonnier, 2021, p. 255-265) et à des indices de contextualisation (Hugonnier, à paraître).
- 28 Les opposant·es disent également porter une attention particulière aux « circonstances d'énonciation », autre interdit qu'érige l'*ordre du discours* (Foucault, 1971). Comme c'est le cas dans cet extrait d'entretien du 6 octobre 2019 :

(7) 10CH : [...] et dans votre travail euh : dans votre travail votre engagement est-ce qu'il se : est-ce que vous pouvez montrer votre engagement est-ce que vous l'affirmez/

11E10 : **de manière très discrète de manière très discrète c'est-à-dire avec des + des gens qui sont mes proches mes amis/ + qui peuvent essayer de comprendre/ + euh : + au niveau de la société je le cache pourquoi/ + parce que je travaille pour une société américaine/ + la plupart de ces sociétés américaines sont ce que j'appellerais bien-pensantes/ + c'était-à-dire que : elles veulent pas de vague/ + elles veulent être dans cette mouvante euh : + qui aujourd'hui pousse à tous ces progrès sociétaux/ + un peu démesurés qui se laissent guider par : + euh : + par les : par les désirs de ces lobbys LGBT + donc voilà encore on reçoit des messages tous les ans des messages d'encouragement à : + aux marches des fiertés et toutes ces choses-là qui pour moi ne représentent absolument rien/ + donc aujourd'hui si j'affirmais mon opposition à ces choses-là on peut dire que je risquerais ma place/**

12CH : ouais :\

13E10 : ouais je risquerais mon boulot/ + clairement/ + y a : y a une tolérance quand on est dans + dans la même direction mais dès lors qu'on sort de ce chemin-là y a y a aucune tolérance y a aucune tolérance dans ces sociétés américaines **on en profite pour vous montrer que justement c'est vous qui êtes intolérant c'est vous qui êtes homophobe c'est vous qui êtes euh : + fermé obtus etc** + et puis voilà on finit par euh par vous montrer certaines conséquences/ + notamment bah de : soit d'être dans un placard<sup>12</sup> soit de quitter l'entreprise euh : + donc voilà je reste extrêmement discret/ + j'arrive à le vivre même si d'un point de vue moral/ + c'est pas forcément facile + mais bon je le fais/

- 29 Ce militant énonce devoir « cacher » son opposition à « ces choses-là », qui sont en adéquation idéologique avec la société qui l'emploie. Là encore, c'est la crainte d'être accusé d'homophobie à travers un ensemble de qualificatifs qu'il pense « être accrochés » à cette désignation : « on en profite pour vous montrer que justement c'est vous qui êtes intolérant c'est vous qui êtes homophobe c'est vous qui êtes euh : + fermé obtus etc ». Le participant prétend aussi que les sanctions sociales pourraient conduire à son licenciement : « aujourd'hui si j'affirmais mon opposition à ces choses-là on peut dire que je risquerais ma place ». À défaut de bloquer la circulation de discours homophobes ou de modifier les mentalités, le concept d'homophobie, et les pressions juridiques et sociales (réelles ou fantasmées) qu'il charrie, semble conduire à exclure certains discours de l'espace public, et à les déplacer dans des sphères non médiatisées, plus intimes et, de fait, moins à risques pour les militant·es. Cela interroge sur la portée

sociale du concept d'homophobie, mais également sur les méthodologies à employer lorsque l'on s'intéresse à l'étude de la parole violente et discriminante, mais aussi à l'identification et la compréhension de la place de l'homophobie dans nos sociétés.

- 30 Enfin, l'étude de ces discours montre des tentatives de justification systématique contre des accusations d'homophobie (latentes ou explicites) dont font l'objet ces mobilisations. Les opposant·es prennent à bras-le-corps cette tentative de disqualification, en cherchant à répondre et à devancer les accusations potentielles de l'adversaire. Cette réfutation d'homophobie est aussi vérifiable dans des situations de communication où sympathisant·es et opposant·es de cette loi se retrouvent dans une relation interpersonnelle, comme dans cet échange sur Facebook :

(8) Internaute A : *J'ai vécu sans mère et mes « repères » vont très très bien. Je parle 5 langues, je suis en fin de master et en très bonne santé mentale. Je ne crois pas qu'avoir un père et une mère influe sur notre développement. Ce qui joue par contre c'est l'éducation. **Combien d'enfants dans vos rangs se suicident chaque année à cause de l'homophobie que vous leur faisiez subir ?***

→ Internaute B : *Internaute A **je ne vois pas d'homophobie chez nous !** la quantité d'homosexuels avec qui j'ai travaillé est importante ! Mais deux êtres de même sexe ne produisent pas un enfant. Donc ne mentons pas aux enfants !*

→ Internaute C : *Internaute A **Je comprends que certaines réactions peuvent faire peur. Mais dire qu'il faut un père et une mère pour procréer n'est pas de l'homophobie. Dire qu'il faut nécessairement un père et une mère pour bien grandir n'est pas vrai non plus et heureusement. Mais priver de manière délibérée un enfant de l'un ou de l'autre - dès sa naissance n'est pas juste pour lui, sauf qu'il ne peut pas se défendre aujourd'hui... d'où l'exaspération de certain(e)s sur le sujet et pour cela, toutes mes excuses***<sup>13</sup>.

- 31 Sous la forme d'une question rhétorique, l'internaute, renommé Internaute A, incrimine les opposant·es d'être, par leur homophobie, à l'origine de conséquences dramatiques chez des enfants. Cette accusation va être réfutée par différent·es protagonistes. Les deux commentaires relevés font état de formes de négation : « je ne vois pas d'homophobie chez nous ! » ; « dire qu'il faut un père et une mère pour procréer n'est pas de l'homophobie », suivies d'une justification. Comme c'est le cas ici, la convocation du concept d'homophobie par les militant·es semble permettre de réaffirmer une posture individuelle face à l'homosexualité (et de fait un état émotionnel et idéologique incarné : « non, moi individuellement je n'ai rien contre les personnes homosexuelles »). Dans un même temps, cela permet de limiter la reconnaissance des structures idéologiques qui conduisent à l'infériorisation des sexualités non hétérosexuelles (ici, le fait de valoriser l'altérité sexuelle pour faire famille et pour le bien de l'enfant). Cette analyse rejoint la critique formulée par Barry D. Adam à l'égard du concept d'homophobie : « la faveur que remporte l'homophobie n'est pas étrangère à la popularité et à l'omniprésence des explications individualistes et psychologisantes des problèmes sociaux au sein de nos sociétés libérales » (Adam 1998, cité par Bastien Charlebois, 2011, p. 122). En ce sens, la mise en avant du concept d'homophobie dans une acception restreinte représenterait une possibilité pour les militant·es de dépolitiser les oppressions vécues (Bastien Charlebois 2011, Laprade 2015) et les conséquences potentielles de leurs discours. On pourrait y voir une forme d'instrumentalisation par le collectif *Marchons Enfants!* de ce concept, de sa définition étroite et de ses frontières, au service de la production et de la circulation de discours plus adaptés à l'ordre du discours. Cette réflexion nous ramène à celle abordée plus tôt dans cet article autour du choix d'un non-élargissement conceptuel de l'homophobie

pour l'étude de ces discours, au profit de son utilisation conjointe avec ceux d'hétérosexisme et d'hétéronormativité. Face à l'usage militant du concept d'homophobie, a émergé le besoin en tant qu'analyste d'avoir recours à d'autres concepts, capables d'échapper à une simple contre-argumentation (si, c'est bien de l'homophobie) et de proposer d'autres manières de penser ces productions discursives (si ce n'est pas de l'homophobie, c'est bel et bien de l'hétérosexisme et/ou de l'hétéronormativité) – et cela sans nier leur violence potentielle (au contraire). Finalement, ce choix représente également une possibilité de sortir des cadres de pensée que cherche à imposer ledit terrain, en faisant appel à d'autres concepts qui pointent et problématisent différemment certains phénomènes discursifs et leurs systèmes idéologiques liés.

## Conclusion

- 32 Si à l'issue de cette recherche il est possible d'affirmer que les discours du collectif *Marchons Enfants!* cherchent à faire perdurer et à rendre toujours plus légitime un système de minorisation fondé sur des logiques de hiérarchisation entre les sexes et les sexualités, l'utilisation du concept restreint d'homophobie s'est révélée plus complexe. Les mécanismes idéologiques de minorisation et de rejet de l'homosexualité se donnent en effet à voir, dans ces discours, majoritairement autrement que dans les formes linguistiques et discursives admises par une acception restreinte de l'homophobie, c'est-à-dire autrement que dans des formes fulgurantes de violence. La question d'un nécessaire élargissement conceptuel de l'homophobie pour l'étude de ces discours contestataires s'est ainsi imposée. Ici, le maniement conjoint du concept restreint d'homophobie et des concepts d'hétérosexisme et d'hétéronormativité a été privilégié, permettant de mettre en évidence aussi bien les soubassements idéologiques de cette lutte (avec les concepts d'hétérosexisme et d'hétéronormativité) que l'hétérogénéité de ses formes d'expression (avec les concepts d'homophobie, d'hétérosexisme et d'hétéronormativité). Dans ce contexte de recherche, l'élargissement du concept d'homophobie aurait, nous pensons, conduit à une impossibilité de distinguer ces différents niveaux d'analyse des discours, faisant de l'homophobie un concept « fourre-tout ».
- 33 L'utilisation du concept d'homophobie, conjointement avec d'autres, a aussi été pensée en lien avec celle faite et imposée par les militant·es sur le terrain ; l'analyse de ces discours a rendu nécessaire le recours aux concepts d'hétérosexisme et d'hétéronormativité, capables d'échapper à une simple contre-argumentation et de proposer une autre manière de penser ces productions discursives. C'est dans un même temps les violences potentielles des discours et des idéologies qu'ils charrient qui ont pu être interrogées et nommées.
- 34 Ce recours au concept restreint d'homophobie a néanmoins rendu possible le questionnement des raisons qui conduisent à son efficience dans ce contexte spécifique, éclairant autrement les analyses produites jusqu'ici. Un cadre de contrainte sociale et juridique pèse sur l'expression des protagonistes investies dans cette lutte, et le concept d'homophobie en est pleinement constitutif. Les militant·es expriment les frontières du dicible (réelles ou fantasmées) dessinées par une certaine conception sociale et juridique de l'homophobie, et cherchent à y répondre par différents procédés langagiers de contournement, que nous avons évoqués. L'étude de ces discours anti-

PMA élargie montre que la popularité de ce concept n'a donc pas seulement pour conséquence de bloquer la circulation de l'idéologie hétérosexiste et/ou hétéronormative (est-ce d'ailleurs vraiment le cas ?), mais peut-être aussi (et davantage encore ?) de modifier certaines pratiques discursives et leurs circonstances d'énonciation. Finalement, c'est la question de la responsabilité scientifique face aux distinctions conceptuelles et à leurs récupérations au sein du débat public que ce recours au concept d'homophobie dans cette étude aura permis d'approcher.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ADAM, Barry D. (1998). Theorizing Homophobia. *Sexualities*, 4(1), 387-404.
- BASTIEN CHARLEBOIS, Janik. (2011). Au-delà de la phobie de l'homo : quand le concept d'homophobie porte ombrage à la lutte contre l'hétérosexisme et l'hétéronormativité. *Reflets*, 17(1), 112-149. <https://doi.org/10.7202/1005235ar>
- BÉRAUD, Céline, & PORTIER, Philippe. (2015). *Métamorphoses catholiques*. Éditions de la maison des sciences de l'homme.
- BERNARD BARBEAU, Geneviève, & MOÏSE, Claudine (Éds.). (2020). *Le mépris en discours*. Lidil, 61.
- BORRILLO, Daniel, & MÉCARY, Caroline. (2000). *L'Homophobie*. Presses universitaires de France.
- BUTLER, Judith. ([1997] 2004). *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*. Amsterdam.
- CHAMBERLAND, Line. (2019). Hétérosexisme. *Anthropen*. <https://doi.org/10.17184/eac.anthropen.107>
- CHAMBERLAND, Line, & LEBRETON, Christelle. (2012). Réflexions autour de la notion d'homophobie : succès politique, malaises conceptuels et application empirique. *Nouvelles Questions Féministes*, 31, 27-43. <https://doi.org/10.3917/nqf.311.0027>
- CHETCUTI, Natacha. (2012). Hétéronormativité et hétérosocialité. *Raison présente*, 183(3), 69-77. <https://doi.org/10.3406/raipr.2012.4410>
- CORDELL, Crystal. (2017). L'indignation entre pitié et dégoût : les ambiguïtés d'une émotion morale. *Raisons politiques*, 65, 67-90. <https://doi.org/10.3917/rai.065.0067>
- DE GAUJELAC, Vincent. (1996). *Les sources de la honte*. Desclée de Brouwer.
- ÉRIBON, Didier. (1999). *Réflexions sur la question gay*. Fayard.
- FASSIN, Éric. (2003). L'inversion de la question homosexuelle. *Revue française de psychanalyse*, 67, 263-284.
- FASSIN, Éric. (2008). *L'inversion de la question homosexuelle*. Amsterdam.
- FOUCAULT, Michel. (1971). *L'ordre du discours*. Gallimard.
- GARBAGNOLI, Sara, & PREARO, Massimo. (2017). *La croisade « anti-genre » : du Vatican aux manifs pour tous*. Textuel.

- HEREK, Gregory M. (1991). Stigma, Prejudice, and Violence Against Lesbians and Gay Men. In John GONSORIEK & James WEINRICH (Éds.), *Homosexuality: reseach implications for public policy* (p. 60-80). Sage.
- HEREK, Gregory M. (2000). The psychology of sexual prejudice. *Psychological Science*, 9(1), 19-22. <https://doi.org/10.1111/1467-8721.00051>
- HEREK, Gregory M. (2004). Beyond "homophobia": Thinking about sexual prejudice and stigma in the twenty-first century. *Sexuality Research and Social Policy: Journal of NSRC*, 1(2), 6-24.
- HORINCQ DETOURNAY, Rosine. (2015). Se vivre lesbienne ou bisexuelle aujourd'hui ? C'est comme un tailleur Chanel jaune fluo.... *Thérapie Familiale*, 36, 149-162. <https://doi.org/10.3917/tf.151.0149>
- HUGONNIER, Claire. (2021). *Étude ethnographique et argumentative d'un mouvement contestataire à la « PMA pour toutes » : Entre revendication et dissimulation* [Thèse de doctorat]. Université Grenoble Alpes.
- HUGONNIER, Claire. (2023a). Homophobie. In Nolwenn LORENZI BAILLY & Claudine MOÏSE (Éds.), *Discours de haine et des radicalisations. Les notions clés* (p. 345-350). ENS Éditions.
- HUGONNIER, Claire. (2023b). Ethnographie et distance idéologique : plaider pour une posture réflexive émancipatrice. In Nathalie GARRIC, Julien LONGHI, Frédéric PUGNIÈRE-SAAVEDRA & Valérie ROCHAIX (Éds.), *Discours des terrains sensibles : recueil, analyse, intervention* (p. 61-70). Presses universitaires de Franche-Comté.
- HUGONNIER, Claire. (à paraître). Penser la contextualisation comme stratégie discursive et interactionnelle. L'exemple du collectif « Marchons Enfants ! ». *Cahiers internationaux de sociolinguistique*.
- HUGONNIER, Claire, & VERNET, Samuel. (2023). Entre atténuation et détours : dire l'homosexualité dans les discours contre la loi « PMA pour toutes » en France. *Neuphilologische Mitteilungen*, 124(1), 78-102.
- JULIEN, Danielle, & LÉVY, Joseph Josy. (2007). *Homosexualités : Variations régionales*. Presses de l'Université du Québec.
- LAGORGETTE, Dominique. (2006). Insultes et conflit : de la provocation à la résolution - et retour ? *Les Cahiers de l'Ecole*, 5, 26-44.
- LAPRADE, Bruno. (2015). Sémiologie des insultes : le conflit d'interprétation de termes homophobes. *Sens public*. <https://doi.org/10.7202/1044397ar>
- LORDE, Audre. (2018). *Sister outsider : essais et propos sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme* (Magali CALISE, Trad.). Mamamelis. (Texte original publié en 1984).
- LORENZI BAILLY, Nolwenn, & GUELLOUZ, Mariem. (2019). Homophobie et discours de haine dissimulée sur Twitter : celui qui voulait une poupée pour Noël. *Semen*, 47, 43-57.
- MESLI, Rostom. (2016). Placard. In Juliette RENNES (Éd.), *Encyclopédie critique du genre* (p. 449-458). La Découverte.
- MOÏSE, Claudine. (2012). Argumentation, confrontation et violence verbale fulgurante. *Argumentation et Analyse du Discours*, 8. <https://doi.org/10.4000/aad.1260>
- MOÏSE, Claudine, HUGONNIER, Claire, GUELLOUZ, Mariem, & LORENZI BAILLY, Nolwenn. (2021). Circonscrire le discours de haine numérique. Processus argumentatifs, idéologies et mémoires discursives. *Travaux neuchâtelois de linguistique*, 75, 41-60.

- ORKIBI, Eithan. (2015). Le(s) discours de l'action collective : contextes, dynamiques et traditions de recherche. *Argumentation et Analyse du Discours*, 14. <https://doi.org/10.4000/aad.2002>
- PAVEAU, Marie-Anne. (2012). Réalité et discursivité. D'autres dimensions pour la théorie du discours. *Semen*, 34. <https://doi.org/10.4000/sem.9748>
- PLUMMER, Kenneth. (1981). *The Making of the modern homosexual*. Barnes and Nobles.
- RENNES, Juliette. (2016). Les controverses politiques et leurs frontières. *Études de communication*, 47, 21-48.
- RENNES, Juliette. (2007). Les controverses d'égalité en droit en régime républicain. Catégories cognitives et répertoires argumentatifs. In Bertrand BADIE & Yves DÉLOYE (Éds.), *Le temps de l'État* (p. 408-419). Fayard.
- RICHARD, Gabrielle. (2013). La délicatesse nécessaire à l'intervention en matière d'orientation sexuelle : récits de pratiques d'enseignantes et d'enseignants du secondaire. *Reflets*, 19(1), 119-152. <https://doi.org/10.7202/1018044ar>
- ROSIER, Laurence. (2006). *Petit traité de l'insulte*. Labor.
- TIN, Louis-George (Éd.). (2003). *Dictionnaire de l'homophobie*. Presses universitaires de France.
- TIN, Louis-George. (2010). Êtes-vous communautaire ? In Christophe BAREILLE (Éd.), *Homosexualités : révélateur social ?* (p. 97-104). Presses universitaires de Rouen et du Havre.
- VAN RAEMDONCK, Dan. (2011). Chapitre 8. Genre, stéréotypes et sexualité ou quand le masculin – l'hétéromâle – l'emporte. In Alexandre DUCHÊNE & Claudine MOÏSE (Éds.), *Langage, Genre et Sexualité* (p. 173-200). Nota Bene.
- VERNET, Samuel, & MÄÄTTÄ, Simo. (2021). Modalités syntaxiques et argumentatives du discours homophobe en ligne : chroniques de la haine ordinaire. *Mots. Les langages du politique*, 125, 35-51. <https://doi.org/10.4000/mots.27943>

## NOTES

1. Lesbiennes, gais, bisexuel·les, transgenres, queers, intersexes.
2. Depuis le 24 mars 2023, *La Manif pour tous* a été renommée *Le Syndicat de la Famille*.
3. Par microtrottoir, il est entendu des temps d'entretiens courts avec les participant·es, au cœur de l'action.
4. À titre d'exemple, on peut citer la sortie du documentaire *Guet-apens, des crimes invisibles* par Médiapart en juin 2023, qui dénonçait les pièges orchestrés sur des sites de rencontres gaies pouvant conduire à des tentatives d'homicides.
5. [https://ressource.sos-homophobie.org/Rapports\\_annuels/Rapport\\_LGBTIphobies\\_2023.pdf](https://ressource.sos-homophobie.org/Rapports_annuels/Rapport_LGBTIphobies_2023.pdf) [consulté le 14/03/2024].
6. Commentaires attendant à une publication Facebook de LMPT en date du 27 janvier 2020.
7. Commentaires attendant à une publication Facebook de LMPT en date du 26 janvier 2020.
8. Pour plus de détails sur le concept d'hétérosexisme et son articulation avec celui d'homophobie, voir Chamberland, 2019.
9. Extrait issu d'un livret pédagogique, intitulé *PMA. Réflexion sur l'extension aux couples de femmes et aux femmes seules* et édité en novembre 2018.
10. Commentaire attendant à une publication Facebook de LMPT en date du 26 janvier 2020.

11. Dans la continuité de nos travaux (Hugonnier et Vernet, 2023), la portée idéologique de l'utilisation de l'acronyme « LGBT » par les associations investies contre de nouveaux droits sexuels et reproductifs fera bientôt l'objet d'une analyse.

12. Nous soulignons, grâce aux relecteurs, l'utilisation de l'énoncé « être dans un placard » par le militant, qui n'est pas sans rappeler les expressions « être » ou « sortir du placard » popularisées au début des années 1970 dans les discours de libération gais et lesbiens (Mesli, 2021). C'est l'« inversion de la question homosexuelle » dont parle Éric Fassin (2008).

13. Commentaires attendant à une publication Facebook de LMPT en date du 23 janvier 2020.

## RÉSUMÉS

À partir d'une enquête ethnographique menée sur les discours anti-PMA élargie, cet article souhaite participer à la réflexion critique autour du concept d'homophobie, en interrogeant plus particulièrement ses intérêts et limites pour l'analyse des discours. Si le concept d'homophobie entend par définition pointer, entre autres, des formes langagières de rejet, dans quelle mesure est-il possible d'y avoir recours comme outil conceptuel pour analyser la construction langagière et idéologique de discours en circulation ? Apparaît-il comme le concept le plus pertinent pour éclairer des dynamiques de minorisation en discours ? Finalement, en quoi son maniement par des analystes de discours peut-il contribuer – à côté d'autres disciplines – à la compréhension même de ce concept et de la complexité des phénomènes sociaux qu'il cherche à dévoiler ? Après avoir présenté le concept d'homophobie, les analyses s'attachent à appliquer ce cadre théorique au corpus ethnographique puis à interroger les dynamiques sociodiscursives sous-jacentes à son efficacité dans ce contexte spécifique. Les analyses produites sont mises en lien avec les critiques formulées à l'égard de l'hégémonie du concept d'homophobie et s'attachent à discuter de l'intérêt dans ce contexte d'étude de ne pas diluer son sens et d'avoir recours à des concepts complémentaires sur le plan analytique.

Based on an ethnographic study of anti-MAP discourses, this article aims to contribute to the critical reflection on the concept of homophobia, in particular by examining its advantages and limitations for the analysis of discourses. If the concept of homophobia is by definition intended to point to, among other things, linguistic forms of rejection, to what extent is it possible to use it as a conceptual tool to analyse the linguistic and ideological construction of discourses in circulation? Does it appear to be the most relevant concept for shedding light on the dynamics of minorization in discourse? Finally, how can its use by discourse analysts contribute - alongside other disciplines - to our understanding of this concept and the complexity of the social phenomena it seeks to reveal? After presenting the concept of homophobia, the analyses focus on applying this theoretical framework to the ethnographic corpus and then questioning the dynamics underlying its effectiveness in this specific context. The analyses are linked to criticisms of the hegemony of the concept of homophobia and make it possible to discuss the value in this context of study of not diluting its meaning and of using other concepts that are analytically complementary.

## INDEX

**Thèmes** : Recherches

**Keywords** : ethnography, activism, heteronormativity, procreation, reactionary narratives

**Mots-clés** : ethnographie, militantisme, hétéronormativité, procréation, rhétoriques réactionnaires

## AUTEUR

### CLAIRE HUGONNIER

Claire Hugonnier est maitresse de conférences en sciences du langage à l'Université Grenoble Alpes et s'inscrit dans une approche sociolinguistique ethnographique critique et en analyse du discours. Ses thématiques de recherche se focalisent sur les matérialités langagières de la violence verbale, des discours de radicalité et de haine dans l'espace public – notamment lors de mobilisations sociales menées sur des questions de sexe et de sexualité.

---

# Explorations

---

# Parler le *Lubunca*. Une ethnographie des pratiques langagières des travailleuses du sexe trans' en Turquie

*Speaking Lubunca: An ethnography of language practices of trans' women sex workers in Turkey*

Gizem Bilal

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Lubunca Konuşmak. Türkiye'deki Trans' Kadın Seks İşçilerinin Dil Pratiklerinin Bir Etnografisi

Suivi éditorial : Chloé Tardivel

*Ce travail a bénéficié d'une aide de l'État gérée par l'Agence Nationale de la Recherche au titre du Programme d'Investissements d'Avenir EUR Sciences Sociales du Genre et de la Sexualité portant la référence ANR-18-EURE-0008.*

## Introduction

- 1 Le *Lubunca* [prononcer *louboundja*] est un parler queer<sup>3</sup> d'à peu près quatre cents mots qui s'appuie sur les règles de grammaire turque, et qui est pratiqué par les travailleuses du sexe trans'<sup>4</sup> en Turquie. Elles font usage de ce parler pour des raisons de sécurité dans le contexte de leur métier, et aussi dans des cadres plus intimes, entre elles, par exemple pour faire communauté et pour se divertir. Le *Lubunca* est également parlé en dehors du travail du sexe dans les communautés LGBTI+ en Turquie, particulièrement – mais pas seulement – dans le contexte du militantisme. Toutefois, les travailleuses du sexe ont une connaissance beaucoup plus élaborée de ce parler. Contrairement aux

personnes LGBTI+ non travailleuses du sexe, le *Lubunca* fait partie intégrante de leur parcours de vie. D'ailleurs, le sens originel même du nom *Lubunca* indique que le travail du sexe est au cœur de son histoire. Le mot *lubun*, dérivé de *lubni*, en rromani « prostituée », prend la forme *Lubunca* pour désigner « le langage des *lubun(ya)* », ou « le langage des prostituées ». Les traces de ce parler remontent à la fin de l'Empire ottoman<sup>5</sup>. Cela explique pourquoi il partage de nombreuses racines lexicales avec le *Kaliarda*, un parler queer pratiqué en Grèce. Diverses sources écrites attestent de l'usage du *Kaliarda*, parfois appelé *Lubunistika*, au début des années 1900<sup>6</sup>. Cette *Exploration* présente une première introduction au *Lubunca* dans le contexte du travail du sexe.

## L'espace social du *Lubunca*

- 2 Le *Lubunca* a très probablement vu le jour au sein du travail du sexe, dans des quartiers où les populations économiquement, sexuellement et racialement marginalisées vivaient. C'est là un point important car ce parler ne peut être pensé séparément des positions sociales des individu-es qui le maîtrisent. À titre d'exemple, un grand nombre des mots en *Lubunca* viennent du rromani. Ainsi, en interrogeant les mots racines rromani en *Lubunca*, certaines femmes m'ont parlé de leurs relations de voisinage avec des Rroms qui vivaient, ou qui vivent toujours dans les mêmes quartiers qu'elles, comme le quartier de Tarlabaşı à Istanbul. Pendant mon terrain de recherche à l'été 2023, j'ai constaté que les aides ménagères dans des maisons closes où travaillent les *lubunya* sont souvent d'origine rrom. En Turquie, des politiques discriminatoires, notamment de gentrification et la ghettoïsation qui en découle ont réuni des groupes marginalisés sur plusieurs plans, créant ainsi un environnement propice à l'échange culturel et langagier. D'autre part, les personnes LGBTI+ non politisées qui viennent des classes sociales privilégiées peuvent stigmatiser la pratique du *Lubunca* en le considérant avec mépris comme « un parler de la rue ». La pratique du *Lubunca* relève alors non seulement des rapports de genre et de sexualité, mais aussi de classe et de race.

## Devenir(s) *lubunya*

- 3 Comme c'est le cas pour d'autres pratiques langagières minoritaires, le fait de parler en *Lubunca* crée un sentiment d'appartenance à une communauté et construit une identité queer spécifique (c'est-à-dire non-normative du point de vue de genre et de sexualité), celle de *lubunya*. Voici comment Eda décrit le mot *lubunya* :
  - (1) Eda : Femme trans. Je suis *lubunya* par exemple. Ou par exemple si tu es individu-e LGBT tu es *lubunya* aussi.<sup>7</sup>
  - Eda : Trans kadın. Ben *lubunyayım* mesela. Ya da sen mesela LGBT bireysin sen de *lubunyasın* mesela.
- 4 Néanmoins, il faut se garder de réduire le mot *lubunya* à une simple traduction du mot queer, car *lubunya* conserve en soi toute une histoire de luttes et de vécus des travailleuses du sexe trans' de Turquie. Par ailleurs, dans le contexte turc, le mot queer a une connotation occidentale et évoque un fort capital scolaire, ce pourquoi il se voit parfois rejeté par des *lubunya* militant-es qui sont pour la plupart au fait des théories queers occidentales. Pour elleux, l'identification à la catégorie de *lubunya* et le fait de parler le *Lubunca* sont manifestement politiques ; se dire *lubunya* donne l'opportunité

d'agir collectivement et de définir une identité située et partagée. Dans le contexte du travail du sexe cependant, il y a plus rarement une réflexion métalinguistique autour de l'identité *lubunya* et du parler *Lubunca*. Pour les travailleuses du sexe, parler le *Lubunca* semble « aller de soi », cela fait partie de leur trajectoires *lubunya*. Si aujourd'hui ce ne sont pas seulement les travailleuses du sexe trans' qui se disent *lubunya*, cette nomination ne doit pas être pensée indépendamment de celles qui l'ont grandement bâtie.

## L'apprentissage du *Lubunca*

- 5 Apprendre le *Lubunca* est une étape importante pour devenir *lubunya* ; le langage joue un rôle clé dans la socialisation et la construction identitaires. En l'apprenant, les femmes commencent à coconstruire l'identité de *lubunya* avec l'aide et les conseils de collègues et d'amies. La plupart de femmes l'apprennent dès le début de leur carrière dans le travail du sexe :

(2) Gizem : Et toi, comment et où t'as appris le *Lubunca* ?

İdil : Quand je suis rentrée dans ce milieu, euh avec les expériences [...] ça s'est développé tout seul avec le temps. J'ai appris par le bouche-à-oreille [...]

Gizem : Peki sen nasıl ve nerede öğrendin *Lubunca*yı ?

İdil : İşte ortama girdiğim zaman hanı ını yaşanmışlıklarla [...] öyle zamanla kendinden geliştirdi. Öyle kulaktan doğma öğrendim [...]

(3) Gizem : Et comment tu l'as appris ?

Rüya : Ben à côté de mon amie, en passant du temps... tiens *laço* (client/homme) va venir ou bien est-ce que t'as pris du *belde* (argent) [...] j'ai pris du *çark belde* (sortir dans la rue pour travailler/trouver des clients) tu vois on l'apprend en parlant [...]

Gizem : Peki sen nasıl öğrendin?

Rüya : İşte arkadaşımın yanında, dura dura... işte *laço* gelecek yok *belde* aldın mı [...] yok işte *çark belde* aldım hani böyle konuştuğca öğreniyi insan [...]

- 6 Cet apprentissage semble être un préalable à la pratique du travail du sexe. On peut analyser ce type d'apprentissage en deux étapes : premièrement, comme une transmission d'expérience interpersonnelle/communautaire. Les femmes novices apprennent le *Lubunca* par et pour la « formation » à leur métier. Les plus expérimentées partagent leurs connaissances avec les nouvelles arrivantes. Les mots qu'elles citent pour parler de leurs parcours d'apprentissage (*çark* « sortir dans la rue pour travailler/trouver des clients », *belde* « argent », etc.) sont directement liés à leur travail. Ensuite, on peut analyser l'apprentissage du *Lubunca* comme une transmission de valeurs culturelles et langagières. Des femmes expérimentées le transmettent de génération en génération, en tant que pratique langagière mais aussi en tant qu'élément culturel constitutif de leur identité. À travers sa diffusion, le *Lubunca* témoigne continuellement d'histoires, de luttes et de résistances trans. En ce sens, il est porteur d'une mémoire collective *lubunya*.

## Un langage secret et une ressource professionnelle

- 7 Un aspect primordial de la pratique du *Lubunca* est celui de la protection<sup>8</sup>. En 2021, j'ai discuté avec une femme dans une rue où se pratique le travail du sexe (cf. photo ci-dessous). À ma question « Qu'est-ce que c'est le *Lubunca* ? », elle me répondit : « *beybi*, *beybi* veut dire policier·e, moi je dis ça [...] ».

Septembre 2023, L'entrée (à gauche) de la rue, Istanbul/Turquie



Crédit photo : Gizem Bilal

- 8 Au lieu de définir le *Lubunca* comme un parler ou une langue, elle me donne immédiatement un exemple d'un mot qui est utilisé notamment dans le contexte du travail du sexe : *beybi* « policier-e ». Cette définition du mot *beybi* démontre l'association du *Lubunca* à une pratique, à une forme de protection, en l'occurrence contre la police. Le fait qu'elle commence immédiatement à m'expliquer le mot *beybi* est significatif : le *Lubunca* est essentiel dans un tel contexte pour sa sécurité.
- 9 En plus d'être un outil de protection dans des situations de violence et de danger, le *Lubunca* peut également servir d'outil de transmission d'informations entre femmes pendant qu'elles travaillent. İdil me donne l'exemple suivant :
- (4) İdil : Par exemple je vais inviter une amie pour un client, euh voilà je vais les laisser seules dans la chambre et avant de sortir je dis à la fille *deberini alık* (prends ton argent) [...]
- İdil : Mesela bi arkadaşımı müşteriye çağırmış oluyorum u hani odada yalnız bırakcam çıkarken kıza şey diyorum *deberini alık* [...]
- 10 Comme cet exemple le montre, le *Lubunca* est utilisé à la fois comme protection contre les violences de la part de la police et des clients, mais aussi comme mode de transmission d'informations pratiques au sein du travail du sexe.

## Diffusion du *Lubunca* en dehors du travail du sexe

- 11 J'aimerais conclure en mentionnant l'expansion récente du *Lubunca* dans divers cercles LGBTI+, notamment par le biais des réseaux sociaux. Cette diffusion est précieuse pour promouvoir et faire vivre ce parler. En revanche, certain-es militant-es *lubunya*

critiquent l'utilisation inconsidérée du *Lubunca* : pour elleux, il y a souvent deux types de motivation derrière l'usage que les personnes font de ce parler. Il s'agit soit une utilisation consciente et réfléchie, reconnaissant son histoire et ayant une volonté de préserver ce parler ; ou bien, une utilisation irrespectueuse et irréfléchie, sans connaissance et reconnaissance de son importance pour les travailleuses du sexe. Certaines estiment que pour les personnes qui le parlent de façon irréfléchie, le *Lubunca* est vu comme un simple moyen de divertissement. Cela peut être interprété comme une *gentrification du langage* : les personnes LGBTI+ plus aisées, non travailleuses du sexe, viennent occuper un espace linguistique spécifique et socialement marqué, donnant lieu à une transformation symbolique. Le symbole d'une résistance court alors le risque de devenir un simple moyen d'amusement. Nul doute que la diffusion du *Lubunca* en dehors des communautés *lubunya*, qu'il s'agisse des travailleuses du sexe ou des LGBTI+, affecterait particulièrement la vie de celles pour qui son usage est indispensable. Ainsi, une expansion dépolitisée du *Lubunca* pourrait mettre en danger les espaces linguistiques *safe* que les travailleuses du sexe ont construits depuis longtemps. Les femmes en sont conscientes, parfois elles remplacent les termes désormais bien connus des personnes extérieures (clients, police, etc.) par de nouveaux mots, en faisant toujours preuve d'une forte créativité langagière. Expertes de leurs pratiques, elles continuent à transformer, préserver et cohabiter cet espace langagier qu'est le *Lubunca*.

- 12 Au cours de mes recherches doctorales, je développe le concept d'agentivité langagière afin de montrer comment les locutrices du *Lubunca* déploient et rendent intelligible une puissance d'action par et dans le langage.

---

## NOTES

1. BİLAL Gizem. (2022). *Parler le Lubunca. Pratiques langagières et procédés de catégorisation des travailleuses du sexe trans' en Turquie* [Speaking *Lubunca*. Language practices and categorization processes of trans' women sex workers in Turkey], Mémoire de master [Master's thesis], EHESS, Paris, France, 169 p.
2. Pour la thèse, voir : <https://www.theses.fr/s351034>.
3. Je mobilise le terme « parler queer » afin de mettre l'accent sur une conception non essentialiste, praxéologique, et multidimensionnelle des pratiques langagières dans des communautés queer/*lubunya*.
4. J'emploie « trans' » pour mettre l'accent sur la pluralité des expériences et des identifications des participantes dans le contexte (trans, *transseksüel*, *travesti*, etc.).
5. KONTOVAS Nicholas. (2012). *Lubunca: The Historical development of Istanbul's queer slang and a social-functional approach to diachronic processes in language* [Mémoire de master]. Indiana University, Bloomington, Indiana, 69 p.
6. Voir le blog du linguiste Nick Nicholas. Lien : <http://hellenisteukontos.opoudjis.net/author/opoudjis/>
7. Tous les entretiens sont réalisés en turc et les prénoms des participantes sont anonymisés. Les mots en *Lubunca* sont conservés en italiques.

8. Dans cet article, seuls les mots en *Lubunca* dont les sens sont diffusés en ligne (magazines, blogs, dictionnaires, etc.) apparaissent.

---

## RÉSUMÉS

Cette *Exploration* présente quelques résultats de recherches menées depuis 2019 dans le cadre d'un master<sup>1</sup> et actuellement d'un doctorat à l'EHESS<sup>2</sup>. En m'appuyant sur une ethnographie combinant des enregistrements de conversations et des entretiens, des observations participantes et des notes de terrain, j'y propose une introduction au parler *Lubunca* tout en soulignant son importance pour ses locutrices en contexte.

This brief article presents some findings from research carried out since 2019 as part of a master's degree (Bilal, 2022) and currently of doctoral research at The School for Advanced Studies in the Social Sciences (EHESS). Based on an ethnography that incorporates recordings of conversations and interviews, participant observation and field notes, I propose an introduction to *Lubunca* speak, emphasizing its importance for its speakers in context.

Bu kısa makale, 2019 yılından bu yana Sosyal Bilimler Yüksek Tahsil Okulu'nda (EHESS) yüksek lisans (Bilal, 2022) ve güncel olarak doktora araştırması kapsamında yürütülen çalışmanın bazı bulgularını sunmaktadır. Sohbet ve görüşme kayıtları, katılımcı gözlemleri ve saha notlarını birleştiren etnografik bir araştırmaya dayanarak, *Lubunca* konuşmasına, konuşmacıları için bağlamdaki önemini vurgulayarak bir giriş sunmaktayım.

## INDEX

**Thèmes** : Explorations

**motsclestr** queer toplumsal dilbilim, toplumsal cinsiyet ve dil, seks işçiliği, Türkiye

**Keywords** : queer sociolinguistics, gender and language, sex work, agency, Turkey

**Mots-clés** : sociolinguistique queer, genre et langage, travail du sexe, agentivité, Turquie

## AUTEUR

### GIZEM BILAL

Titulaire d'un master en Études sur le Genre, parcours Sociologie, Gizem Bilal est doctorante contractuelle dans la formation « Sciences Sociales et Genre » à l'EHESS (Paris). Elle s'intéresse aux approches queer au sein des études sur le langage, le genre et la sexualité.

# Les féminins conjugaux en français, ou la langue fonctionnant sans entrave

*Matrimonial feminines in French, or when language works without hindrance*

Thomas Linard

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Suivi éditorial : Tiago Joseph

*La revue GLAD! remercie chaleureusement Daniel Elmiger pour la relecture attentive et informée de cette exploration.*

« De même, en parlant de la femme d'un afficheur, d'un couvreur, d'un paveur, d'un tourneur, etc., on dit, *l'afficheuse*, la *couvreuse*, la *paveuse*, la *tourneuse*, etc., par la même analogie qu'on dit, la *charbonnière*, la *perruquière*, la *chapelière*, etc. » (Noël, 1861, p. 511)

## L'ambassadrice, c'est l'épouse de l'ambassadeur

- 1 La première rencontre avec le vieux système des féminins conjugaux, c'est-à-dire les formes féminines des noms de métier, de titre ou de grade pour désigner l'épouse d'un homme exerçant ce métier ou détenant ce titre ou ce rang, se fait souvent par le biais d'injonctions normatives : on entend (on entend moins, mais on entend encore) « qu'on ne doit pas dire » tel nom féminin pour parler d'une femme exerçant telle profession, parce que ce nom serait réservé à « l'épouse de ». Ainsi, *ambassadrice* serait réservé à l'épouse de l'ambassadeur, *pharmacienne* à celle du pharmacien, etc.
- 2 Qu'en est-il réellement ?

- 3 Après avoir identifié, classé et documenté plus de 200 féminins conjugaux en français<sup>1</sup> pour le Wiktionnaire, le dictionnaire en ligne (je reviendrai sur la méthodologie plus loin), j'ai compris que si le sujet avait déjà été traité au détour de publications sur l'histoire de la féminisation des noms de métiers, titres et grades, notamment par Anne Dister (2017), Sophie Piron (2019) ou Bernard Cerquiglini (2018), il méritait d'être le sujet central d'une recherche. Alors que les féminins conjugaux apparaissent trop souvent comme une classe de féminin auquel il faudrait rapidement « régler son compte » (Pires, 2020), je vais tenter de résumer les grandes lignes d'enseignement que j'en ai retiré, en me focalisant plus particulièrement sur certains de ces féminins.
- 4 Tout d'abord, disons d'emblée que l'usage des féminins conjugaux :
- est parfaitement attesté et répandu pour un grand nombre de métiers, titres et fonctions ;
  - est très ancien (les premiers dictionnaires de la langue française en attestent — on en trouve par exemple dans celui de Randle Cotgrave, en 1611 (Cotgrave, 1611), et il existe des attestations en latin) ;
  - est en bonne partie désuet mais toujours valable pour les titres aristocratiques ;
  - n'est pas propre au français, leur usage est attesté dans de nombreuses langues européennes ;
  - et peut faire référence à d'autres personnes que l'épouse (il peut aussi servir à désigner la veuve, la compagne non mariée, voire se confondre avec le féminin filial, un féminin moins commun désignant la « fille de »)<sup>2</sup>.
- 5 Les féminins conjugaux sont le plus souvent liés à la forme masculine du nom de métier, grade ou titre de trois façons différentes, similaires aux modèles morphologiques des adjectifs (et parfois, pour des raisons historiques, des irrégularités voient le jour et on peut constater pendant la même période des formes concurrentes : *ambassadeuse* et *ambassadrice*, *amirale* et *amiralesse*, *emperesse* et *impératrice*, *sénéchale* et *sénéchalesse*, etc.) :
1. par un rapport qui rappelle la flexion désinentielle (la dernière consonne n'est plus amuïe, nasalisée, vocalisée ou assourdie : en réalité, la forme masculine retrouve au féminin sa forme complète<sup>3</sup>) ;
  2. par l'alternance suffixale<sup>4</sup>, ce qui est notamment le cas pour les masculins en *-eur* (avec pour ceux-ci un suffixe en *-eresse*, en *-euse* ou en *-rice*) ;
  3. ou encore par l'ajout d'un suffixe — cette dernière forme se constate le plus souvent lorsque la consonne finale d'un masculin n'est pas amuïe<sup>5</sup>.
- 6 L'usage des féminins conjugaux peut probablement être attribué à une conception ancienne du couple où celui-ci forme une unité sociale, et, si l'homme est celui mis en avant, son épouse n'en partage pas moins la dignité de son mari. C'était la norme aristocratique, mais des attestations nous laissent à penser que le phénomène s'étendait à toutes les classes de la société (voir citation en exergue de ce document).

## Une seule classe de féminin

- 7 En français, à la différence du polonais, du hongrois ou de l'espéranto, il n'y a pas de façon de distinguer, de marquer un féminin purement conjugal : une reine est l'épouse d'un roi, mais c'est aussi le titre de la souveraine d'un royaume. On peut préciser « reine consort », « reine régnante », mais ce sera toujours le terme *reine* qui sera utilisé.

- 8 La première édition du *Dictionnaire* de l'Académie française nous dit d'ailleurs (Académie française, 1694) :
- Reyne. s. f. Femme de Roy, ou Princesse possédant un Royaume de son chef.
- 9 Les femmes, pour des raisons sociales ou légales, avaient peu de chances d'accéder à des professions majoritairement exercées par des hommes, et donc souvent la forme féminine d'un nom de métier n'est attestée, sur une longue période, que dans l'emploi d'un féminin conjugal. Pourtant, comme pour *reine*, des indices nous laissent entendre qu'aux époques où l'usage des féminins conjugaux en français était la norme, les gens savaient que ce n'était pas un usage exclusif : que l'usage majoritaire d'un féminin en féminin conjugal n'empêchait pas son usage en féminin professionnel.
- 10 Dans les ouvrages normatifs comme les dictionnaires, l'opposition aux féminins conjugaux — utilisés comme tels — est très rare : le grand dictionnaire du XVIII<sup>e</sup> siècle, le *Trévoux*, qui par ailleurs est bon rapporteur de féminins conjugaux, s'oppose à *médecine* : « Quelques personnes se servent du mot de *Médecine*, pour dire, la femme d'un Médecin. Ils diront Madame la *Médecine*, ou Mademoiselle la *Médecine* est accouchée. Ces personnes parlent comme les provinciaux qui ne savent pas parler » (Jésuites de Trévoux, 1771, « peintre ») et semble restreindre l'usage d'*avocate* aux épouses des rangs les plus élevés d'avocats (Jésuites de Trévoux, 1771, « avocat »). Sans prétention d'exhaustivité, cela constitue toutefois la totalité de l'opposition que j'ai pu relever dans les dictionnaires anciens : c'est fort mince. En ce qui concerne *médecine*, il n'est d'ailleurs pas impossible que la source réelle de l'opposition soit envers le féminin professionnel<sup>6</sup>.

## Quatre cas exemples : ambassadrice, orfèvre, boulangère et pharmacienne

- 11 Au-delà de *reine*, plusieurs autres exemples nous donnent à penser qu'il n'y a jamais eu de confusions dans la tête des gens qui les employaient, quand ils avaient encore cours, entre féminins conjugaux et féminins professionnels.
- 12 Pour *ambassadrice* : l'emploi en féminin conjugal est ancien et bien connu. Mais lorsque Renée Crespin du Bec, maréchale (féminin conjugal) de Guébriant, fut envoyée par Mazarin accompagner la princesse (féminin filial) Louise-Marie de Gonzague-Nevers pour la mener à son royal fiancé en Pologne en 1645, elle fut nommée « ambassadrice extraordinaire de France », selon le récit d'Albert Vandal (1883) (les premières éditions du *Dictionnaire de l'Académie* s'en souviendront — ce sont les dernières qui l'ont oublié, ou occulté<sup>7</sup>).
- 13 Pour *orfèvre* : ce vieux nom fut employé en féminin conjugal (Wartburg, 1949, « faber »). Mais une étude par Christophe Ginter (2010)<sup>8</sup> sur les poinçons des veuves d'orfèvres sous l'Ancien Régime nous apprend qu'une orfèvre, devenue veuve, pouvait reprendre l'affaire de son mari, continuant avec le poinçon de celui-ci, ou obtenant le sien propre, à son nom patronymique ! Et même chose pour d'autres veuves, comme les imprimeuses, qui ont pu se révéler fortes à même de diriger une imprimerie à la mort de leurs maris — voir à ce sujet le travail de Janine Lanza (2009).
- 14 Certes, toute veuve d'un roi n'est pas automatiquement une régente, mais nous avons assez d'exemples pour penser qu'on se tromperait en ne supposant derrière un féminin conjugal qu'une femme cantonnée à la sphère domestique<sup>9</sup>.

- 15 Pour *boulangère* : une boulangère a longtemps désigné l'épouse du boulanger. Mais dans les couvents, c'est l'appellation de la sœur converse qui prépare le pain (ce n'est certes pas un féminin conjugal dans ce cas !) (Jésuites de Trévoux 1771, « boulangère »).
- 16 Pour *pharmacienne* : là aussi, dans les couvents tenant un hospice, la sœur qui tient la pharmacie est la pharmacienne, comme le relève Pierre Labrude dans son étude sur l'exercice de la pharmacie en Lorraine par les membres du clergé dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle (Labrude, 2009).

## Méthodologie

- 17 On comprend à ce stade que la seule mention d'un nom de métier, de grade ou de titre au féminin dans un texte ne nous renseigne pas sur l'emploi qui en est fait : professionnel ou conjugal ? L'examen de tout corpus qui ne comporte pas déjà une analyse lexicographique (c'est-à-dire tout ce qui n'est pas déjà un dictionnaire) est rendu malaisé par la nécessité d'examiner le contexte, parfois fort en amont, pour déterminer si un féminin est employé comme féminin conjugal ou professionnel. Le recours aux dictionnaires commerciaux les plus courants (*Le Petit Robert*, *Le Petit Larousse*) aurait été d'une facilité tentante, mais soit ces dictionnaires n'ont pas le nom d'agente désiré, soit ils mentionnent le plus souvent uniquement l'acception moderne : le féminin professionnel<sup>10</sup> (ce qui est tout à fait normal pour des dictionnaires grand public, où la notice historique et étymologique est très restreinte, quand elle existe).
- 18 J'ai donc décidé de recourir à tous les textes que pouvaient fournir les bibliothèques numériques Gallica, Google Books et Wikisource, mais aussi et surtout aux dictionnaires des XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, ainsi qu'aux dictionnaires modernes portant sur les états antérieurs de la langue, pour identifier les féminins conjugaux, partout où un féminin était expliqué comme désignant « la femme de ». La liste des dictionnaires utilisés est sensiblement la même que celle de Sophie Piron pour sa propre étude (2019), à savoir pour le XVII<sup>e</sup> siècle les dictionnaires de Nicot (1606), Cotgrave (1611)<sup>11</sup>, Richelet (1759), Furetière (1690) et le *Dictionnaire* de l'Académie française (première, quatrième, cinquième et sixième éditions : (Académie française 1694-1835)); pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, évidemment le *Trévoux* (Jésuites de Trévoux 1771)<sup>12</sup>, l'*Encyclopédie* (Diderot et d'Alembert 1751-1772), et le dictionnaire de Féraud (1787-1788). Pour le XIX<sup>e</sup> siècle, ce furent surtout les dictionnaires de Larousse (1866-1877), Lachâtre (1854), Littré (1872-1877), Hatzfeld, Darmesteter et Thomas (1890-1893). Pour le XX<sup>e</sup> siècle, la présence des féminins conjugaux se fait plus rare, et les dictionnaires s'attachant à refléter l'état de la langue de leur temps sont moins utiles, mais bien sûr le *Trésor de la langue française informatisé* (ATILF, 1971-2002) est incontournable. J'ai complété cette liste par le recours au *Dictionnaire du moyen français* (ATILF, 2010) et par le *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle* d'Edmond Huguet (1925-1967), œuvre magistrale malheureusement un peu oubliée<sup>13</sup> : ces deux dictionnaires, quoique portant sur des périodes fort anciennes, donnent des indications utiles pour les évolutions postérieures. Enfin, le *Französisches etymologisches Wörterbuch: eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes* de Walther von Wartburg (1922-2003), qui s'efforce de rassembler toutes les données accumulées par la lexicographie du français et des langues galloromanes, a été une aide des plus précieuses.

## L'évolution

- 19 On peut voir que la transition entre le féminin conjugal et le féminin professionnel, lorsque les femmes purent accéder à la profession, s'est faite tout naturellement. L'exemple bien connu est celui d'*étudiante* — et je me réfère pour cela à l'excellent travail de Lola Gonzalez-Quijano (2010) : le terme existait bien avant que les femmes soient admises à l'université. Elles étaient alors les « grisettes » (pauvres) des étudiants (fils de bourgeois) — Fantine, la mère de Cosette dans *Les Misérables* de Victor Hugo, est une étudiante abandonnée par son étudiant. Mais lorsque les femmes purent entrer à l'université, la situation évolua rapidement et la 8<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (1932-1935), comme le remarque Bernard Cerquiglini (2018, p. 121-123), enregistre pour la première fois le mot : au sens de « celle qui suit les cours d'une université ». On pourrait dire que tout le monde a vite oublié que cela désignait auparavant des semi-prostituées<sup>14</sup>.
- 20 Comme le français n'a pas plusieurs classes de féminins, qu'ils soient conjugaux, filiaux ou professionnels (nous l'avons vu en première partie de cet article), les féminins conjugaux auraient dû naturellement s'imposer comme féminins professionnels une fois les professions ouvertes aux femmes. Et du reste ce fut souvent le cas. Pourtant le rejet de l'extension des féminins conjugaux à un emploi professionnel apparaît dès le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>, mais devient nette surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, avec des grammairiens comme Charles-Pierre Girault-Duvivier (1818, 110) et Louis-Nicolas Bescherelle (1834). C'est en contraste avec la très faible opposition rencontrée par les féminins conjugaux utilisés comme tels : *ambassadrice* ne suscite pas d'opposition pour parler de l'épouse d'un ambassadeur, mais lorsqu'on entend désigner ainsi une femme investie d'une ambassade. Louis-Nicolas Bescherelle proscrit l'usage de certains noms de métiers tels que *professeuse*, *graveuse*, *compositrice*, *traductrice* et prescrit *professeur*, *graveur*, *compositeur*, *traducteur*, au motif que « ces mots n'ont été inventés que pour les hommes qui exercent ces professions » (Bescherelle, 1834, 38). On remarquera que Bescherelle rejette *professeuse* en féminin professionnel à la même époque où Balzac l'emploie en féminin conjugal<sup>16</sup>. Plus tard, on invoquera d'autres motifs à cette opposition, que ni Girault-Duvivier ni Bescherelle n'avaient songé à invoquer, comme l'origine latine pour Léger Noël (1861, 511) ou, plus récemment, l'existence supposée d'une règle gnomique<sup>17</sup> qui voudrait qu'un nom en *-eur* ne puisse recevoir une forme féminine que si le radical du nom masculin forme un verbe existant<sup>18</sup> ou encore l'usage concurrent pour désigner des « objets du quotidien » (*aumônière*, *cafetière*, *chevalière*, *crêpière*, *fourrière*, *jardinière*, *plombière*, *portière*, etc.) comme le fait Françoise Nore (2020) — qui est un argument lui aussi récent, mais invoqué dans des débats très vifs<sup>19</sup>, pourtant sans jamais interroger le statut des masculins professionnels qui sont dans le même cas (*avocat*, *cadre*, *cultivateur*, *financier*, *pompier*, *routier*, etc.)<sup>20</sup>.
- 21 Malgré ces arguments visant à disqualifier les féminins professionnels, l'emploi de féminins professionnels qui étaient d'anciens féminins conjugaux est devenu plutôt courant, hormis un certain nombre d'exceptions qui sont de deux ordres. Le premier concerne les termes tombés en désuétude, comme *baillive* ou *hospodaresse*. Toutefois, il arrive qu'ils reviennent en usage parce qu'ils sont réemployés. Une œuvre fictionnelle (livre ou jeu) — notamment lorsqu'elle appartient à la science-fiction ou, peut-être plus encore, à l'*heroic fantasy* — peut ressusciter l'emploi d'un féminin conjugal désuet et faire qu'une femme ne le porte plus par rapport à son mari, mais par elle-même<sup>21</sup>.

- 22 Le deuxième ordre d'exception concerne un petit nombre de féminins, attestés en féminins conjugaux, qui rencontrent plus de résistance que d'autres à s'imposer comme les féminins professionnels admis – pourquoi par exemple *professeuse* ne s'est pas imposé à la place de *professeure*. Ces résistances ont déjà été étudiées dans le cadre plus général de la résistance à la féminisation des noms de métiers, grades et titres<sup>22</sup>. On remarque que les féminins des noms d'agent en *-eur* sont ceux qui suscitent le plus d'hésitation (comme *assesseuse*, *commandeuse*, *gouverneuse*, *professeuse*, *provisseuse* – tous attestés comme féminins conjugaux). À l'appui de ses hésitations ou refus sont convoquées des règles grammaticales inconnues des siècles précédents<sup>23</sup> ou de prétendues « lacunes lexicales » nécessitant de créer des néologismes en *-eure*, autre façon de dire que les distinctions sémantiques entre les féminins imposeraient une distinction dans leur morphologie (Office québécois de la langue française, 2021). Une meilleure connaissance des féminins conjugaux et de leur fonctionnement aurait sans doute permis d'apaiser bien des débats.

## Conclusion : une autre interprétation

- 23 Une interprétation contemporaine courante est que les féminins conjugaux sont sexistes. Par la place respective des femmes et des hommes qu'ils sous-entendent, ils sont certes une des manifestations d'une société patriarcale. Mais ils nous montrent aussi ce que donne la féminisation des noms de métiers quand les hommes ne craignent pas la concurrence, quand il n'y a pas d'enjeux de compétition sociale : il n'y a plus de féminins impossibles, il n'y a plus de « parce que le latin-ci » ou de « parce que le verbe-ça »... Personne ne sort de son chapeau une théorie grammaticale qui expliquerait pourquoi on ne pourrait pas employer tel ou tel féminin : quand il n'y a pas d'enjeux sociaux, il n'y a pas d'empêchement grammatical (ce qui montre bien que les raisons de l'opposition ultérieure sont en réalité extralinguistiques). Loin d'être des obstacles à la féminisation, les féminins conjugaux nous donnent à voir une langue française qui fonctionne alors normalement, avec ses mécanismes habituels de production de féminins<sup>24</sup>.

---

## BIBLIOGRAPHIE

ACADÉMIE FRANÇAISE. (1992). « Ambassadrice. » *Dictionnaire de l'Académie française*. <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9A1396>.

ACADÉMIE FRANÇAISE. (1694-1835). *Dictionnaire de l'Académie française*. <https://www.dictionnaire-academie.fr/>.

ACADÉMIE FRANÇAISE. (1694). « Reine. » *Dictionnaire de l'Académie, première édition*. <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A1R0098-36>.

- ANDRY DE BOISREGARD, Nicolas. (1692). *Reflexions sur l'usage présent de la Langue Française ou Remarques Nouvelles & Critiques touchant la politesse du Langage*. Édité par Laurent d'Houry. Paris : Laurent d'Houry. <https://books.google.fr/books?id=l2tubIwXURgC&pg=PA163>.
- ATILF. (2010). *Dictionnaire du moyen français (1330-1500)*. <https://cnrtl.fr/>.
- ATILF. (1971-2002). *Trésor de la langue française informatisé*. <https://cnrtl.fr/>.
- BALZAC, Honoré de. (1829). *Physiologie du mariage ou Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal*. Paris : André Houssiaux. [https://fr.wikisource.org/wiki/Physiologie\\_du\\_Mariage/10](https://fr.wikisource.org/wiki/Physiologie_du_Mariage/10).
- BARGY, Henry. (1925). *Description phonétique du présent du verbe*. Paris : Les Belles Lettres.
- BESCHERELLE, Louis-Nicolas. (1834). *Grammaire nationale*. Paris : Louis Bourgeois-Mazé. <https://books.google.fr/books?id=i7RHAQAAMAAJ&pg=PA38>.
- CERQUIGLINI, Bernard. (2018). *Le ministre est enceinte. Ou la grande querelle de la féminisation des noms*. Paris : Éditions du Seuil.
- COTGRAVE, Randle. (1611). *A Dictionarie of the French and English Tongues*. Londres : Adam Islip. <https://www.pbm.com/~lindahl/cotgrave/>.
- COUTIER, Martine. (2002). « Le féminin des noms de personne en -(t)eur : résistances et concurrences. » in *Extension du féminin – Les incertitudes de la langue*, MATHIEU Marie-Jo, 69-93. Honoré Champion.
- DÜEZ, Nathanaël. (1659-1660). *Dictionnaire italien & françois*. Leyde : Jean Elsevier.
- DIDEROT, Denis & D'ALEMBERT Jean. (1751-1772). *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Paris : André Le Breton, Laurent Durand, Antoine-Claude Briasson, Michel-Antoine David.
- DISTER, Anne. (2017). « De l'ambassadrice à la youtubeuse : ce que disent les dictionnaires de référence sur le féminin des noms d'agents. » *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 41-58. <https://doi.org/10.4000/rsp.457>.
- DISTER, Anne & MOREAU Marie-Louise. (2009). *Féminiser ? Vraiment pas sorcier !* De Boeck Supérieur. <https://doi.org/10.3917/dbu.diste.2009.01>.
- FÉO, Agnès de. (2018). « Pourquoi on n'a aucun mal à dire coiffeuse et beaucoup plus à dire professeuse. » *Slate*, 1er février. <https://www.slate.fr/story/156221/feminisation-metiers-pouvoir>.
- FÉRAUD, Jean-François. (1787-1788). *Dictionnaire critique de la langue française*. Marseille : Jean Mossy.
- FURETIÈRE, Antoine. (1690). *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, & les Termes de toutes les sciences et des arts*. La Haye : Arnout et Reinier Leers.
- GARGAM, Adeline. (2018). « Place et engagement des femmes dans la République des Sciences au siècle des Lumières. État de la recherche en cours. » in *Femmes des Lumières. Recherches en arborescences*, KRIEF Huguette, PLAGNOL-DIÉVAL Marie-Emmanuelle, CROGIEZ LABARTH Michèle & FLAMARION Édith, Classiques Garnier : 139-152.
- GINTER, Christophe. (2010). « Les poinçons des veuves d'orfèvres sous l'Ancien Régime français. » ASCAS. <https://www.ascasonline.org/articoloMARZ125FRA.html>.

- GIRAULT-DUVIVIER, Charles-Pierre. (1818). *Grammaire des grammaires, ou analyse raisonnée des meilleurs traités sur la langue française*. vol. 1. Janet et Cotelle. <https://books.google.fr/books?id=qJPAAAAQAAJ&pg=PA110>.
- GONIK, Viviane. (2017). « L'invention de la femme au foyer. » *Le Courrier*, 19 septembre. <https://lecourrier.ch/2017/09/19/linvention-de-la-femme-au-foyer/>.
- GONZALEZ-QUIJANO, Lola. (2010). « 1. France. Entre désir sexuel et sentiments : l'apprentissage amoureux des étudiants du Quartier latin du second XIXe siècle. » in *Les jeunes et la sexualité. Initiations, interdits, identités (XIXe-XXe siècle)*, BLANCHARD Véronique, Autrement : 180-187.
- HATZFELD, Adolphe, DARMESTETER Arsène & THOMAS Antoine. (1890-1893). *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle à nos jours*. Charles Delagrave.
- HUGUET, Edmond. (1925-1967). *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*. Éditions Édouard Champion, puis Didier.
- Jésuites de Trévoux. (1771). « Avocat. » *Dictionnaire universel français et latin*. [https://fr.wikisource.org/wiki/Dictionnaire\\_de\\_Tr%C3%A9voux/6e\\_%C3%A9dition,\\_1771/AVOCAT](https://fr.wikisource.org/wiki/Dictionnaire_de_Tr%C3%A9voux/6e_%C3%A9dition,_1771/AVOCAT).
- JÉSUITES DE TRÉVOUX. (1771). « Boulangère. » *Dictionnaire universel français et latin*. [https://fr.wikisource.org/wiki/Dictionnaire\\_de\\_Tr%C3%A9voux/6e\\_%C3%A9dition,\\_1771/BOULANG%C3%88RE](https://fr.wikisource.org/wiki/Dictionnaire_de_Tr%C3%A9voux/6e_%C3%A9dition,_1771/BOULANG%C3%88RE).
- JÉSUITES DE TRÉVOUX. (1771). *Dictionnaire universel français et latin*. Paris : Compagnie des libraires associés.
- JÉSUITES DE TRÉVOUX. (1771). « Peintre. » *Dictionnaire universel français et latin*. [https://fr.wikisource.org/wiki/Dictionnaire\\_de\\_Tr%C3%A9voux/6e\\_%C3%A9dition,\\_1771/PEINTRE](https://fr.wikisource.org/wiki/Dictionnaire_de_Tr%C3%A9voux/6e_%C3%A9dition,_1771/PEINTRE).
- JOËL, Constance. (1988). *Les Filles d'Esculape : Les femmes à la conquête du pouvoir médical*. Robert Laffont.
- LA DOCUMENTATION FRANÇAISE. (2017). *Guide de légistique*. Paris. <https://www.legifrance.gouv.fr/contenu/menu/autour-de-la-loi/guide-de-legistique>.
- LABARDIN, Pierre & ROBIC Paulette. (2008). « Épouses et petites entreprises. Permanence du XVIIIe au XXe siècle. » *Revue française de gestion*, 97-117. <https://doi.org/10.3166/rfg.188-189.97-117>.
- LABRUDE, Pierre. (2009). « Le collège royal de médecine de Nancy, les apothicaires et l'exercice illicite de la pharmacie en Lorraine par les membres du Clergé pendant la seconde moitié du XVIIIe siècle ». » *Revue d'histoire de la pharmacie*, 417-430. <https://doi.org/10.3406/pharm.2009.22105>.
- LACHÂTRE, Maurice. (1854). *Le dictionnaire universel : panthéon littéraire et encyclopédie illustrée*. Paris : Administration de librairie.
- LANZA, Janine. (2009). « Les veuves dans les corporations parisiennes au XVIIIe siècle. » *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 92-112. <https://doi.org/10.3917/rhmc.563.0092>.
- LAROUSSE, Pierre. (1866-1877). *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*. Paris : Administration du Grand dictionnaire universel.
- LITTRÉ, Émile. (1872-1877). *Dictionnaire de la langue française*. Paris : Librairie Hachette.
- MANCONI, Thérèse & SHEEREN Hugues. (2020). « Enseigner le genre à des apprenants allophones. » *Recherches en didactique des langues et des cultures*. <https://doi.org/10.4000/rdlc.8278>.

- MICHEL, Lucy. (2016). *La relation entre genre grammatical et dénomination de la personne en langue française. Approches sémantiques*. Thèse de doctorat en linguistique française, Dijon : Université de Bourgogne.
- MIESSE, Hélène. (2006). *La « Guerre de la Cafetière » : Affaire d'État ou tempête dans un encrier ? Étude sociolinguistique des réactions à la féminisation des noms de métier, grade, fonction ou titre*. Mémoire de licence en langues et littératures romanes, Université de Liège. [https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/147563/1/Miesse\\_M%C3%A9moire\\_f%C3%A9minisation\\_2006.pdf](https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/147563/1/Miesse_M%C3%A9moire_f%C3%A9minisation_2006.pdf).
- MUEL, Francis, DESVIGNES-MALLET Chantal, PALOUZIÉ Hélène, RÉVEILLON Élisabeth, VERGNE Sophie & HAMELIN Liliane. (2005). « De la petite cuillère... au reliquaire ou l'inventaire de l'orfèvrerie. » *In Situ*. <https://doi.org/10.4000/insitu.8897>.
- NICOT, Jean. (1606). *Thresor de la langue francoyse, tant ancienne que moderne*. Paris : David Douceur.
- NOËL, Léger. (1861). *La clef de la langue et des sciences, ou Nouvelle grammaire française encyclopédique et morale*. vol. 5. Paris : (Hubert Eugène) Dutertre. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64852456/f529>.
- NORE, Françoise. (2020). « Féminisation des noms. » <https://www.francoisnore.com/articles/feminisation-des-noms>.
- OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE. (2021). « Féminin des appellations de personnes en -eur. » <https://vitrinelinguistique.oqlf.gouv.qc.ca/23336/la-redaction-et-la-communication/feminisation-et-redaction-epicene/feminisation-des-appellations-de-personnes/formation-dappellations-de-personnes-au-feminin/feminin-des-appellations-de-personnes-en-eur>.
- PEREZ, Manuel, BARASC Katy & GIRAUDO Hélène. (2019). « Des (dés)accords grammaticaux dans la dénomination écrite de la personne en France : un tumulte graphique entre passions tristes et passions joyeuses. » *GLAD !* <https://doi.org/10.4000/glad.1666>.
- PIRES, Mat. (2020). « Bernard CERQUIGLINI Le ministre est enceinte ou la grande querelle de la féminisation des noms Paris, Seuil, 2018, 200 p. (compte-rendu). » *Langage et société*, 196-199. <https://doi.org/10.3917/lis.169.0196>.
- PIRON, Sophie. (2019). « Des premiers dictionnaires à la lexicographie profane numérique : parcours lexicographiques de féminisation. » *Éla. Études de linguistique appliquée*, 211-226. <https://doi.org/10.3917/ela.194.0211>.
- RICHELET, César-Pierre. (1759). *Dictionnaire de la langue française, ancienne et moderne*. Lyon : Frères Duplain.
- TRIBOUT, Delphine. (2010). *Les conversions de nom à verbe et de verbe à nom en français*. Thèse de doctorat en linguistique française, Université Paris Diderot. <https://shs.hal.science/tel-01577528/>.
- VANDAL, Albert. (1883). « Un Mariage politique au XVIIe siècle – Marie de Gonzague à Varsovie. » *Revue des Deux Mondes*, 671-694. [https://fr.wikisource.org/wiki/Un\\_Mariage\\_politique\\_au\\_XVIIe\\_si%C3%A8cle\\_-\\_Marie\\_de\\_Gonzague\\_%C3%A0\\_Varsovie](https://fr.wikisource.org/wiki/Un_Mariage_politique_au_XVIIe_si%C3%A8cle_-_Marie_de_Gonzague_%C3%A0_Varsovie).
- WARTBURG, Walther von. (1949). « faber. » *Französisches Etymologisches Wörterbuch*. <https://lecteur-few.atilf.fr/index.php/lire/volume/30/page/342>.
- WARTBURG, Walther von. (1922-2003). *Französisches etymologisches Wörterbuch : eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes*.
- WIKTIONNAIRE. (2024a). « Catégorie : Féminins conjugaux. » [https://fr.wiktionary.org/wiki/Cat%C3%A9gorie:F%C3%A9minins\\_conjugaux](https://fr.wiktionary.org/wiki/Cat%C3%A9gorie:F%C3%A9minins_conjugaux)

WIKTIONNAIRE. (2024b). « Catégorie : Féminins conjugaux en français. » [https://fr.wiktionary.org/wiki/Cat%C3%A9gorie:F%C3%A9minins\\_conjugaux\\_en\\_fran%C3%A7ais](https://fr.wiktionary.org/wiki/Cat%C3%A9gorie:F%C3%A9minins_conjugaux_en_fran%C3%A7ais)

WIKTIONNAIRE. (2024c). « Catégorie : Mots désignant une personne pouvant aussi désigner une chose en français. ». [https://fr.wiktionary.org/wiki/Cat%C3%A9gorie:Mots\\_d%C3%A9signant\\_une\\_personne\\_pouvant\\_aussi\\_d%C3%A9signer\\_une\\_chose\\_en\\_fran%C3%A7ais](https://fr.wiktionary.org/wiki/Cat%C3%A9gorie:Mots_d%C3%A9signant_une_personne_pouvant_aussi_d%C3%A9signer_une_chose_en_fran%C3%A7ais)

## NOTES

1. Et seize autres langues, mais principalement en français. Voir Wiktionnaire (2024a et 2024b).
2. J'ajoute que la féminisation des noms de famille, toujours pratiquée en russe ou en polonais, a eu cours en français. Par exemple dans le roman *Germinal* d'Émile Zola l'épouse du mineur Maheu est appelée de façon informelle *la Maheude*, ou, pour un exemple plus personnel, dans le Berry la forme *Linarde* désignait l'épouse ou la fille d'un Linard.
3. Je suis conscient que cette analyse de la relation entre radical morphologique et formes fléchies n'est pas des plus orthodoxes, donc je l'explique brièvement : la forme que peut prendre une désinence féminine à l'écrit (généralement l'ajout d'un *e*, avec redoublement éventuel d'une consonne) est accessoire pour décrire ce phénomène dans une langue parlée (les enfants savent faire des désinences correctes avant de savoir lire et écrire). En français contemporain (j'exclus les cas d'alternance suffixale ou d'ajout d'un suffixe), le rapport entre une forme féminine et une forme masculine est mieux décrit par un amuïssement de la consonne finale (entre *commandante* et *commandant*, par exemple), une nasalisation (par exemple entre *artisane* et *artisan*), une vocalisation (comme entre *bourrelle* et *bourreau*), ou un assourdissement de la consonne finale (comme entre *veuve* et *veuf*). Même sans le support de l'écrit, et en dehors des cas d'alternance suffixale, il est le plus souvent possible de déduire la forme masculine depuis la forme féminine, mais l'inverse est moins vrai : en dernière analyse, je postule que la forme féminine constitue la forme complète du lexème et la forme masculine, la forme incomplète. Ou, dit autrement, que la forme féminine est dans de nombreux cas le véritable radical morphologique. Thérèse Manconi et Hugues Sheeren (2020) parlent à ce sujet de « forme-étalon », reprenant un concept d'Henry Bary (1925).  
Et cela ne vient pas d'un statut ontologique propre au féminin, mais simplement d'une langue qui a cessé depuis plusieurs siècles de prononcer complètement une bonne partie de ses mots masculins, mais qui le fait toujours (ou presque) pour les féminins : ce sont les formes féminines qui sont restées complètes.  
Pour une autre proposition d'analyse morphologique – mais pas complètement incompatible –, mettant à égalité les lexèmes masculin et féminin, distincts mais associés, voir le travail de Manuel Perez, Katy Barasc et Héléne Giraudo (2019).  
David Gaatone a utilement souligné (2000) les limites de ce qu'il nomme la « dérivation inverse » (déduire le masculin du féminin), au regard du grand nombre d'exceptions rencontrées. Je crois néanmoins que ce qu'il nomme « une série de microsystèmes, où des genres s'opposent entre eux selon des procédures différentes » n'interdit pas de voir des logiques sous-jacentes plus communes et générales.
4. Par exemple, pour *recteur* et *rectrice*, la description de leur affinité est mieux analysée par une base commune *rect-* et deux suffixes (*-eur* et *-rice*) qui alternent, plutôt que par un lexème masculin qui recevrait un suffixe féminin (et donc dans ce cas, aucune des deux formes n'est la forme complète). Voir la thèse de Lucy Michel (2016, p. 229-231) pour une discussion de cette approche.

5. Mais cela peut s'accompagner d'un changement du mode articulatoire de la consonne finale, comme dans le passage d'*évêque* /-k/ à *évêchesse* /-ʃɛs/ – qui est le même pour *évêché* –, voire d'un changement de l'aperture d'une voyelle comme dans *poète* et *poétesse*.
6. Être médecin dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle : le nom comme la chose est interdit aux femmes. Voir le livre de Constance Joël (1988), et, pour un travail plus récent, le travail d'Adeline Gargam (2018).
7. *Ambassadrice* au double sens du féminin conjugal et du féminin professionnel est présent dès la première édition (1694). Le féminin professionnel disparaît avec la sixième édition (celle de 1832-1835). On peut aisément le vérifier en comparant les neuf éditions du *Dictionnaire de l'Académie française* sur le propre site de l'Académie : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9A1396> (Académie Française, 1992).
8. Voir aussi l'étude de Sophie Vergne sur la production d'une veuve d'orfèvre en Haute-Bretagne au XVIII<sup>e</sup> siècle (Muel, et al. 2005).
9. Pour approfondir le sujet du rôle des épouses dans les entreprises familiales aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, on consultera avec profit l'article de Pierre Labardin et Paulette Robic (2008). Pour une discussion plus générale, voir l'article de Viviane Gonik (2017).
10. Dans son étude, Anne Dister (Dister 2017) relevait seulement 23 termes mentionnés en féminin conjugal dans *Le Petit Robert* ou *Le Petit Larousse*.
11. Le Cotgrave, dictionnaire anglais-français, ne figure pas dans le corpus de Sophie Piron, mais il comporte des entrées utiles, comme d'autres dictionnaires bilingues d'ailleurs, comme le *Dictionnaire italien & françois* de Nathanaël Düez (1659-1660).
12. En cours de transcription sur Wikisource (malheureusement, au rythme actuel, la transcription totale ne sera pas achevée avant dix ou vingt ans).
13. J'ai transcrit, pour les besoins de mes recherches, presque deux-cents entrées du Huguet sur Wikisource : une goutte d'eau dans l'océan des milliers d'entrées, en sept tomes, que compte ce dictionnaire.
14. Ou plutôt, par l'effet d'une classe unique de féminins en français, et parce que les distinctions sémantiques entre les féminins n'avaient pas d'incidence sur la morphologie des féminins, au moins jusqu'aux oppositions des XIX<sup>e</sup>, XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles (que j'expose plus loin dans l'article), le rétablissement de la consomme finale amuïe dans *étudiant* (/e.ty.djã/ qui retrouve son /t/ final, /e.ty.djãt/) ne pouvait guère aboutir qu'à *étudiante* (si on ne tient pas compte du fait que le français est capable de créer des exceptions à toutes les règles). Il n'y a donc pas besoin que le locuteur ait établi un rapport conscient entre le féminin conjugal et le féminin professionnel.
15. On pourra prendre pour exemple les exhortations normatives formulées par Nicolas Andry de Boisregard (1692, p. 163-164).
16. « Sur le cou de madame la professeuse scintillait une superbe croix de diamants. » (Balzac, 1829, p. 441)
17. Par exemple Tribout (2010, p. 52-53).
18. Avec une contrainte additionnelle : ce verbe ne doit pas non plus sémantiquement distinct du nom. Par exemple, selon cette règle, on peut dire *cureuse*, *encenseuse*, *penseuse*, *recenseuse*, *confesseuse*, *fesseuse* (leur base verbale n'est pas sémantiquement distincte : une encenseuse encense, une confesseuse confesse, etc.) ; mais pas *procureuse*, *censeuse*, *professeuse* (pour les deux premiers, la base verbale et le nom ont bien divergé, quelle que soit la valeur que l'on donne à l'argument, mais *professer* au sens d'*enseigner* existe bien, même si c'est un sens vieilli).
19. À ce sujet, voir Miesse (2006).
20. Voir Wiktionnaire (2024c).
21. Y compris pour créer un effet burlesque. À l'image de *satrapesse* et *provéditrice*, deux titres du Collège de 'Pataphysique : avant ce nouvel usage, ces termes désignaient des réalités archaïques et leur usage avait été abandonné. Le premier désignant en effet autrefois l'épouse d'un satrape,

un gouverneur de province de l'empire achéménide, et le second désignant autrefois l'épouse d'un provéditeur, un officier commandant de la sérénissime république de Venise.

22. Voir par exemple les textes de Martine Coutier (2002) et d'Agnès de Féo (2018).

23. Pour un exemple parmi tant d'autres, voir La Documentation française (2017, p. 293-296).

24. Anne Dister et Marie-Louise Moreau écrivaient que la féminisation est tellement intuitive que sa production est naturelle pour des enfants du primaire, même pour des mots fictifs : « La féminisation régulière de mots fictifs comme *calefrier*, *chapporé*, *ciremel*, *damilin*, *dévolaire*, *filociste*, *mirapert*, *nolicien*, *orcoasant*, *vofinal* est à la portée d'enfants de primaire. » (Dister et Moreau, 2009).

## RÉSUMÉS

Le sujet des féminins conjugaux en français a déjà été traité par plusieurs études, mais toujours dans l'idée de les dépasser, pour arriver au vrai sujet : les féminins professionnels. La présente note de recherche, fruit d'un travail lexicographique portant sur plus de 200 féminins conjugaux en français, entend montrer que les deux catégories, féminins conjugaux et professionnels, ne sont pas à opposer, et qu'en fait, les féminins conjugaux sont le reflet d'une époque où la féminisation se faisait sans obstacle extralinguistique : en cela, ils sont utiles pour éclairer le présent.

The subject of matrimonial feminine in French has already been treated by several studies, but always with the idea of going beyond them, to arrive at the real subject : professional feminine. This research note, a result of lexicographical work on more than 200 matrimonial feminines in French, intends to show that the two categories, matrimonial and professional feminines, are not to be opposed, and that in fact, matrimonial feminines reflect a time when feminization took place without extralinguistic obstacles : in this way, they are useful for shedding light on the present.

## INDEX

**Thèmes** : Explorations

**Keywords** : matrimonial feminine, feminization of occupational nouns, grammatical gender, dictionaries, morphology

**Mots-clés** : féminin conjugal, féminisation des noms de métiers et de fonctions, genre grammatical, dictionnaires, morphologie

## AUTEUR

### THOMAS LINARD

Thomas Linard est un contributeur bénévole au Wiktionnaire, le projet lexicographique de la Wikimedia Foundation : un dictionnaire en ligne, rédigé collaborativement et agrégativement. Il y contribue notamment sur les noms féminins de métier, fonction, grade ou titre en français.

---

# Traductologiques

---

# Subversion de la langue portugaise dans la traduction brésilienne du classique féministe *Our Bodies, Ourselves*

*The disruption of the Portuguese language in the Brazilian translation of the feminist classic Our Bodies, Ourselves*

Érica Lima et Janine Pimentel

---

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Suivi éditorial : Marie Flesch

## Introduction

- 1 Dans sa « Lettre à l'édition brésilienne » du livre *Plantation Memories - Episodes of Everyday Racism* (2008), publiée dans la traduction que Jess Oliveira a fait de son livre (*Memórias da Plantação: episódios de racismo cotidiano*, 2019), Grada Kilomba explique qu'elle a jugé nécessaire d'écrire une introduction, qui n'existait pas dans la version originale. Cette introduction a pour but de préciser que certains termes en anglais ou en allemand « ont déjà été démontés de manière critique, voire réinventés dans un nouveau vocabulaire, mais que dans la langue portugaise, ils restent ancrés dans un discours colonial et patriarcal, ce qui les rend extrêmement problématiques »<sup>1</sup> (2019 : 14). L'auteure, née à Lisbonne et ayant des racines en Angola et à São Tomé et Príncipe, rappelle que la langue « a aussi une dimension politique de création, de fixation et de perpétuation des relations de pouvoir et de violence, car chaque mot que nous utilisons définit la place d'une identité » (2019 : 14). Dans la Lettre, elle énumère certains termes qui n'ont pas de genre marqué en anglais ainsi que les conséquences de

la réduction de ces mots au masculin, comme « *sujeito* » (sujet), « *objeto* » (objet), « *negro* » (noir), entre autres. Dans tous les cas, Grada Kilomba loue et justifie les choix effectués lors de la traduction et conclut qu'« il n'y a rien de plus urgent que de commencer à créer une nouvelle langue. Un vocabulaire dans lequel nous pouvons tou(te)s nous retrouver, dans la condition humaine » (2019 : 1).

- 2 Il ne s'agit pas d'un cas isolé où les mots de la langue portugaise finissent par considérer le masculin comme la norme, excluant le féminin, voire renforçant un binarisme où le féminin dans la langue est toujours relégué à des positions inférieures. Cette caractéristique sexiste et patriarcale de la langue est structurelle, tout comme le racisme que Grada Kilomba dénonce dans son livre. Bien qu'il y ait des discussions sur les conséquences de cette situation pour la société, il y a encore peu d'ouvrages, surtout dans la langue portugaise, qui adoptent ouvertement un langage moins masculin et qui justifient ce choix en indiquant clairement la position politico-idéologique adoptée. Dans cet article, nous examinerons un projet de traduction et d'adaptation qui, dès le départ, visait à lutter contre cette normalisation de la masculinité et à défendre l'utilisation d'un langage inclusif et féministe. Telle lutte était ancrée sur des conceptions linguistiques et politiques des groupes impliqués dans le projet.
- 3 Ce projet a débuté au second semestre de 2019, lorsque deux universités publiques brésiliennes – l'Universidade Estadual de Campinas (Unicamp - Université d'État à Campinas) et l'Université Fédérale de Rio de Janeiro (UFRJ) – et une ONG appelée Coletivo Feminista Sexualidade e Saúde (Collectif Féministe Sexualité et Santé - CFSS) situé à São Paulo, ont signé un accord pour traduire et adapter le livre *Our Bodies, Ourselves* (OBOS) de l'organisation non gouvernementale américaine ayant le même nom. Considéré un best-seller dans le domaine de la santé des femmes, OBOS a été publié pour la première fois dans les années 1970 aux États-Unis. Sa première édition, qui comptait 193 pages, a été progressivement réinventée dans les éditions suivantes, en y ajoutant les sujets qui s'avéraient nécessaires à chaque époque.
- 4 Notre traduction, la première traduction vers le portugais, est basée sur la neuvième et dernière édition (2011), qui contient 944 pages, et traite de sujets bien diversifiés, tels que l'avortement, la contraception, les questions de genre, la ménopause, la santé mentale et la violence à l'égard des femmes. Notre groupe de travail comptait sur une quarantaine d'étudiants de Licence, Master et Doctorat, ainsi que sur une quarantaine de professionnels de la santé et juristes. Le projet a été coordonné par Raquel Pereira (CFSS), Érica Lima (Unicamp) et Janine Pimentel (UFRJ).
- 5 Les premières réunions des équipes de traduction ont été dédiées à la compréhension de l'histoire d'OBOS et aux propositions de traduction faites à travers le monde (Chatterjee, 2008/2020), à la fois en lisant les informations disponibles sur le site web de l'OBOS et en discutant de la bibliographie sur le langage inclusif et des théories de la traduction féministe. Nous avons travaillé en groupes (2, 3 ou 4 personnes par chapitre), nous avons utilisé de programmes de traduction gratuits, nous avons créé un glossaire avec des termes de la médecine et nous avons marqué dans nos traductions les endroits possibles où le contenu pourrait être exclu ou inclus pour aider les équipes d'adaptation, qui allaient travailler sur les chapitres après nos traductions.
- 6 Après avoir résumé les grandes lignes du projet de traduction, nous passons à l'organisation de cet article présenté de la manière suivante. Nous commençons avec un bref aperçu sur la place de la langue portugaise dans un mouvement international vers le langage inclusif qui se déroule depuis ces dernières décennies. Cet aperçu est

suivi d'une présentation des moyens linguistiques que nous avons employé pour rendre notre traduction inclusive et féministe avec des exemples des extraits en anglais, en portugais et en français. Ensuite, nous nous concentrons sur des questions d'adaptation de l'ouvrage au contexte brésilien, ce qui a donné un livre de 1167 pages, soit plus de 200 pages supplémentaires par rapport à l'original. Encore une fois, des exemples serviront à démontrer certaines décisions qui ont été prises par nos équipes. La dernière section de l'article rend compte de certains enjeux de pouvoir que nous avons senti dès le début jusqu'à la fin de ce projet. Maintenant que le livre est publié par deux maisons d'édition différentes, nous pouvons raconter, avec du recul, les défis subis tout au long du projet ainsi que les conflits qui ont menacé notre projet politico-idéologique. Nous terminons avec quelques remarques conclusives.

- 7 Notre objectif a été d'unir nos voix à celles d'autres femmes qui ont traduit ou sont en train de traduire OBOS, en faisant connaître un ouvrage essentiel pour la santé et les droits des femmes. Comme pour bien d'autres traductions sur lesquelles nous travaillons, nous avons apporté des modifications pour adapter le livre à notre contexte, mais ce qui est particulier dans ce projet est le fait que nous avons adopté un langage nettement féministe, tout en veillant à ne pas créer d'étrangeté pour la lectrice qui n'est pas encore habituée à des stratégies moins habituelles, comme l'utilisation de *x* ou de */* (utilisée dans la traduction de *Memórias da Plantação* (Kilomba, 2019)). Avec ce projet, nous avons voulu faire notre public cible réfléchir sur la langue portugaise, en encourageant l'utilisation de termes plus inclusifs et féministes de la manière la plus naturelle possible, tout en étant subtilement subversive.

## Vers une langue portugaise féministe et inclusive

- 8 Dès les premières réunions des équipes de traduction, qui ne comptaient à l'époque que quelques participantes, des questions ont été soulevées à propos de la traduction et de l'adaptation : comment traduire les termes qui n'ont pas de genre marqué en anglais, contrairement à ce qui se passe en portugais ? Que ferions-nous des mots couramment utilisés tels que *partner*, *doctor*, *baby*, *friend*, qui sont généralement utilisés au masculin en portugais, même s'il n'y a qu'un seul homme dans un groupe composé de nombreuses femmes ?
- 9 Pour tenter d'établir une méthodologie qui répondait à ces questions, nous avons mené plusieurs discussions au cours de la première phase du projet, lorsque nous avons eu l'autorisation de traduire et d'adapter les premiers chapitres. Nous nous sommes vite aperçues du besoin d'ancrer nos discussions sur les contributions du mouvement du langage inclusif ainsi que sur les modernes théories de la traduction féministe.
- 10 Afin de normaliser le langage inclusif, nous avons principalement utilisé le *Manual para uso não sexista da linguagem : o que bem se diz bem se entende* (Manuel pour l'utilisation non sexiste du langage : ce qui est bien dit est bien compris) (2014) du Secrétariat à la communication et à l'inclusion du gouvernement du Rio Grande do Sul, qui était basé sur le manuel publié par le « Red de Educación Popular Entre Mujeres de Latinoamérica y Caribe » (Réseau d'éducation populaire des femmes en Amérique Latine et dans les Caraïbes) (Zoppi Fontana, 2017).
- 11 Nous avons choisi de ne pas adopter de nouvelles marques à la fin des noms et des adjectifs, telles que *-x* ou *-e*, pour deux raisons principales. En premier lieu, dans le cas

de -x, il y a une difficulté à le lire oralement, car il n'est pas conforme aux règles de la structure phonétique de la langue portugaise ; dans le cas de -e, il n'y a pas de consensus, comme l'explique Luiz Carlos Schwindt (2020). En deuxième lieu, d'autres systèmes ont émergé avec des néopronoms tels que : *ile, el, il, elu*. Bien qu'il y ait un chapitre sur le concept et l'identité queer, nous avons choisi de ne pas adopter de néopronoms à ce moment-là, laissant les personnes qui ont été interviewées libres d'utiliser ce qu'elles voulaient, en évitant évidemment tout type de norme limitative ou excluante. Dans ce chapitre, la terminaison -e a été utilisée dans un cas spécifique, comme nous le verrons plus loin.

- 12 Bien que la diffusion de ces nouveaux éléments dans la langue pose des problèmes, il est important de souligner que l'utilisation de l'un ou l'autre a des implications idéologiques et n'a pas été bien acceptée dans diverses sphères, comme le montre Rodrigo Borba (2019). Pour toutes ces raisons, nous avons adopté l'expression « langage inclusif », et non « langage neutre », car elle est surtout utilisée par des secteurs de la société qui s'opposent à tout changement linguistique, comme l'expliquent Érica Lima et Janine Pimentel (2024).
- 13 Une enquête, que nous sommes en train de mener, portant sur les stratégies inclusives et féministes que nous avons employées tout au long de notre traduction, a établi que les plus productives ont été les suivantes :
  - l'assignation du féminin à la lectrice ;
  - l'utilisation du féminin générique ;
  - l'utilisation du masculin générique seulement dans les cas où on citait un texte externe ou dans les cas où il y avait référence à un contexte d'agression ou référence au patriarcat ;
  - l'utilisation des mots « partenariat » et de « personne » pour ne pas marquer le genre ;
  - la reconnaissance des identités de genre non-cis sexuelles ;
  - la reconnaissance des relations non hétérosexuelles ;
  - l'utilisation de noms de professions ne marquant pas le genre ;
  - l'utilisation parallèle du féminin et du masculin ;
  - l'utilisation des néologismes.
- 14 Ainsi, lorsque nous choisissons de conserver les deux genres, nous utilisons d'abord le féminin suivi du masculin (par exemple, « sua médica ou seu médico », votre docteure ou docteur), pour éviter l'idée de seconde place ou de l'infériorité du féminin. Bien que cela marque encore des binarités (Coady, 2018), nous considérons que c'est toujours mieux que d'ignorer purement et simplement le féminin ou d'utiliser des barres obliques (par exemple, « sua/seu médica/a) qui rendent la lecture difficile.
- 15 En tant qu'enseignantes de cours de traduction, dans lesquels nous discutons des pratiques linguistiques et du pouvoir transformateur de la langue, nous comprenons que le choix de chaque stratégie, ainsi que le choix du livre lui-même, est une décision politique et idéologique, et reflète des idées critiques sur les relations de genre. Le fait que le livre soit nettement féministe a également contribué aux discussions, car il encourage et favorise l'utilisation d'un langage plus inclusif et féministe, comme l'affirme Olga Castro (2013), même dans des contextes où il n'existe pas de marquage de ce type dans la langue anglaise.
- 16 En résumé, tout au long du livre, nous avons essayé d'écrire de manière claire et directe, en recherchant un ton plus personnel, et à cette fin, nous avons utilisé la première personne du pluriel chaque fois que cela était possible (par exemple, « nós, mulheres », nous, les femmes). Nous avons également essayé d'utiliser un langage

considéré comme politiquement correct à l'époque. Ainsi, nous avons évité les mots susceptibles d'offenser ou de manquer de respect à un groupe de personnes ou d'alimenter des stéréotypes, en particulier en ce qui concerne le racisme, le handicap, l'âgisme, l'ethnicité et le genre, comme nous le montrerons dans les exemples suivants.

## Nossos corpos por nós mesmas : des exemples

17 La première décision importante par rapport à la traduction que nous avons prise était le titre lui-même : « Nossos corpos por nós mesmas » (Notre corps par/pour nous-mêmes)<sup>2</sup>. Celui-ci a été choisi après un dialogue sur les représentations suscitées par la lecture du titre en anglais et dans d'autres langues, une enquête sur les options et un vote. Parmi les possibilités étaient les suivantes :

- Nosso corpo por nós mesmas (Notre corps par/pour nous-mêmes)
- Nosso corpo, nós mesmas (Notre corps, nous-mêmes)
- Nosso corpo, nossa vida (Notre corps, notre vie)
- Nosso corpo, nossa saúde (Notre corps, notre santé)
- Nós e nossos corpos (Nous et notre corps)
- Nossos corpos, nossa saúde (Nos corps, notre santé)
- Meu corpo, minhas regras (Mon corps, mes conditions)
- Meu corpo e eu (Mon corps et moi)

18 Certains titres renvoient à des traductions dans d'autres langues, comme *Nuestros Cuerpos, Nuestras Vidas* (Espagne), *Notre Corps, Nous-mêmes* (France), *Notre corps, notre santé* (Afrique subsaharienne). Notre choix a conservé le pluriel (Nos corps) et la préposition « por » (pour/par), afin de souligner que nous sommes responsables de notre corps et de ce qui est présenté dans le livre.

19 Les exemples suivants démontrent certains usages du langage inclusif et féministe. Dans cet extrait du chapitre 8 « Défis sexuels » (*Dificuldades no sexo*), nous pouvons observer que l'anglais ne marque pas le genre de l'adjectif (le mot « quiet » peut caractériser soit une femme ou un homme), tandis qu'en portugais notre traduction voit la lectrice comme quelqu'un qui est féminin (« sossegada », tranquille). En plus, nous élargissons le sens de « find a partner » parce que nous croyons qu'il est valide de penser à une référence aux relations non hétérosexuelles en plus des relations hétérosexuelles dans ce contexte (utilisation du mot « parceria », partenariat) :

Extrait de l'anglais : Maybe you were sexually quiet for decades and now have strong sexual feelings that make you eager to masturbate, or find a partner, or have sex all the time [...].

Notre traduction publiée : Talvez você tenha ficado sossegada sexualmente durante décadas e agora tem um forte apetite sexual que te faz querer se masturbar, encontrar uma parceria ou transar o tempo todo [...].

Exemple traduit : Vous avez peut-être été sexuellement inactive pendant des décennies et vous avez maintenant un fort appétit sexuel qui vous donne envie de vous masturber, de trouver un partenariat ou de faire l'amour tout le temps [...].

20 Le chapitre 9 intitulé « Contraception » (*Métodos contraceptivos*) est un des chapitres qui contient le plus grand nombre de références à l'identité non-cis sexuelle. Dans l'exemple ci-dessous, qui porte sur un type de préservatif distribué par le système public de santé brésilien, notre traduction « vaginal/interna » est plus large et descriptive que le mot en anglais « female ».

Extrait de l'anglais : THE FC2 FEMALE CONDOM

Notre traduction publiée : CAMISINHA VAGINAL/INTERNA

Exemple traduit : PRÉSERVATIF VAGINAL/INTÉRIEUR

- 21 Dans un autre exemple, l'anglais « man » est traduit vers le portugais par des mots qui renvoient d'une façon encore plus évidente aux identités non-cis sexuelles :

Extrait de l'anglais : Condoms are a good way for the man to share responsibility for birth control.

Notre traduction publiée : O uso de camisinha é uma boa forma de compartilhar com homens e pessoas com pênis a responsabilidade pela contracepção [...].

Exemple traduit : L'utilisation du préservatif est un bon moyen de partager la responsabilité de la contraception avec les hommes et les personnes dotées d'un pénis [...].

- 22 L'une des techniques de traduction inclusive les plus productives consistait à utiliser des noms de métiers non marqués par le genre (au pluriel) ainsi que le mot « pessoa » (la personne), qui en portugais ne marque pas le genre. L'extrait suivant est tiré du chapitre « Contraception » :

Extrait de l'anglais : A good health care provider will give you a physical exam, go over your personal and family medical history, and discuss which methods may be a good fit for you. (For advice on how to find a provider or clinic, see "For Teens.") If possible, find a health care provider who not only will talk with you but also will listen to what you have to say about your experience with birth control, as finding the best method may involve switching methods or pill brands a few times. If your provider won't work with you, try to find another provider who will. Although health care providers can offer helpful advice about which methods might work best for you, the choice is ultimately yours.

Notre traduction publiée : Durante a consulta, é muito importante que a pessoa profissional de saúde não apenas fale, mas também escute o que você tem a dizer sobre suas expectativas e experiências prévias. Além disso, deve fazer um exame físico se for necessário, conversar sobre o seu histórico médico pessoal e familiar e discutir sobre quais métodos podem ser melhores para você – em alguns casos, para encontrar aquele ao qual você se adapte melhor, pode ser necessário trocar de método ou marca do produto algumas vezes. Se não for possível estabelecer esse diálogo, procure profissionais com quem você consiga conversar efetivamente. Também é importante lembrar que, embora essa pessoa possa oferecer conselhos úteis sobre os métodos contraceptivos mais interessantes levando em consideração o seu contexto, a escolha final é sua.

Exemple traduit : Lors de la consultation, il est très important que la personne professionnelle de la santé ne se contente pas de vous parler, mais qu'il écoute aussi ce que vous avez à dire sur vos attentes et vos expériences antérieures. En outre, il doit procéder à un examen physique si nécessaire, évoquer vos antécédents médicaux personnels et familiaux et discuter des méthodes qui pourraient vous convenir le mieux - dans certains cas, pour trouver celle qui vous convient le mieux, il peut être nécessaire de changer plusieurs fois de méthode ou de marque de produit. S'il n'est pas possible d'établir ce dialogue, cherchez des professionnels avec lesquels vous pouvez parler efficacement. Il est également important de garder à l'esprit que, même si cette personne peut vous donner des conseils utiles sur les méthodes contraceptives les plus intéressantes compte tenu de votre contexte, le choix final vous appartient.

- 23 Dans l'exemple en haut, la traduction vers le français de notre traduction en portugais ne rend pas bien compte du fait qu'en portugais le mot « profissionais » ne marque pas le genre et est, donc, plus neutre que le français « des professionnels ».
- 24 Nous avons également essayé de créer un langage nouveau et inclusif lorsque nous le jugions nécessaire et lorsque les critères que nous avons précédemment suivis ne

semblaient pas correspondre à ce que nous voulions faire. C'est ce que montre cet extrait du chapitre 4 « Identité de genre et orientation sexuelle » (Identidade de gênero e orientação sexual) :

Extrait de l'anglais : I identify as genderqueer and very recently have been moving away from also identifying as a woman. I am somewhat androgynous/masculine and I like to mix it up and play around with femininity, to intentionally push myself out of my comfort zone in regard to gender presentation and also to have fun confusing other people. I am very rooted in feminism and come from a long line of feminist ancestors ; so while I lately find myself shying away from words like woman and girl and have started using the pronouns they/them/theirs, I also feel very solidly invested in pushing myself and others to expand the definition of the word "woman" to include people like me.

Notre traduction publiée : Eu me identifico como não binária e, recentemente, também deixei de me identificar como mulher. Eu sou um pouco andrógine/masculine e gosto de misturar e brincar com a feminilidade para intencionalmente me levar para fora da minha zona de conforto no que se refere à apresentação de gênero, além de eu me divertir confundindo outras pessoas. Sou uma pessoa muito enraizada no feminismo e venho de uma longa linha de ancestrais feministas. Então, por mais que ultimamente eu tenha evitado palavras como mulher ou menina e tenha começado a usar pronomes neutros, também tenho me engajado em sair e tirar pessoas da zona de conforto visando expandir a definição da palavra "mulher" e incluir pessoas como eu.

Exemple traduit : Je m'identifie comme non-binaire et j'ai récemment cessé de m'identifier comme femme. Je suis un peu androgyne/masculine et j'aime mélanger et jouer avec la féminité pour me sortir intentionnellement de ma zone de confort en ce qui concerne la présentation du genre, et je m'amuse à dérouter les autres. Je suis une personne très ancrée dans le féminisme et je suis issue d'une longue lignée d'ancêtres féministes. Alors, même si dernièrement j'ai évité les mots comme femme ou fille et que j'ai commencé à utiliser des pronoms neutres, je me suis également engagée à sortir et à faire sortir les gens de leur zone de confort afin d'élargir la définition du mot « femme » pour y inclure des personnes comme moi.

- 25 D'une part le terme anglais « genderqueer » est difficile à traduire, d'autre part il ne marque pas le genre. Bien que la traduction vers le portugais ne soit pas parfaite, elle utilise un terme qui est de plus en plus connu par le grand public (« não binário ») avec une adaptation : au lieu de choisir entre la terminaison masculine (« não binário ») ou féminine (« não binária ») de ce mot, nous en avons adopté une neutre (« não binária »).
- 26 Comme nous l'avons mentionné auparavant, le projet de traduction de OBOS ne consistait pas seulement dans une traduction et des choix linguistiques, mais aussi dans une adaptation de tout l'ouvrage au contexte brésilien. Cela était, en fait, une condition essentielle imposée par l'ONG qui nous avait octroyé le droit de traduction. Cet aspect du projet a également été caractérisé par des particularités et des défis.

## L'adaptation au contexte brésilien

- 27 Comment définir le contenu adapté à notre réalité ? Que pourrions-nous exclure de l'édition brésilienne ? Que devrions-nous mettre à jour, étant donné que la dernière version anglaise date de 2011 et que de nombreux changements ont eu lieu au cours de la dernière décennie ? Qui pourrait mettre à jour et ajouter du contenu ?
- 28 Ce sont des questions que nous nous sommes posées dès le départ du projet. Car il était clair que, lors de l'adaptation du livre au contexte brésilien, il fallait créer un contenu qui plairait aux femmes brésiliennes de manière qu'elles s'identifient à l'ouvrage. C'est

ainsi que de nombreux thèmes ont été adaptés pendant le processus de la traduction elle-même : la monnaie, les produits et les médicaments utilisés et commercialisés, les institutions et les organismes de réglementation. Nous avons également dû adapter, dans la mesure du possible, les contenus liés au système de santé, les programmes de vaccination, les statistiques, les recommandations de lecture, les services de conseil et de soutien, les références à l'activisme, ainsi que des suggestions de sites web et de lignes d'assistance.

- 29 Dans cette étape du projet, il a fallu travailler avec une équipe comptant sur environ une quarantaine de gynécologues et obstétriciennes, des spécialistes de la santé publique, des avocates et des linguistes pour valider ce que nous avons proposé comme adaptation. En fait, lorsque la traduction d'un chapitre était terminée, nous l'envoyions à l'équipe d'adaptation responsable sur les thèmes et sujet du chapitre. Nous avons aussi fait des réunions régulières avec l'équipe d'adaptation pour discuter sur les difficultés de ce travail d'adaptation ainsi que sur le langage féministe et inclusif que nous voulions présent dans le résultat final.
- 30 L'extrait suivant provient d'un chapitre qui a été fortement adapté à la réalité brésilienne : le chapitre 28 intitulé « L'activisme au XXI<sup>e</sup> siècle » (Ativismo no século 21). L'extrait de l'anglais est vide, parce qu'il n'y a rien dans le texte en anglais qui ait servi pour créer ce qui a été fait en portugais. Donc, il n'existe pas une traduction de l'anglais vers le portugais dans cet exemple. Ce que l'équipe d'adaptation a fait correspond à un vrai ajout d'information, qui est relevant parce qu'il traite d'un sujet qui s'est passé dans la société brésilienne.

Extrait de l'anglais :---

Ajout/Adaptation : No mesmo ano, outra hashtag, #MeuPrimeiroAssédio, reuniu relatos sobre assédio na infância depois que uma participante do programa televisivo "Master Chef Jr." foi alvo de comentários pedófilos. Ela inspirou, em 2015, a campanha #MeuAmigoSecreto, que denunciou atitudes machistas por parte de chefes, professoras e amigos.

Exemple traduit : La même année, un autre hashtag, #MyFirstHarassment, a recueilli des témoignages de harcèlement dans l'enfance après qu'un candidat de l'émission « Master Chef Jr. » a été la cible de commentaires pédophiles. En 2015, il a inspiré la campagne #MySecretFriend, qui dénonçait les attitudes sexistes de la part de patrons, d'enseignants et d'amis.

- 31 De plus, nous voyons ici la façon dont les stratégies utilisées dans la traduction ont elles-mêmes été aussi appliquées au processus d'adaptation. Plus précisément, nous observons l'utilisation du masculin générique pour faire référence au patriarcat.
- 32 Un autre chapitre très important que l'on pourrait qualifier d'adaptation pure (au lieu de traduction) est celui de « La violence contre les femmes au Brésil » (chapitre 25, Violência contra as mulheres no Brasil). Tel que « L'activisme au XXI<sup>e</sup> siècle », celui-ci correspond à un texte nouveau rédigé pour les femmes brésiliennes contenant des informations historiques, sociales et culturelles bien spécifiques. Par exemple, dans la Figure 1 ci-dessous nous trouvons une boîte de dialogue qui a été créée pour renseigner notre public cible sur l'histoire de la loi Maria da Penha (11 340/2006), adoptée le 7 août 2016. Cette loi est le principal instrument dont le Brésil dispose pour lutter contre la violence domestique. Dans le cadre de la mise en œuvre de cette loi, menée par le collectif des organisations de femmes et féministes, le gouvernement fédéral a institué une politique nationale de lutte contre la violence à l'égard des femmes (2005) et a créé un service d'assistance téléphonique la même année.

Figure 1. Une boîte de dialogue « Savez-vous qui est Maria da Penha ? » rajoutée au chapitre « La violence contre les femmes au Brésil » comme exemple d'adaptation au contexte brésilien.

mulheres podem buscar acolhimento e apoio para o enfrentamento de situações de violência?"); e responsabilização dos autores da violência, não necessariamente por meio de sua responsabilização criminal.<sup>11</sup>

#### Você sabe quem é Maria da Penha?

Maria da Penha Maia Fernandes é farmacêutica bioquímica, nascida em Fortaleza, Ceará, e tornou-se símbolo na construção da Lei nº 11.340/2006, também batizada com seu nome.

No ano de 1983, Maria da Penha foi vítima de dupla tentativa de feminicídio por seu então companheiro, razão pela qual ficou paraplégica. Mesmo após acionar o sistema de justiça brasileiro, passados 15 anos da sentença de condenação, o autor das violências não foi responsabilizado, valendo-se de sucessivos recursos processuais.

Tendo em vista a omissão do Estado brasileiro, o Centro para a Justiça e o Direito Internacional (CEJIL) e o Comitê da América Latina e do Caribe para a Defesa dos Direitos da Mulher (CLADEM/Brasil) realizaram uma denúncia perante a Comissão Interamericana de Direitos Humanos (CIDH).

A CIDH reconheceu que o Estado brasileiro foi negligente e omissivo em relação à violência doméstica contra as mulheres e fez uma série de recomendações, entre as quais a elaboração de uma lei específica sobre violência contra mulheres em conformidade com a Convenção de Belém do Pará.

Após a condenação internacional, o movimento feminista brasileiro promoveu forte pressão política, a qual resultou na construção da Lei 11.340/2006, mais conhecida como Lei Maria da Penha.

A partir da Lei Maria da Penha, inúmeros foram os avanços no enfrentamento da violência contra as mulheres, tais como a criação de serviços especializados de

- 33 Le travail d'adaptation s'est poursuivi tout au long du livre, mais certains chapitres ont fait l'objet de changements et d'ajouts plus importants. C'est le cas du chapitre 3, « L'Image corporelle », le Brésil étant réputé pour le nombre de chirurgies plastiques qu'il pratique, y compris l'hyménoplastie. Ce chapitre inclut également des témoignages de femmes noires sur le manque de représentation dans les médias et l'invisibilité des lesbiennes. Avec des témoignages de femmes grosses, le chapitre inclut des conseils pour construire une meilleure image corporelle et un guide alimentaire pour la population brésilienne<sup>3</sup>.
- 34 Un autre changement important a eu lieu au chapitre 13, « Avortement », avec l'inclusion de douze témoignages. Dans ce cas, les femmes n'ont pas été identifiées afin d'éviter des complications avec le système judiciaire brésilien, puisque l'interruption de la grossesse n'est autorisée que dans les cas où la vie de la femme enceinte est menacée, en cas de viol et lorsque le fœtus est anencéphale. Outre les exemples déjà cités, il est important de mentionner que plusieurs informations ont été incluses sur le rôle du mouvement féministe brésilien, par exemple la lettre des femmes brésiennes aux constituants et le droit à la santé.
- 35 Le chapitre 5, « Relations et sexualité », a été complètement remplacé, car dans la version originale, il présentait une conversation avec des femmes des États-Unis sur leur corps, leurs relations, leur sexualité, la maternité, etc. Dans la version brésilienne, les récits de 17 femmes brésiennes sur ces sujets ont été inclus et d'autres questions ont été ajoutées, tels que les relations abusives et la pandémie de Covid-19, afin de créer une plus grande identification avec la lectrice brésilienne.

- 36 En plus, la version brésilienne comprend une présentation du projet, une introduction sur l'histoire du CFSS et l'importance du SUS<sup>4</sup>, une préface sur les premiers contacts d'une médecin brésilienne avec OBOS, dans les années 1980, et une préface des traductrices sur certains défis, ainsi qu'une postface des éditrices. L'objectif de ces paratextes est de donner la parole à chaque équipe impliquée, même si, dans l'édition finale, certaines modifications non sollicitées ont été apportées, comme nous le verrons ensuite.

## Relations de pouvoir et subversion de la langue

- 37 Aucune traduction n'est neutre, comme l'ont prouvé de diverses manières de nombreux chercheur·es, dont Mona Baker (2013/2018) et Maria Tymoczko (2010). De même, toute traduction est politique (au sens de Schäffner et Bassnett, 2010), que ce soit au moment où la décision de traduire un texte est prise ou lorsque des critères sont établis pour le projet de traduction. Notre projet n'a pas dérogé à la règle. Plusieurs difficultés sont apparues en cours de route, à commencer par les propres exigences d'OBOS pour autoriser la traduction du livre, par exemple le fait de ne pas accepter que le projet soit développé uniquement par les deux universités, mais qu'une ONG brésilienne soit impliquée.
- 38 Un deuxième problème était la résistance à autoriser la traduction de l'ensemble du livre, étant donné qu'il y avait déjà eu une tentative de traduction dans les années 1980, qui n'avait pas été réalisée, et qu'il n'est pas habituel pour l'ONG OBOS d'autoriser plus de quelques chapitres. Après avoir contacté le CFSS, après avoir présenté toutes les raisons qui nous poussaient à ce projet, et après avoir signé trois contrats, nous avons réussi à obtenir l'accord des représentants de l'ONG OBOS sur notre proposition.
- 39 Pour parler des défis rencontrés, il convient de noter que le projet a été élaboré pendant le gouvernement de Jair Bolsonaro (2019-2022), dont le discours incitait à la violence, exsudait la haine et le fascisme, ne respectait pas les droits humanitaires les plus essentiels. Cette situation préoccupait le groupe et l'ONG OBOS, compte tenu de leur expérience des difficultés rencontrées par les traductions dans d'autres pays. Mais, pour nous, ce climat politique pénible nous a donné encore plus de motivation pour poursuivre notre projet.
- 40 Au départ, sans soutien financier, nous avons proposé de publier le livre en trois volumes pour réduire les coûts et, au fur et à mesure de la sortie du premier volume, nous avons pu publier les volumes suivants. Il a été assez difficile de trouver un éditeur qui acceptait de prendre la cause à bras-le-corps et de publier sans frais, puisque nous avons toutes travaillé bénévolement sur le projet. En 2021, un volume de sept chapitres a été publié par Casa Literária, qui a respecté toutes nos décisions et écouté nos demandes, par exemple en ce qui concerne la couverture. Cependant, nous avons rencontré des problèmes de mise en page et, en raison d'une mauvaise communication, certains témoignages de femmes brésiliennes n'ont pas été ajoutés à l'un des chapitres.
- 41 En 2022, après avoir suivi les problèmes de financement auxquels nous étions confrontées, OBOS a décidé de faire un don pour la publication du volume complet. Compte tenu de la taille du livre, plusieurs éditeurs ont continué à refuser l'ouvrage. Un contrat a alors été signé avec les éditeurs Ema et Timo, qui ont lancé le livre en 2023.

- 42 Les stratégies linguistiques inclusives et féministes, que nous ne considérons pas si subversives au départ, ont été confrontées à la résistance des deux maisons d'édition, qui ont ignoré une grande partie de notre travail et ont utilisé des barres obliques (par exemple dans « un/une bébé »), allant à l'encontre de deux choix explicites : l'utilisation du féminin avant le masculin et le rejet de la barre oblique. Lorsque nous nous en sommes rendu compte, nous avons insisté sur le fait que la traduction faisait partie d'un projet de trois ans de travail et de discussions, et qu'il était donc important de s'en tenir à nos choix. Après quelques allers-retours, le livre a été publié avec notre traduction et notre révision, mais avec des ajouts et des suppressions mineurs de la part des éditrices.
- 43 Malgré ces difficultés et le défi de travailler avec une équipe de plus de cent personnes, avec des délais pas toujours respectés, nous avons réussi à produire un livre très précieux pour les femmes brésiliennes, envisageant un discours qui va à l'encontre du statu quo. Les chapitres, écrits à plusieurs mains, sont différents les uns des autres, mais fonctionnent comme un tissu organique dans lequel chaque partie dialogue avec l'autre, et le fil qui les relie sont les témoignages de femmes, beaucoup d'entre eux traduits de l'anglais et beaucoup d'autres ajoutés, provenant des expériences des femmes brésiliennes, rejetant leurs rôles préétablis dans une société patriarcale.

## Remarques conclusives

- 44 Lorsque nous examinons l'ensemble du processus de traduction et d'adaptation, nous pouvons dire que le bilan le plus positif est évidemment la mise à disposition du livre pour la société brésilienne, étant donné que nous ne disposions d'aucun autre livre aussi complet et fournissant des informations sur la santé, la sexualité et les droits des femmes d'une manière aussi claire. Nous avons proposé une traduction féministe et militante qui est surtout politiquement pertinente par rapport à la réalité brésilienne. En plus, les étudiantes impliquées dans le projet ont pu s'engager, développer leur autonomie et réfléchir au pouvoir et à l'influence sociale du langage et de la traduction, puisque le projet a intégré les valeurs et les objectifs de chaque pilier du système d'enseignement supérieur brésilien.
- 45 Comme nous l'avons mentionné, grâce à la publication de la traduction et adaptation, nous continuons à mener des recherches sur le projet et à superviser les thèses et les mémoires des étudiants qui ont participé au projet. Par exemple, nous souhaitons réfléchir aux décisions de traduction que nous avons prises afin de contribuer à de futurs projets et à la place de la traduction dans la création d'une langue portugaise plus inclusive. Dans ce sens, nous pouvons citer des articles publiés par et sur le groupe, et le guide *Boas práticas para a promoção de equidade de gênero* (Bonnes pratiques pour la promotion de l'équité entre les sexes) à Unicamp, traduit en anglais, espagnol et français par des étudiant·es qui faisaient partie de l'équipe de traduction de l'OBOS. Le guide, produit par le réseau des femmes universitaires à Unicamp, contient des concepts importants dans la lutte contre la discrimination sexuelle et des suggestions pour renforcer l'égalité entre les sexes à l'université, sur un ton amical et facile à comprendre, en adoptant les mêmes stratégies que celles utilisées dans le livre *Nossos corpos por nós mesmas*.
- 46 Dans la traduction et l'adaptation d'OBOS en portugais, le féminisme et les aspects discutés dans les études de traduction sont réunis pour montrer comment la traduction

est une forme de pouvoir qui peut mettre en question les normes linguistiques et les hiérarchies de genre. Le livre donne ainsi la parole aux femmes, qu'elles soient professionnelles de la santé, du droit ou de l'environnement, ou qu'elles nous aient fait le privilège de publier des récits de leurs expériences de vie. Nous parlons ainsi en notre nom propre et évitons l'hégémonie des perspectives hétérosexuelles, blanches, masculines et occidentales, en faisant appel à des voix multiples qui réévaluent les discours sur la santé, les droits et les croyances sexuelles. Au moins, avons-nous essayé de le faire...

---

## BIBLIOGRAPHIE

- BAKER, Mona. (2018) [2013]. Translation as an alternative space for political action / A tradução como um espaço alternativo para ação política. (Traduit par Junia Zaidan). *Cadernos de Tradução*, 38(2), 339-380.
- BORBA, Rodrigo. (2019). Gendered politics of enmity : language ideologies and social polarisation in Brazil. *Gender and Language*, 13(4), 423-448.
- CASTRO, Olga. (2013). Talking at cross-purposes ? The missing link between feminist linguistics and translation studies. *Gender and Language*, 7(1), 35-58.
- CHATTERJEE, Ayesha (ed.). (2020). *Our bodies, ourselves transformado mundialmente : uma coleção de prefácios com traduções culturalmente adaptadas de Our bodies, ourselves*. Érica LIMA & Janine PIMENTE (éds). Traduit par Alice Zaroni Nicolella, Ana Oliveira et al. Campinas : Unicamp/ Publicações IEL.
- COADY, Ann. (2018). The origin of sexism in language. *Gender and Language*, 12(3), 271-293.
- COLETIVO FEMINISTA SEXUALIDADE E SAÚDE (org). (2021). *Nossos corpos por nós mesmas*. Coordonné par : Raquel Pereira, Érica Lima e Janine Pimentel. Casa Literária.
- GOVERNO DO ESTADO DO RIO GRANDE DO SUL ; SECRETARIA DE POLÍTICAS PARA MULHERES. (2014). *Manual para o uso não sexista da linguagem : o que bem se diz bem e entende*, Rio Grande do Sul. Secretaria de Comunicação e Inclusão Digital.
- KILOMBA, Grada. (2019). *Memórias da plantação : Episódios de racismo cotidiano*. (Traduit par Jess Oliveira). Editora Cobogó.
- LIMA Érica & PIMENTEL Janine. (2024). *Our Bodies, Ourselves Translated into Brazilian Portuguese : A Study of the Impacts on the Translators*. *Life Writing*, 21(1), 49-66.
- SCHAFFNER Christina & BASSNETT Susan (éd.). (2010). *Political discourse, media and translation*. Cambridge Scholars Publishing.
- SCHWINDT, Luiz Carlos. (2020). Sobre gênero neutro em português brasileiro e os limites do sistema linguístico. *Revista da ABRALIN*, 19(1), 1-23.
- THE BOSTON WOMEN'S HEALTH BOOK COLLECTIVE. (2023). *Nossos corpos por nós mesmas*. Um clássico do feminismo mundial. [Coordonné par Raquel Cardoso Pereira, Érica Lima, Janine Pimentel]. Coletivo Feminista Sexualidade e Saúde. 1<sup>a</sup>. ed. Ema Livros, Editora Timo.

THE BOSTON WOMEN'S HEALTH BOOK COLLECTIVE. (2011). *Our Bodies, Ourselves*. Simon & Schuster.

TYMOCZKO, Maria. (2010). Translation, resistance, activism : an overview. In Maria TYMOCZKO (Éd.), *Translation, resistance, activism*, (p. 1-22). University of Massachusetts Press.

ZOPPI FONTANA, Monica. (2017). Uma língua de estado não sexista. Descolonizando a língua oficial da dominação sexual. In Gian DE ROSA, Francesca ATTI, Katia CHUIATA & Francesco MORLEO (orgs.) *De volta ao futuro da língua portuguesa. Atas do V Simpósio Mundial de Estudos de Língua Portuguesa (SIMELP)*, Università del Salento, em Lecce, de 8 a 11 de outubro de 2015 (p. 505-522).

## NOTES

1. Cette citation de Kilomba (2019) ainsi que les deux citations suivantes ont été traduites par les auteures de cet article.
2. En portugais, la préposition « por » provient du latin *per* et *pro*, et recouvre donc deux sens qui, en français, nécessiteraient deux prépositions : par (du latin *per*) et pour (du latin *pro*).
3. Le guide alimentaire pour la population brésilienne a été élaboré par le ministère de la santé et contient des conseils pour une alimentation de qualité, des recommandations pour promouvoir la santé et éviter des maladies telles que l'obésité, l'hypertension et le diabète. Il est disponible à l'adresse suivante: <https://web.archive.org/web/20240221115555/https://www.fsp.usp.br/nupens/o-que-e-o-guia-alimentar/>. Date d'accès : 1er mai 2024
4. SUS (Sistema Único de Saúde) est le système de santé publique qui couvre toute la population brésilienne.

---

## RÉSUMÉS

Cet article présente le projet de traduction et d'adaptation, en portugais brésilien, du livre féministe nord-américain sur la sexualité et la santé des femmes intitulé *Our Bodies, Ourselves*. Le projet a débuté en 2019 et la traduction-adaptation a été publiée en 2023 sous le titre *Nossos corpos por nós mesmas*. À l'aide d'exemples de passages traduits en anglais, en portugais et en français, nous expliquons pourquoi nous avons décidé d'adopter un langage inclusif et féministe dans notre traduction. Quelques exemples d'adaptation, dans lesquels du contenu pertinent pour le contexte brésilien a été créé, sont également discutés. Étant donné que les processus de traduction et d'adaptation ont été difficiles à différents égards, nous réfléchissons aux relations de pouvoir que nous avons ressenties pendant le projet et concluons que le développement de projets comme celui-ci est, néanmoins, essentiel pour les personnes qui y participent et, plus important encore, pour la société en général.

This paper presents the project of translating and adapting the feminist book about sexuality and women's health called *Our Bodies, Ourselves* into Brazilian Portuguese. The project started in 2019 and the translation-adaptation was published in 2023 under the title *Nossos corpos por nós mesmas*. By means of examples translated passages in English, Portuguese, and French, we explain why we decided to adopt an inclusive and feminist language in the translation. Examples of the

adaptation, in which relevant content for the Brazilian context was created, are also discussed. As both the translation and adaptation processes were challenging in different ways, we reflect on the power play that we felt during the project and conclude that developing projects like this one is, nevertheless, key for the people involved in it, and, most importantly, for society in general.

## INDEX

**Thèmes** : Traductologiques

**Mots-clés** : traduction militante, traduction en action, langage inclusif, féminisme, Brésil

**Keywords** : activist translation, translation in action, inclusive language, feminism, Brazil

## AUTEURS

### ÉRICA LIMA

Érica Lima est professeure agrégée de premier et deuxième cycles universitaires à l'Institut d'études linguistiques de Universidade Estadual de Campinas (Unicamp - Université d'État à Campinas), et conduit des recherches sur l'émotion et l'affect dans la traduction, la traduction volontaire et féministe. Elle est titulaire d'un Master en Linguistique Appliquée (Unicamp), d'un doctorat en Lettres (UNESP) et d'un post-doctorat en Traduction (USP - CNPq, 102448/2022-1).

### JANINE PIMENTEL

Janine Pimentel est professeure adjointe à l'Université Polytechnique de Leiria (ESECS, Politécnico de Leiria) et professeure au Programme Interdisciplinaire de Post-graduation en Linguistique Appliquée de l'Université Fédérale de Rio de Janeiro (PIPGLA-UFRJ). Ses intérêts de recherche portent sur la traduction spécialisée, la traduction activiste et féministe, ainsi que sur les outils de traduction. Elle est docteure en traduction de l'Université de Montréal.

---

# Chroniques

---

# L'ordre n'a pas d'importance. Quel ordre pour les doublets : fm ou mf ?

Les genres récrits : chronique n°14

*Order doesn't matter. What order for double forms: fm or mf?*

**Daniel Elmiger**

---

NOTE DE L'ÉDITEUR

Suivi éditorial : Marie Flesch

## La dégradation Cambridge



(source : photo prise par l'auteur ; artiste : Camilo Agudelo)

- 1 Voici ce que je vois dans mon bureau quand je lève les yeux pour regarder la photo accrochée devant moi, prise par un ami photographe<sup>1</sup> : elle montre une installation artistique au-dessus de la Place de Plainpalais, à Genève. On peut l'apprécier et la comprendre de différentes façons (comme toute bonne œuvre d'art), mais elle n'est pas sans rappeler ce texte que vous connaissez peut-être :

Sleon une édtue de l'Uvinertisé de Cmabrigde, l'odrre des ltteers dans les mtos n'a pas d'ipmrotncae, la suele coshe ipmrotnate est que la pmeirère et la drenère soit à la bnnoe pclae. Le rsete peut êrte dnas un dsérorde ttoal et vuos puoevz tujoruos lrie snas porlbème. C'est prace que le creaveu hmauin ne lit pas chuaqe ltetre elle-mmêe, mias le mot cmome un tuot. (Opillard 2008 : 23)

- 2 Revenons dans cette chronique sur les doublets de noms communs de personne, entiers et abrégés, qui se trouvent souvent au centre de l'attention quand il est question d'écriture dite « inclusive ». Dès l'apparition des premiers doublets (p. ex. *assistant/assistante* dans Chancellerie fédérale 1991 : 15), mais aussi plus tard lorsque le grand public a découvert, en 2017, des formes telles que *agriculteur.rice.s*<sup>2</sup>, il se pose non seulement la question de savoir comment former les doublets (notamment lorsqu'on les abrège), mais aussi dans quel ordre on présente les éléments. Pourquoi pas *assistante/assistant* ou *agricultrice.eur.s* ?
- 3 Dans une chronique antérieure<sup>3</sup>, j'ai déjà montré la richesse des procédés abrégatifs, donnant, p. ex. (la liste n'est pas complète) :

collaborateur(atrice)s  
 collaborateurs.atrices  
 collaborateur(-trices)  
 collaboratrices/teurs

collaborateurs-rices  
 collaborateurs.rices  
 collaborateurs(ices)  
 collbaborateur-ices  
 collaborateur'ices  
 collaborateurices  
 collaborateur\*ices  
 collaborateur-ice-x-s

- 4 Les deux dernières formes contiennent des signes censés rendre compte graphiquement de la non-binarité des genres.
- 5 Cette fois-ci, je ne vais pas traiter des moyens abrégatifs, mais de l'ordre des éléments dans les formes abrégées, mais aussi dans les doubles formes en entier : quelles sont les possibilités et selon quels critères peut-on les mettre en œuvre ?
- 6 Mais préalablement, revenons sur la citation donnée plus haut, qui évoque la fameuse *étude de l'Uvinertisé de Cmabrigde*. Selon cette étude, la lisibilité d'un texte ne serait pas vraiment entravée si chaque mot maintient la première et la dernière lettre, tout en mélangeant les autres. L'identification des lettres marquant le début et la fin d'un mot serait donc importante pour la reconnaissance des mots. Mais si ces éléments semblent être particulièrement saillants pour la lecture, qu'en est-il des doubles formes : la première et la dernière position sont-elles également importantes ou l'une serait-elle plus déterminante que l'autre ?

## Saillance variable des éléments

- 7 Si nous considérons les doubles formes (en entier ou abrégées), nous sommes en général face à deux éléments seulement : dans ce qui suit, je ne tiendrai pas compte de structures ternaires comme *autrices, autaires et auteurs* (insertion d'une forme non binaire) ou *autrices, artistes et musiciens* (doublets ou séries par alternance lexicale). Regardons l'ordre dans lequel nous avons l'habitude de lire ou entendre les noms de personnes ou personnages qu'on mentionne ensemble, par paires :

Adam et Ève  
 Roméo et Juliette  
 Hansel et Gretel  
 Emmanuel et Brigitte  
 Barbapapa et Barbamama

mais aussi :

les frères et sœurs  
 l'homme et la femme

Il existe bien sûr des contre-exemples :

Éloïse et Abélard  
 Marie et Joseph  
 (la reine) Elizabeth et (le prince consort) Philippe

- 8 La régularité qu'on peut en déduire (et qui est étayée par la recherche<sup>4</sup>) est la suivante : dans un couple comportant un élément féminin et un élément masculin, le masculin précède en général le féminin – sauf si ce dernier est particulièrement important (par exemple par son statut ou son importance pour le sujet parlant).
- 9 De façon implicite (rarement remise en question), cela est le cas aussi pour les formes abrégées, qu'elles soient réalisées avec un signe abrégatif ou de façon amalgamée. La

forme masculine est pour ainsi dire conçue comme la base – et la forme féminine comme une variante.

abréviation consécutive (avec ajout d'éléments) : les étudiant·e·s, étudiant.es, etc.

abréviation avec alternance des terminaisons : les chanteurs·euses, collaborateurs/·atrices, etc.

abréviation amalgamée : les auditeuses, chanteuses

- 10 Pour ce qui est des formes consécutives, cela va de soi, mais rien n'empêche des formes alternantes ou amalgamées inversant l'ordre des genres :

les chanteuses·eurs, collaboratrices/·ateurs, etc.

les auditrices, chanteuses

- 11 Qu'est-ce qui détermine donc l'ordre des doublets entiers et abrégés ?

## Une pléthore de règles et de métarègles

- 12 Commençons par les doublets entiers : comment choisir le bon ordre<sup>5</sup> ? La question n'est pas nouvelle : Claude Tatilon (1996, p. 140) s'était déjà plaint du fait que les considérations concernant l'ordre des éléments se faisaient en l'absence de « critères objectifs, liés à l'euphonie (volume phonique et enchaînement phonématique) ou à la commodité syntagmatique ».
- 13 Pour ce qui est de la simple question de savoir quel élément doit être mis en première position et lequel en seconde, les principes suivants peuvent être suivis :

Tableau 1

principe	exemple	commentaires
<b>ordre alphabétique</b> mettre les éléments en ordre alphabétique	<i>chanteurs, chanteuses</i> <i>étudiantes, étudiants</i> <sup>6</sup>	nécessite un haut contrôle métalinguistique convient mieux à l'écrit
<b>ordre alternant</b> varier l'ordre	<i>chanteurs, chanteuses ...</i> (ensuite :) <i>étudiantes,</i> <i>étudiants ...</i>	peut s'appliquer après chaque occurrence, phrase, paragraphe, page ou chapitre risque de créer de la confusion à la lecture
<b>première place au féminin</b> mettre le féminin à la première place	<i>étudiantes, étudiants</i>	règle simple qui convient à l'écrit et à l'oral peut susciter des stéréotypes de galanterie (« <i>ladies first</i> ») <sup>7</sup>
<b>première place au masculin</b> mettre le masculin à la première place	<i>étudiants, étudiantes</i>	règle simple qui convient à l'écrit et à l'oral peut susciter des stéréotypes de préséance du masculin
<b>première place au genre plus représenté</b>	<i>étudiantes, étudiants</i> (groupe)	ne convient que pour les cas où la composition d'un groupe est

tenir compte au niveau du langage des proportions relative des genres dans la réalité	majoritairement féminin) <i>étudiants, étudiantes</i> (groupe majoritairement masculin)	connue (ou peut être raisonnablement estimée) ne convient pas pour les usages génériques (référence généralisante ou non actualisante)
<b>première place au genre moins bien représenté</b> tenir compte du contexte et mettre en première position la forme qui se rapporte au genre moins représenté (ou qui contredit les stéréotypes de genres)	<i>chirurgiennes, chirurgiens</i> <i>esthéticiens, esthéticiennes</i>	ne convient que pour les cas où la composition d'un groupe est connue (ou peut être raisonnablement estimée) convient mieux à l'écrit et aux contextes où l'on peut réfléchir aux répartitions et stéréotypes liés aux genres.
<b>première place à la forme la plus brève</b> tenir compte de la longueur des éléments d'une série et les arranger en ordre ascendant <sup>s</sup>	<i>étudiants, étudiantes</i> <i>poètes, poétesses</i>	cette « cadence majeure » ne convient qu'aux formes qui se différencient vraiment par la longueur (ce qui n'est pas le cas pour les doublets d'égale longueur)
<b>évitement des hiatus</b> tenir compte du contexte phonotactique, éviter les séquences difficiles à réaliser (ou comprendre)	<i>Éric et Danielle, Michelle et René</i>	nécessite un degré élevé de conscience phonotactique

- 14 Ces principes peuvent s'appliquer tels quels (et parfois se combiner entre eux) ; aucun d'entre eux ne semble faire l'unanimité. Parfois, ils sont soumis à des considérations plus générales, notamment la question de savoir si l'on applique toujours le même procédé (de la même façon) ou si l'on varie les principes. Plus fréquemment, le choix d'une règle est aussi conditionné par l'accord des éléments satellites (déterminants, adjectifs, participes, etc.) : si l'on souhaite maintenir ces éléments au masculin, on mettra la forme masculine près des éléments à accorder :

tous les étudiants et étudiantes ; les étudiantes et étudiants présents

De façon réciproque, l'accord peut se faire, par proximité, avec l'élément féminin :

toutes les étudiantes et étudiants ; les étudiants et étudiantes présentes

La première option est préconisée dans ce guide du Canton de Vaud (2022) :

En cas de double désignation, adopter l'ordre de présentation féminin puis masculin. L'accord et la reprise se font au plus proche, soit au masculin. Ex. La doyenne ou le doyen est libéré d'un certain nombre de périodes d'enseignement qui ne peut excéder, en principe, la moitié d'une charge complète d'enseignement.

- 15 Dans cet exemple, deux accords différents apparaissent : le déterminant *la* s'accorde avec *doyenne* tandis que le participe *libéré* s'accorde avec *doyen*. Parfois, on recommande dans ce cas la répétition des éléments satellites, p. ex. dans le nouveau guide de la Fédération Wallonie-Bruxelles (2024, p. 25) :

Lorsque des termes à accorder se trouvent tant à gauche qu'à droite des termes avec lesquels ils devraient s'accorder, il est recommandé, lorsque le texte ne s'en trouve pas alourdi de manière excessive, de répéter les adjectifs et les

déterminants : certaines femmes compétentes et certains hommes compétents plutôt que des formulations qui peuvent être perçues comme moins recevables : Certains femmes et hommes compétents ou Certaines femmes et hommes compétents.

## Premier ou dernier élément : qu'est-ce qui prime ?

- 16 Dans les doublets entiers et abrégés, deux logiques semblent à l'œuvre : d'une part la préséance du premier élément et d'autre part la saillance du dernier élément – notamment pour les formes à accorder suivant le doublet.
- 17 Dans les guides de langue non sexiste/inclusive, il n'est pas rare qu'on préconise l'antéposition de la forme féminine :
- Lorsque nous parlons d'êtres humains et plus précisément d'une paire de personne [sic], nous aurons tendance à mentionner celle que l'on perçoit comme **la plus importante en premier**. Dans une société androcentrée (qui tourne autour du vécu des hommes), on présentera le masculin en premier et le deuxième mot aura alors moins d'importance pour notre cerveau. [...] Pour donner plus d'importance aux femmes dans la langue et la société et mieux les visibiliser, présentons-les en premier ! (École polytechnique fédérale de Lausanne EPFL 2022, p. 5 ; mon soulignement ; le gras est dans l'original)
- 18 Dans un doublet comme dans une série, le premier élément semble être le plus saillant. Pour ce qui est des formes abrégées, c'est le dernier élément qui prime, car c'est celui qui régit l'accord. Ainsi, il semble plus préférable de faire terminer les formes abrégées par une désinence féminine, notamment pour ce qui est des formes amalgamées. C'est d'ailleurs la préconisation d'Éliane Viennot : « Ces néologismes sont d'autant plus pratiques si on en fait des termes féminins ("les lecteurices sont satisfaites"), au lieu de les considérer comme des épïcènes »<sup>9</sup>.
- 19 Quelle importance ont toutes ces considérations ? D'un point de vue symbolique, elles montrent que les endroits saillants (le début d'une série, la fin d'une forme abrégée) peuvent être investis de considérations hétérogènes – et aboutir à des résultats divergents. La variation qui en résulte ne sera guère gênante d'un texte à l'autre ; dans les institutions qui se doivent de maintenir une certaine cohérence, elle sera plus difficilement tolérable : dans ce cas-là, des règles simples et cohérentes seront probablement de mise.
- 20 Revenons encore une fois à la fameuse dégradation Cambridge. Thierry Opillard s'y est intéressé, dans un article de 2008 (Opillard, 2008) – et a montré qu'une telle étude n'existe pas : ce qui est allégué n'est pas fondé scientifiquement. Toujours est-il que le texte altéré, qui fait un jugement sur sa lisibilité, « fonctionne » : il est possible de le lire sans trop de difficultés – entre autres parce que l'ordre des lettres n'est pas complètement aléatoire. Voici de quoi relativiser le poids accordé à la symbolique de l'ordre, dans l'écriture inclusive. Il est certes possible de l'investir de valeurs diverses, p. ex. quand on privilégie la première position en raison de son importance symbolique ou la deuxième position parce qu'elle régit la plupart des accords. Mais on peut aussi considérer que ces considérations ne sont pas décisives. « L'ordre dans lequel sont déclinés le masculin et le féminin est une question relativement secondaire » se lit dans le guide de l'Université de Caen (2023, p. 2). Ou comme on dirait à Cambridge : *l'odrre n'a gèrue d'ipmrotncæe !*

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ABEILLÉ, Anne, AN, Aixiu, & SHIRAÏSHI, Aoi. (2018). L'accord de proximité du déterminant en français. *Discours*, 22, 3-23. <https://doi.org/10.4000/discours.9542>
- CHANCELLERIE FÉDÉRALE. (1991). *La formulation non sexiste des actes législatifs et administratifs. Rapport d'un groupe de travail interdépartemental de la Confédération*. Chancellerie fédérale suisse.
- CANTON DE VAUD. (2022). 5.8. Rédaction épïcène. *Directives et règles à usage interne de l'État*. Chancellerie d'État.
- ÉCOLE POLYTECHNIQUE FÉDÉRALE DE LAUSANNE EPFL. (2022). *Vers un langage plus inclusif à l'EPFL*. Bureau de l'égalité des chances (VPT-EGA).
- ELMIGER, Daniel. (2022). Variété inclusive et vérité morphologique : petite typologie des noms communs de personne abrégés. Les genres réécrits : chronique n° 11. *GLAD!*, 13.
- FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES. (2024). *Quand dire, c'est inclure. Pour une communication officielle et formelle non discriminatoire quant au genre*. Direction de la Langue française (édition 2024).
- LARIVIÈRE, Louise-Laurence. (2000). *Comment en finir avec la féminisation linguistique ou Les mots pour LA dire*. Éditions 00h00
- MICHARD, Claire. (1999). Humain / femelle : deux poids deux mesures dans la catégorisation de sexe en français. *Nouvelles Questions Féministes*, 20(1), 53-95. <https://www.jstor.org/stable/40619694>
- OPILLARD, Thierry. (2008). La dégradation Cambridge : Même pas vrai ? *Les Actes de Lecture*, 102, 23-28.
- STUDER, Lilian. (1994). Sigrid Müller, Claudia Fuchs, *Handbuch zur nichtsexistischen Sprachverwendung in öffentlichen Texten*, Frankfurt a. M. (Fischer Taschenbuch) 1993, Bd. 11944, 240 Seiten, DM 16.90. *Gesetzgebung heute. Législation d'aujourd'hui. Legislazione d'oggi*, 1/1994, 154-158.
- TATILON, Claude. (1996). La langue, le discours et l'égalité des sexes. *La Linguistique*, 32(2), 133-143.
- UNIVERSITÉ DE CAEN. (2023). *Guide pour une communication égalitaire*.
- WRIGHT, Sandra K., HAY, Jennifer & BENT, Tessa. (2005). Ladies first? Phonology, frequency, and the naming conspiracy. *Linguistics*, 43(3), 531-561. <https://doi.org/10.1515/ling.2005.43.3.531>

## NOTES

1. Il s'agit de Camilo Agudelo, cf. son site web : <https://www.camiloagudelo.net>.
2. *Le Figaro* 22 septembre 2017 ( <https://www.lefigaro.fr/actualite-france/2017/09/22/01016-20170922ARTFIG00300-un-manuel-scolaire-ecrit-a-la-sauce-feministe.php>).
3. Cf. la chronique n° 11, « Variété inclusive et vérité morphologique : petite typologie des noms communs de personne abrégés » (Elmiger, 2022).

4. Cf. Wright et al. (2005) pour des paires de noms propres en anglais et plus généralement Abeillé et al. pour d'autres noms (2018, § 71) : « nous avons annoté le caractère humain avec un dictionnaire externe et trouvé que le masculin précède massivement le féminin pour les noms humains ». Michard (1999) était parvenue à la même conclusion, sur la base de l'analyse de textes en anthropologie.

5. Je m'en tiens dans cette chronique essentiellement à la question de l'ordre des formes féminine et masculine. Dans les guides de langue non sexiste/inclusive, on trouve d'autres considérations – notamment en lien avec la nécessité de répéter ou non les mots satellites (déterminants, adjectifs, etc.) ainsi que d'autres groupes spécifiant les noms communs de personne.

6. Faudrait-il aussi tenir compte des éléments satellites ? Si oui, ce seraient *les étudiantes et les étudiants*, mais *tous les étudiants et toutes les étudiantes...*

7. Dans la tradition féministe allemande, on a pu parler de *Titanic-Prinzip* (« les femmes et les enfants d'abord ») ; principe qui a tôt été critiqué, p. ex. par Lilian Studer (1994, p. 156) : « Der Name ist meiner Ansicht nach unglücklich gewählt : Wenn bei Schiffsunglücken der Rettungsruf dahingehend lautet, dass Frauen und Kinder zuerst gerettet werden sollen, mag das ja in Ordnung sein. Doch in der Sprache geht es nicht darum, Frauen als Opfer zu retten, sondern es geht um eine gerechte Berücksichtigung beider Geschlechter. » (« Je pense que le nom n'est pas très heureux : si, lors d'un naufrage, l'appel au sauvetage indique que les femmes et les enfants doivent être sauvés en premier, cela peut être acceptable. Mais dans la langue, il ne s'agit pas de sauver les femmes en tant que victimes, mais de prendre en compte les deux genres de manière équitable. » ; ma traduction).

8. Cf. Larivière (2000, p. 80), qui propose de « [m]ettre le nom le plus court en premier (*L'étudiant et l'étudiante*) ». Elle est consciente que cet ordre favorise l'ordre masculin/féminin : « [p]eut-on dire, alors, que le masculin occupe une place privilégiée ? Pas vraiment. » Et de conclure : « la préséance n'a pas beaucoup d'importance ».

9. <https://www.elianeviennot.fr/Langue-mots.html>

## RÉSUMÉS

Le texte aborde la question de la manière dont, en écriture inclusive, les doublets de noms communs de personne sont présentés, tant dans leur forme entière que dans leur forme abrégée. Il évoque les critères qui peuvent influencer l'ordre des éléments dans ces formes. La chronique discute la manière dont les formes féminines et masculines sont présentées, qui peut tenir compte ou non de facteurs comme le poids relatif des genres ou leur poids stéréotypique. Elle examine les différentes règles et métarègles qui peuvent guider le choix de l'ordre des éléments dans les formes doubles et abrégées ; si la première place semble particulièrement importante dans les premières, le dernier élément (régissant les accords) prime pour les dernières.

The text addresses the question of how doublets of common personal nouns are presented in inclusive writing, both in their full and in their abbreviated form. It discusses the criteria that can influence the order of the elements in these forms. The article discusses the way in which the feminine and masculine forms are presented, which may or may not take account of factors such as the relative importance of the genders or their stereotypical weight. It examines the various rules and meta-rules that may guide the choice of order of elements in double and abbreviated

forms: while the first place seems particularly important in the former, the last element (governing agreements) takes precedence in the latter.

## INDEX

**Thèmes** : Chroniques

**Mots-clés** : écriture inclusive, abréviations, doublets, ordre, accord

**Keywords** : inclusive writing, abbreviations, doublets, order, agreement

## AUTEUR

### DANIEL ELMIGER

Daniel Elmiger est linguiste et travaille à l'Université de Genève. Parmi ses intérêts de recherche figurent divers domaines en lien avec la politique linguistique, notamment l'enseignement des langues et la langue non sexiste / inclusive ainsi que les rapports entre genres et langage.

---

# Actualités

---

Actualités

---

## Notes de lecture

---

# Julie Abbou. 2022. *Tenir sa langue. Le langage, lieu de lutte féministe*

Loïs Crémier

---

## RÉFÉRENCE

Julie Abbou. 2022. *Tenir sa langue. Le langage, lieu de lutte féministe*, Paris, Editions Les Pérégrines, 280 p.

- 1 Dans ce monographe, Julie Abbou, sociolinguiste et professeure au département de linguistique de l'Université de Turin, investigate la langue comme lieu de lutte féministe, en se concentrant sur les francophonies. Elle défend « un usage tumultueux du marquage linguistique du genre » (p. 7), ou « tumulte graphique » (p. 39) en tant que stratégie de critique sociale, en tissant serré des pelotes analytiques et revendicatrices des deux dernières décennies, de sa thèse de doctorat (Abbou, 2011) à ses derniers articles (ex. Abbou, 2016, 2019, 2022 ; voir aussi Abbou, Ropiteaux, Dorvaux et Colère, 2018 ; Abbou, Aron, Candea et Marignier, 2018).

## « Pratiquer le langage en féministe » contre « le sens propre » (p. 211) de l'écriture dite inclusive

- 2 Le propos de l'ouvrage se décline en quatre parties. Chacune brouille des balises théoriques bien connues, « des lieux pétris par l'idéologie » (p. 39) : le genre *versus* la langue, les pratiques féministes *versus* l'écriture inclusive, le langage *versus* le politique. Page par page, Abbou met à mal les dichotomies pour mettre en évidence les frictions motrices entre ces concepts.
- 3 Dans la première partie, l'autrice documente le contrôle (relatif) des États sur l'usage de nos langues. Elle retrace divers exemples de grammaires de la différence sexuelle pour rappeler en quoi la domination passe avant tout par l'ordonnement des corps et des moyens de les décrire. Elle dénonce les « abus de sens » (p. 36) de la sociologie (même à

gauche) qui prend le masculin pour universel et fait du féminin un angle mort persistant de l'analyse politique des dynamiques de classe. L'investissement féministe sur le terrain de la langue se présente alors comme un travail, tantôt d'excavation, tantôt de création, de formes linguistiques pour « avoir accès sémantiquement à l'humanité pleine et entière » (p. 38).

- 4 La deuxième partie de l'ouvrage se penche sur les manières dont les pratiques féministes du langage font tumulte (graphique) dans l'ordre du genre. Sans occulter les dynamiques de classe – plus on s'approche du pouvoir, moins on accorde au féminin : « Qui s'inquiète de la féminisation d'*ouvrière* ? » (p. 56) – Abbou commente plusieurs outils, leurs effets et leurs écueils, à commencer par le monstrueux concept de genre lui-même, qui ne fait que grossir quand on essaie de le contourner à l'aide de quelque signe de ponctuation maladroit. Puis, elle documente les critiques de ces expérimentations, désamorçant les « peurs linguistiques » (p. 74) des plus techniques aux plus idéologiques et questionnant l'« hygiène verbale » des apôtres de la norme inclusive (p. 75 ; *feat.*<sup>1</sup>Cameron). La section suivante, intitulée « Tumulte graphique », est l'une des plus fournies : on est au cœur de l'analyse du langage comme lieu de lutte. À travers un *crash course* en sémiotique (*feat.* Benveniste), en butinant chez les Taoïstes, une description muséale d'œuvres autochtones (Canada), l'arbitraire saussurien, Judith Butler et des exemples vus dans d'autres langues, Abbou en arrive à une notion politique et émancipatrice de la responsabilité, par rapport à la langue et par rapport au genre comme activité de catégorisation : nous qui façonnons notre relation collective avec le réel par le langage, nous sommes responsables de notre discours. C'est-à-dire, pour reprendre le terme de Teresa de Lauretis, nous en possédons les moyens de « dé-re-construction » (1987, p. 24, traduction de Bourcier dans de Lauretis, 2007). C'est en ce sens que, pour véritablement écrire en féministe, il faut faire fi de l'angoisse linguistique et refuser la fuite en avant vers de nouvelles normes.
- 5 Dans la troisième partie de l'ouvrage, à partir d'un corpus d'entrevues réalisées en 2011, l'autrice revient sur les propositions de linguistique féministe, c'est-à-dire l'art/pratique de la négociation des catégories et l'exploration des techniques de lecture et d'écriture en tant que technologies du dysfonctionnement (p. 141 ; *feat.* Haraway). C'est là que l'on comprend pleinement la différence, pour l'autrice, entre écriture (technologie) et orthographe (norme). La linguistique féministe s'en prend à l'écriture comme technologie : en relation constante avec un corpus collectif, « la langue continue à partir dans tous les sens, à écrire l'écart » (p. 149). En regard d'un tel investissement de la force politique du langage, l'écriture inclusive fait figure d'« arnaque » (p. 212) aussi nuisible que l'arnaque que constitue la règle de grammaire sexiste selon laquelle le genre (grammatical) masculin l'emporte sur le féminin.
- 6 La quatrième et dernière partie de l'ouvrage envoie des éclareuses en reconnaissance sur les terrains minés de l'inclusion, du discours national et du féminisme libéral. Les « progrès » de la féminisation, qui dépolitisent la langue et détournent les interventions féministes sur le langage (p. 165), sont dénoncés à travers une lecture critique de plusieurs exemples en francophonie. Abbou réalise ensuite une analyse fine de l'attelage discursif « genre-langue-nation » en France et ailleurs. Elle expose la « versatilité » de la formule républicaine qui nomme et désavoue dans le même souffle l'inclusion des femmes en tant que valeur de la nation (p. 206). Le sprint final de quelques pages touche du doigt la convergence préoccupante entre libéralisme, républicanisme, théologie et intersectionnalité autour de la notion visqueuse

d'inclusion. Le mandat pour la suite des choses est clair (*feat.* Ahmed) : il faut « en finir avec l'inclusion ».

## Plaisirs de la langue contre climax normatif

- 7 Par son énonciation aussi rigoureuse que vigoureuse et par son écriture à la fois directe et poétique – « De quelle matière est fait le langage pour nous constituer à ce point ? » (p. 15) – Abbou construit un plaidoyer convaincant pour la prolifération d'une expérimentation graphique sérieusement « joyeuse et irrégulière » (p. 75 ; *feat.* Barasc), et ce, même si cette expérimentation n'est pas actualisée au fil du texte lui-même en raison de contraintes éditoriales. En déboulonnant les associations faciles entre écriture inclusive et féminisme, elle met en garde contre les guides de rédaction et autres proto-directives grammaticales, qui se raccordent en fin de compte, selon elle, à l'hygiénisme linguistique et au processus de libéralisation du genre.
- 8 Là-dessus, les paramètres des alliances féministes queers demeurent flous. L'autrice se concentre sur les interventions linguistiques et les discours *féministes*, les termes « queer » et « non binaire » et les références issues des théories queers ne venant compléter qu'à l'occasion. Elle ne s'attarde pas sur l'entrejeu des irrégularités féministes, queers et non binaires, sûrement pour éviter de s'embourber dans des désambiguïisations épistémologiques. Les apports particuliers des voix queers et trans(féministes) dans les espaces de réflexion et d'action féministes auraient pu être discutés plus explicitement, surtout dans le cadre de sa critique des « contrefaçons » (Abbou, 2019) de l'écriture inclusive bourgeoise et cisnormative.
- 9 Nonobstant, cet ouvrage accomplit la tâche complexe de « mettre les mains dans le cambouis de la langue » (p. 50) pour examiner de très près, sous le capot de la machine grammaticale, le fonctionnement de la marque du genre. Dans le paysage des ouvrages sur le grand thème genre-langue-sexualités, il se démarque par son indiscipline assumée : est-ce de la sociolinguistique ? de la philosophie politique appliquée à la langue ? un essai féministe sur le langage ? Quelle importance. Il interpellera ceux qui tiennent à habiter la langue en féministe.

---

## BIBLIOGRAPHIE

ABBOU, Julie. (2022). Inclusive Writing : Tracing the Transnational History of a French Controversy. *Gender & Language*. Equinox Publishing [en impression]. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03788544/>

ABBOU, Julie. (2019). La langue est-elle toujours un lieu de lutte féministe ? De la contrefaçon sémiotique à la libéralisation. *Recherches féministes*, 32(2), 235-258. <https://id.erudit.org/iderudit/1068348ar>

ABBOU, Julie. (2016). Le genre linguistique, une catégorie sémiotique. Propositions pour une approche herméneutique du genre en langue. *Semen - Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 42. <https://doi.org/10.4000/semen.10634>

ABBOU, Julie. (2011). *L'antisexisme linguistique dans les brochures libertaires : pratiques d'écriture et métadiscours*. [Thèse de doctorat, Université de Provence – Aix Marseille I]. HALtheses, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00643802>

ABBOU, Julie, ROPITEAUX, Cécile, DORVAUX, Karine & COLÈRE, Hortense. (2018). Les genres décrits n° 3 : Peut-on montrer des tirets aux enfants ? *GLAD !*, 5. <https://www.revue-glad.org/1426>

ABBOU, Julie, ARON, Arnold, CANDEA, Maria, & MARIGNIER, Noémie. (2018). Qui a peur de l'écriture inclusive ? Entre délire eschatologique et peur d'émasculation : entretien. *Semen - Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 44. <http://journals.openedition.org/semen/10800>

LAURETIS, Teresa. de. (2007). *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg* (Marie-Hélène BOURCIER, Trad.). La Dispute.

LAURETIS, Teresa. de. (1987). *Technologies of Gender. Essays on Theory, Film, and Fiction*. Indiana University Press.

NOTÉRIS, Émilie. (2010). *Fétichisme postmoderne*, Paris, Éditions de la Musardine, L'attrape-corps.

## NOTES

1. Reprise de l'expression proposée par Émilie Notéris dans *Fétichisme postmoderne* (Paris, Éditions de la Musardine, L'attrape-corps, 2010).

## INDEX

**Thèmes** : Actualités

**Keywords** : gender inclusive writing, discourse, feminism, gender technology, graphic tumult

**Mots-clés** : écriture inclusive, discours, féminisme, technologie du genre, tumulte graphique

## AUTEURS

### LOÏS CRÉMIER

Loïs Crémier est chercheur indépendante et chargée de projet au Conseil québécois LGBT. Ses recherches portent sur la conceptualisation du genre neutre et la sémiotisation du genre dans les communautés francophones sur l'île de la Tortue (Amérique du Nord).

# Camille Circlude. 2023. *La typographie post-binaire. Au-delà de l'écriture inclusive*

Julie Abbou

---

## RÉFÉRENCE

Camille Circlude. 2023. *La typographie post-binaire. Au-delà de l'écriture inclusive*, Paris, Editions 42, 224 pages.

- 1 Typographie et linguistique se fréquentent rarement, bien qu'elles partagent le même objet. C'est donc une grande joie que de voir cette jonction réalisée avec l'ouvrage de Camille Circlude consacré aux expérimentations typographiques inclusives, non-binaires et post-binaires, et autres dissidences de l'écriture.
- 2 Le livre conjugue trois enjeux : présenter les propositions typographiques contemporaines, affirmer le post-binarisme comme projet politique, et discuter des enjeux politiques de ces expérimentations typographiques.
- 3 Après une présentation des enjeux de l'articulation entre « genre et langage » (en partant de la féminisation jusqu'aux pratiques queers et féministes contemporaines) et une analyse queer féministe édifiante de l'histoire récente de la typographie, Camille Circlude (désormais CC) présente le projet politique qu'iel défend à travers ce livre : le post-binarisme politique. Suit un rapide historique de l'apparition de ces formes typographiques, puis un inventaire des fontes qui permet d'en souligner la dimension sémiopolitique. Enfin, les derniers chapitres discutent des différents enjeux sociopolitiques de ces expérimentations (accessibilité, institutionnalisation, diffusion, fonctionnalité, etc.).
- 4 L'ouvrage lui-même est protéiforme : un texte en 9 chapitres, appareillé de nombreuses notes et figures, un minicatalogue d'illustrations couleur d'œuvres, un inventaire commenté des fontes post-binaires existantes, un glossaire, une bibliographie. Les

appels de notes, de figures et les renvois à l'inventaire, s'ils hachent parfois le texte, permettent cependant de circuler dans le livre d'une manière non-linéaire assez agréable, et d'éclairer des aspects que l'œil non-averti n'aurait pas repéré.

- 5 CC s'interroge beaucoup sur la terminologie : « écriture inclusive » ne convient pas, car on ne sait pas qui est intégré, « stratégies d'écriture non-discriminante » ou « écriture non-sexiste » ont le mérite d'être clairs, mais présentent le désavantage de se définir par la négative. De plus, les formes usuelles de l'écriture inclusive, le doublet et le point médian, représentent encore la binarité, alors qu'il s'agit « avant tout de sortir de la binarité » (p. 38).
- 6 Dans un premier temps, CC propose donc de parler de « typographie inclusive, non-binaire, [puis] post-binaire » pour souligner la volonté de neutralisation. Puis, pressentant « un devenir normatif pour le terme "non-binaire" » (p. 43) - à l'instar de LGBTQIA+, CC s'oriente vers l'expression de *post-binarisme politique* qui implique un projet politique et épistémologique (et donne son titre au livre). Faisant le lien avec différentes oppressions : patriarcat, cis-tème, capitalisme, hétéronormativité, colonialisme, validisme, etc., il s'agit pour iel de « travailler à un usage de l'écriture inclusive qui prenne en compte la position d'énonciation » (p. 9).
- 7 Le post-binarisme politique puise au moins à trois racines.
- 8 Tout d'abord, il se place dans l'héritage de Wittig et du lesbianisme politique pour développer « une subjectivité non définie par les catégories oppressives d'hommes et de femmes, (...) une catégorie de résistance politique » (p. 49), « en se définissant comme personne post-binaire, tout en étant socialisée comme "femme" ou "homme" dans le système binaire imposé, le sujet affirme sa contestation à son assignation binaire de naissance, proclamant ainsi son droit à l'auto-définition. Il s'agit d'une position politique d'énonciation de soi » (p. 52).
- 9 Ensuite, il s'agit de « nourrir les imaginaires collectifs [par] le dessin de caractère mais aussi l'éveil à la portée politique du design graphique, du langage et des représentations » (p. 10), et donc plus largement de contribuer à « une mutation et des expérimentations dans la fabrication collective d'une autre épistémologie du corps humain vivant » (p. 42). On trouve ici une généalogie qui va de Haraway à Stengers, pour développer une réflexion sur l'imaginaire, la spéculation, la « fabulation » pour creuser des interstices dans notre monde, sans rupture avec le réel. « Il s'agit de chercher dans ce qui n'est pas perçu les choses qui peuvent être activées pour qu'elles deviennent possibles » (p. 45).
- 10 Enfin, ce post-binarisme politique se réclame de la théorie queer et des hors-la-loi du genre, de Lauretis à Bourcier, avec pour objectif le brouillage, la perturbation et « une volonté collective affichée d'affirmer une absence de système de valeur » (p. 81). En effet, si le non-binaire reste prisonnier de la binarité qu'il dénie (la négation contenant ce à quoi elle s'oppose), il s'agit plutôt là d'« une stratégie post-identitaire » (p. 43), d'un projet politique au-delà de l'identité. Le « post-binaire » contient un dépassement, un au-delà du genre, au-delà de la différence sexuelle.
- 11 Typographiquement, cela se traduit par une proposition de passer du point médian à la ligature. La ligature est ici le détournement d'un procédé typographique pour, symboliquement, ne pas être dans la division, l'opposition, la séparation (point médian), mais la symbiose, la liaison, le fluide, le fondu (ligature), « faire coexister sans pour autant les isoler » (p. 32).

- 12 Mais l'inventaire des expérimentations typographiques post-binaires qui émergent depuis 2017 va montrer un joyeux tumulte, loin de se réduire à un seul procédé.
- 13 L'objectif de l'inventaire est de constituer un répertoire de fontes, mais aussi de permettre l'analyse des dessins, des formes et de leur portée politique, tout autant que d'étudier les contextes de création et de circulation des fontes.
- 14 Dans un chapitre passionnant, CC présente les enjeux typopolitiques de nombreuses fontes, en les classant formellement, selon un découpage inhabituel pour les linguistes et que je reproduis donc ici :
- le **point médian** utilisé de façon post-binaire, qui montre une volonté de marquer l'intervention comme perturbatrice, que ce soit avec des points médians ligaturés aux lettres qui l'entourent, qui brisent le gris typographique, ou encore qui évoquent des paillettes,
  - le **détournement de signes existants**, notamment le x, mais aussi l'usage des exposants ou indices, qui rappellent les abréviations des manuscrits médiévaux. Certaines de ces formes permettent l'exploration de l'axe paradigmatique en faisant coexister sur trois hauteurs des formes différentes,
  - Le **lettres alternatives**, tels que le schwa italien,
  - Les **ligatures**, qui sont le ressort créatif des glyphes post-binaires. « Les fonctionnalités digitales OpenType embarquées dans le codage même des fontes permettent, entre autres, d'activer des comportements tels que l'appel de ligatures spécifiques ou de dessins alternatifs de certains caractères ou de petites majuscules. » (p. 90). Pour couvrir l'ensemble des suffixes, déterminants et pronoms du français, 42 ligatures sont nécessaires,
  - au-delà de l'axe paradigmatique ou syntagmatique, des explorations incroyables d'axes inexistantes en linguistique comme celle de la profondeur, qui conduit à la **superposition** de lettres,
  - le **E capitale**,
  - le **féminin neutre**,
  - les **agglomérations, abréviations et letrines**,
  - les très intéressants **caractères bancals** : des lettres renversées, bousculées, basculées, pour constituer une altération de la ligne de base,
  - les signes **diacritiques** sont aussi explorés pour marquer/démarquer les lettres,
  - enfin, des expérimentations passionnantes sont aussi faites sur **l'écriture manuscrite**.
- 15 Il est évidemment possible de mélanger ces différentes pratiques, et les typographes ne se gênent pas, même si cela demande inmanquablement de résoudre des questions syntaxiques telles que l'ordre des morphèmes, lorsque certains glyphes peuvent être utilisés dans des cas où la variation de genre se produit en formes courtes / formes longues vs. en alternance.
- 16 Au-delà du plaisir esthétique à voir toutes ces fontes et toutes ces propositions créatives, la lecture de ce chapitre démontre magistralement le potentiel infini des expérimentations graphiques et linguistiques sur le genre, et – partant – tout ce qui reste à penser et à imaginer ! C'est proprement époustouflant.
- 17 La dernière partie du livre est toute aussi intéressante, reliant les enjeux sémiotiques à des questions sociopolitiques plus larges, à commencer par la technologie. Si la technologie est utilisée de manière conceptuelle lorsqu'on parle de technologie intellectuelle ou de l'écriture en particulier (et en effet, « la typographie est une forme graphique qui permet l'exercice d'un pouvoir à travers l'inscription elle-même »

(p. 103)), la technologie prend ici aussi le sens de mettre les mains dans le cambouis informatique pour « rendre visible les structures technologiques à l'œuvre dans la typographie » (p. 107). CC discute à ce titre comment les GAFAM utilisent les avantages des licences libres. Afin de développer une technologie d'émancipation à même d'opérer le réel, il est alors nécessaire d'investir – en les détournant – des espaces majeurs, tel que le consortium Unicode, régi par les grands groupes comme Adobe, Amazon, Apple, Google, IBM, Netflix, etc. C'est ce que propose la QUNI (Queer Unicode Initiative) : un système d'encodage commun (Unicode) des fontes post-binaires.

- 18 Au-delà de l'Unicode, qui permet leur large diffusion et utilisation, la dimension matérielle des fontes sous licence libre (notamment OFL) comporte d'autres aspects politiques : « Les caractères typographiques constituent un format utile pour transporter des informations d'un endroit à un autre » :
- les fichiers .txt qui accompagnent les fontes peuvent comporter, en quelques kilo-octets, des messages, des contextualisations historiques et politiques,
  - les noms des fontes peuvent faire référence à des événements politiques,
  - au-delà de l'enjeu des licences mais en résonance avec lui, les formes des glyphes qui peuvent être reprises de pancartes ou banderoles.
- 19 « Le fichier .otf est une technologie qui porte en elle une puissance d'action politique insoupçonnée » (p. 64).
- 20 Poussant la réflexion encore plus loin, « la collective Bye Bye Binary travaille à la mise en place d'une licence dédiée aux fontes post-binaires », pour « questionner les enjeux de réappropriation capitaliste de ces travaux » (p. 136). Il s'agit des CUTE (pour Conditions d'Utilisation Typographique Engageantes).
- 21 On voit là le double enjeu de prolifération décentralisée (joliment nommé pollinisation) et de mise en avant des « possibilités de création collective » (p. 134).
- 22 L'ouvrage offre d'ailleurs une très belle discussion de la volonté de mettre en avant la dimension collective de la recherche en typographie, contrecarrée par les dynamiques médiatiques qui mettent en avant les figures individuelles, reposant sur le mythe du/de la génie isolé.
- 23 Cette tension a conduit la collective à reformater ses stratégies d'interventions publiques et de signatures pour simultanément mettre en avant les individus et le collectif. « C'est par cette prise de conscience que nos° savoirs nous° échappent médiatiquement », alors que « nous° nous positionnons comme les actrices de nos° connaissances, des pratiques typographiques nous° concernant et définissant nos° identités » (p. 67), que la collective ouvre une réflexion sur le rôle politique des archives : « Constituer un inventaire permettant de visualiser ce réseau et ses tentacules était d'autant plus nécessaire, car je suis conscient·e de la constante disparition et fragilité des archives queers et féministes » (p. 75). Il s'agit alors d'« archiver en faisant » (p. 145), de se documenter.
- 24 Avant de conclure, CC glisse malicieusement que non seulement les glyphes post-binaires peuvent offrir de nouvelles possibilités de traduction notamment depuis des langues qui marquent moins le genre, mais aussi que « la typographie post-binaire propose une alternative intéressante [au point médian] pour le contexte français, car l'utilisation de ces caractères ne fait l'objet d'aucune interdiction ! (...) et passent sous leurs radars » (p. 131).

- 25 Cet ouvrage est donc extrêmement riche de propositions, de réflexions, d'expérimentations politiques, théoriques, langagières et graphiques. Trois aspects cependant restent discutables de mon point de vue.
- 26 Le premier concerne les généalogies. Si CC prend grand soin de s'inscrire dans la continuité d'une histoire politique<sup>1</sup>, on peut regretter que les généalogies soient parfois lacunaires ou confuses. En effet de nombreuses propositions qui partagent l'horizon politique du post-binarisme sont oubliées ou impensées, tels que les travaux de Katy Barasc ou de nombreux.ses anonymes, laissant l'impression que la généalogie se limite aux gens qui font le plus de tapage médiatique, comme Alpheratz.
- 27 Dans le même sens, les affirmations du type « le doublet ou le point médian sont binaires » laisse penser à tort que les formes portent un sens en elles-mêmes. Or, typographes comme linguistes, nous savons qu'on ne peut pas prendre la symbolisation de caractère typographique au pied de la lettre (par exemple « la symbiose de la ligature » vs. « la séparation du point médian »). Cela conduit à masquer des continuités politiques avec des pratiques qui partageaient le même objectif mais passaient par d'autres chemins formels.
- 28 Enfin, des confusions sur les généalogies conduisent à des raccourcis œcuméniques, tels que « la théorie queer permet d'intégrer la notion centrale de la race grâce au concept d'intersectionnalité » ou encore la célébration de la théorie queer qui regroupe « un grand nombre d'identités diverses » (p. 54).
- 29 Pour ce dernier exemple, il ne s'agit peut-être pas tant de lacune que d'un peu d'équivoque dans les définitions du genre comme rapport social et/ou comme identité. En effet, cohabitent l'appel à « une stratégie post-identitaire » et à « un monde post-binaire où l'existence des genres n'est pas niée et où la multitude du prisme du genre est reconnue » (p. 44). Alors que le premier passage met à distance la lecture identitaire, on la retrouve un peu dans le second.
- 30 De même, dans une affirmation qui fait le parallèle entre genre et race, CC affirme que « le post-binarisme n'entend pas supprimer la notion de genre, on ne peut pas nier le genre des opprimé.es » (p. 44). Le parallèle avec la race fait ici ne me semble pas fonctionner : s'il y a nécessité de maintenir la notion de race, c'est pour pouvoir désigner le rapport de domination et ses effets, et non dans une vision euphorique de la multiplicité des races.
- 31 La volonté de dépassement proposée, qui me semble extrêmement riche politiquement, s'effrite un peu dans cette reformulation en termes de reconnaissance (car reconnaissance de quoi, sinon d'identités ?).
- 32 Ces points de reformulation, qui permettent notamment de passer du lesbianisme politique au post-binarisme politique, gagneraient à être explicités, et Camille Circlude a tout le temps de le faire.
- 33 Enfin (mais est-ce vraiment une critique ?), on pourra parfois trouver que l'ouvrage hésite entre le ton très explicatif du manuel (surtout dans les premiers chapitres) et le ton déclaratif presque prophétique du caractère révolutionnaire de la pratique. Si bien, qu'on se demande parfois à qui l'ouvrage s'adresse. Mais la ligne politique défendue, étant loin d'être la plus audible, et étant rarement aussi explicitement défendue, rend peut-être nécessaire cette balance entre la volonté de défendre une position (un projet politique) et une explication (un projet didactique, un argumentaire).

- 34 Mais ces quelques remarques ne doivent pas masquer les apports cruciaux du livre, qui éclaire de manière aussi originale qu'intelligente la typographie comme lieu de lutte.
- 35 L'ouvrage démontre ainsi l'importance de la force collective et de l'expérimentation, que ce soit par la proposition du *nous*, qui désigne la communauté de pensée transpédébigouine, mais aussi la volonté de ne pas chercher un état de stabilisation et d'explorer le potentiel politique de l'illisibilité. Il ne perd pas de vue non plus l'importance accordée aux conditions matérielles d'existence (rémunération, etc.) et à la matérialité de la typographie (Unicode, licence, etc.), comme constitutive du projet politique de la typographie post-binaire.
- 36 Par ailleurs, on ne peut que saluer les liens permanents qui sont faits entre les projets politiques du féminisme et du queer, sans jamais les mettre en concurrence. Malgré les critiques formulées plus haut, cela doit beaucoup à un travail généalogique attentif, ainsi qu'à une volonté farouche de maintenir la dimension politique, qui manque à la plupart des lectures non-binaires. En ce sens, la proposition post-binaire est puissamment convaincante.
- 37 Enfin, l'une des grandes forces du livre est sa finesse à toujours entrer dans les questions par les lieux de tensions, en les articulant, sans chercher à les résoudre.
- 38 Par exemple, dans le chapitre de contextualisation, CC souligne la tension permanente entre la réforme du canon pour y faire entrer des figures féminines (qui cantonne les femmes à des espaces conditionnées par leur condition de femmes) et la valorisation du travail collectif (qui invisibilise les femmxs).
- 39 De même, iel souligne la tension entre d'une part l'expérimentation, la création, l'ouverture des imaginaires par la perturbation et l'illisibilité, et d'autre part la volonté de diffuser, aussi bien pour l'impact politique (la manipulation des représentations au quotidien) que pour l'accessibilité, d'où le développement d'une licence libre de conditions d'utilisations (CUTE), de fontes à haut potentiel de lisibilité, de læ QUNI, de la tybothèque, des workshops et tout le travail de diffusion vers un large public.
- 40 Cette tension se retrouve encore entre pratiques des marges et institutionnalisation, à la lisière du symbolique et du matériel : « la validation et la prolifération des usages du point médian comme formule abrégée est particulièrement importante pour les recherches en typographie post-binaire, car c'est suivant cet encodage au clavier qu'il est possible d'appeler les nouveaux glyphes ». Ici, c'est donc la diffusion qui permet l'expérimentation.
- 41 Enfin, tension toujours entre la typographie comme art ou comme fonctionnalité. Camille Circlude opte toujours pour ne pas choisir et plutôt dessiner de nouvelles voies : « Certaines formes d'art peuvent être l'expression d'un contre-pouvoir, reste à savoir si un outil émancipateur dans les mains de toutes n'est pas une certaine forme d'art » (p. 123).
- 42 Il y a là la promesse d'un riche dialogue à venir, pour polliniser le langage de toutes ces questions typographiques.

---

## NOTES

1. Camille Circlude écrit notamment : « Cette révolution typographique en cours est constituée d'un large mouvement de pensées qui prend racine dans de nombreuses luttes pour plus d'inclusivité, depuis des décennies, qu'il s'agisse des femmes imprimeuses, dessinatrices de caractères, autrices, linguistes, militantes qui ont œuvré à la déconstruction de l'hégémonie masculine sur la langue, l'écriture et la typographie. » (p. 73)

---

## INDEX

**Mots-clés** : écriture, typographie, non-binarité, politique, queer

**Keywords** : writing, typography, non-binarity, politics, queer

**Thèmes** : Actualités

# Alexis Buisson. 2023. *Kamala Harris, l'héritière*

Anaïs Carrere

---

## RÉFÉRENCE

Alexis Buisson. 2023. *Kamala Harris, l'héritière*, Paris, L'Archipel, 256 pages.

- 1 Publié au printemps 2023, cet ouvrage grand public de quatre chapitres, écrit par le journaliste Alexis Buisson retrace l'histoire personnelle et l'ascension politique de Kamala Harris. L'auteur revient aussi sur certains événements politiques qui, depuis 2019 affaiblissent sa popularité et l'éloigneraient d'un événement sociohistorique, politique inédit : devenir la première femme noire présidente. Il ne s'agit pas d'un livre, à première vue utile pour mieux comprendre les liens entre le langage, les représentations mentales et le réel. Mais ce livre représente un intérêt pour toute personne qui cherche à mieux comprendre l'articulation entre les questions d'identités, de langage et de discours.
- 2 Le prologue de Jean-Luc Hees revient sur son entrée à la Maison-Blanche comme l'*alter ego* de Biden, le symbole d'une nouvelle Amérique. Bien qu'elle ait « fissuré le mur du sexisme et du racisme qui perdure aux Etats-Unis » (p. 19), la première vice-présidente noire reste un « personnage mystérieux » qui, en discours, peine à incarner le pouvoir et à exprimer le futur de l'Amérique.

## Le rôle symbolique de la Vice-Présidente

- 3 Le premier chapitre « Le symbole à l'épreuve du pouvoir » témoigne d'une grande connaissance civilisationnelle américaine, notamment de son histoire politique. Y est abordé le rôle « symbolique » des Vice-présidents américains dans lequel Kamala Harris est replacée. En 2020, le candidat démocrate à la présidence Joe Biden lui propose un « ticket présidentiel » pour la Vice-Présidence de l'Amérique. Le choix du futur VP est

crucial pendant une campagne électorale car il/ elle est le « ticket-gagnant » de voix dans les états et les diverses communautés du pays : être une femme, de surcroît, multiculturelle constituerait l'une de ses « valeurs ajoutées » (p. 44) dont Biden profite pour propulser leur duo gagnant. L'auteur propose une synthèse très claire de ses fonctions : elle préside le Sénat, est la « voix » décisive dans l'adoption d'une loi et succède au président en cas d'incapacité à gouverner. Mais ces responsabilités favorisent des « frustrations », étant « limitées et subordonnées au Président élu » (p. 41). Ce chapitre démontre que Kamala Harris incarne l'illusion d'une présidence de transition, dont la voix et le poids se sont « étioles », « effacés », « invisibilisés » (p. 23) au fil du temps, en raison d'une carrière politique « récente » (p. 42) qui la contraint à gouverner dans l'ombre du président Biden, plus que – par exemple – Mike Pence qui avait été le vice-président du temps de Donald Trump.

## Un héritage familial et historique comme fer de lance politique

- 4 Le second chapitre « La construction d'une identité » se parcourt comme une biographie et propose une réflexion sur l'interaction entre discours et identités. L'auteur retrace les origines raciales multiculturelles de Kamala Harris, montrant comment son entourage familial, majoritairement composé de femmes, a eu une forte influence dans la construction de son identité discursive et politique. On découvre que l'identité discursive de Kamala Harris s'articule, tout d'abord, autour de la rhétorique de l'intime et de l'identification. L'une de ses stratégies rhétoriques de campagne consiste à faire découvrir à son électorat « la petite fille qu'elle était » (p. 200) et « la femme politique qu'elle est devenue » (p. 69), notamment, grâce à ses grands-mères et à sa mère. Sa grand-mère maternelle indienne était une féministe engagée pour l'égalité des droits des femmes et la lutte contre les violences conjugales tandis que sa grand-mère paternelle jamaïcaine tenait les valeurs du travail et de l'altruisme en haute estime. La stratégie rhétorique de l'intime articulée autour du portrait « de la petite fille » qui finit par fusionner avec celui de la femme politique lui permet de mobiliser et de convaincre la nation de son engagement pour son pays, de son souhait d'inspirer les jeunes filles et de donner une voix aux femmes. L'auteur montre comment Kamala Harris construit son image auprès de son électorat comme « descendant d'une longue lignée de femmes fatales » dont « aucun membre féminin du clan n'a suivi de parcours conventionnel » (p. 51) et grâce auquel elle a connu « son premier éveil politique » (p. 55). L'ouvrage souligne le rôle capital de sa mère Shyamala Gopalan Harris, « sa plus grande source d'inspiration » (p. 65) dans son existence et dans son parcours politique. Sa mère est présentée comme celle qui lui a transmis la vertu de la détermination pour qu'elle devienne « une femme noire, fière et confiante » (p. 67). Le livre met aussi en avant l'importance de la sororité et fraternité Alpha Kappa Alpha (AKA) dont Kamala Harris était « l'un des seuls membres féminins », et qui est présentée à l'électorat comme une organisation qui a changé son existence de femme et son destin politique (p. 93). Ses stratégies rhétoriques de persuasion s'articulent fortement autour de l'*agentivité* (Butler 2017 [1997] : 38) du genre féminin, caractéristique du postféministe ou du féminisme libéral. L'auteur montre comment à l'aune de son élection, Harris démontre son agentivité avec conviction en rendant hommage à toutes celles qui ont « ouvert la voie » (p. 239) à son élection, dans une Amérique où elle ne pensait pas

qu'un moment comme cela était possible (p. 238), des propos que la presse américaine interprètera comme des odes, des plaidoyers féministes. On comprend que Kamala Harris souhaite incarner l'espoir auquel toutes les jeunes filles et toutes les femmes peuvent se raccrocher ou s'identifier. Enfin, son identité discursive s'articule autour de l'histoire Afro-américaine et de la race, sans pour autant mettre en avant la radicalité politique de ces mouvements. En ce sens, son électorat est incité à retenir comment le *Rainbow Sign* et le *Black Women Organized for Political Action* l'ont aidée à construire, forger et préserver sa philosophie politique engagée mais modérée. Sur le plan rhétorique, elle entend construire un rapport nuancé, mais aussi lissé, à la communauté noire au profit du « multiculturalisme » (p. 92). À la veille du scrutin final, se trouvant à Wilmington (État du Delaware), l'auteur montre comment Kamala Harris entend concilier une rhétorique de l'identification fondée sur le portrait de la « petite fille » à une rhétorique de l'inclusion (féminine) pour défendre une vision idéaliste de l'Amérique : « chaque petite fille qui regarde ce soir voit que c'est un pays de tous les possibles » (p. 210). Elle parvient ainsi à capitaliser sur son nom et sa personne le prestige des jeunes filles, des femmes de la nation américaine – racisées ou non – et du parti démocrate dont on sait que le succès électoral passe en partie par la mobilisation de la communauté noire et des femmes.

## L'émergence politique de Kamala Harris

- 5 Le troisième chapitre « Naissance d'une femme politique » s'attache à retracer ses années en tant que procureure qui ont contribué à sa naissance politique. On y apprend qu'elle a intégré l'université de droit de Hasting et un stage au Congrès américain, et qu'elle admire « ses héros » (p. 101) Thurgood Marshall – premier homme noir à siéger à la Cour suprême, Charles Hamilton Houston – avocat, militant pour la fin de la ségrégation raciale dans les écoles publiques, Constance Baker Motley – première juge fédérale afro-américaine. C'est à cela que l'auteur rattache l'ambition de Kamala Harris de devenir procureure pour « réformer le système judiciaire », « le rendre plus juste » et « aider les autres » (p. 104). En 1990, « le pouvoir est à portée de main » : elle devient procureure du District du Comté d'Alameda, remporte ses premières plaidoiries et gagne en notoriété. En 2003, en campagne pour devenir procureure du District de San Francisco, « son pragmatisme », sa rhétorique qui met en avant « ses convictions en une justice sociale et plus égale pour tous » (p. 105) séduisent les grandes fortunes et grands donateurs démocrates et républicains de Californie. Début 2004, la nouvelle procureure de San Francisco défend publiquement des idées progressistes militantes en faveur des minorités, du mariage pour des personnes de même sexe, la lutte contre les violences conjugales et la loi *Back on Track*<sup>1</sup>. En 2006, son programme – conservateur – sur l'absentéisme scolaire est un échec et lui vaut des critiques et des slogans dépréciatifs comme « Kamala est une flic ». Mais, soutenue par l'Establishment démocrate, elle est mise en contact avec un jeune sénateur de l'Illinois – Barack Obama – qu'elle rencontre en 2004 à Chicago et soutiendra en 2008. Leurs profils sont proches : métisses, de même génération, principalement élevés par leur mère au sein de communautés multiculturelles, ils ont appris à « maîtriser les codes afro-américains » (p. 154) avec succès. L'année 2010 marque le début des « premières fois » (p. 155) : Harris devient la première femme noire, procureure générale de Californie à remporter l'adoption par le parlement Californien « d'une Déclaration des droits des propriétaires »<sup>2</sup> (p. 156). Sa notoriété est grandissante puisque en 2012, elle est invitée à

prendre la parole à l'investiture de Barack Obama. En 2013 le *Times* la désigne « comme l'une des femmes les plus influentes du pays » (p. 173). Mais connaîtra-t-elle un destin « d'exception » (p. 243) à l'instar de Barack Obama ? En 2015, surnommée la « Obamagirl », elle se présente aux élections sénatoriales de 2016, gagne le soutien du parti démocrate, remporte la Convention et enfin, les primaires en juin 2016. Alors que Donald Trump est élu président le 8 novembre 2016, elle devient la deuxième femme noire élue Sénatrice puis la première Vice-présidente du Sénat de l'histoire, en intégrant, jusqu'en 2019, les services de Renseignements et de Sécurité intérieure et Affaires gouvernementales où elle parvient à « déstabiliser le clan Trump » (p. 184).

## En route pour la Maison-Blanche : un véritable chemin de croix ?

- 6 L'ultime chapitre « En route pour la présidence » revient sur son chemin tumultueux vers la présidence. L'auteur souligne que les républicains et la presse lui reprochent de « manquer d'idées politiques fortes » (p. 199). Le 27 juin 2019, lors du premier débat des primaires démocrates face à Joe Biden, quelque peu déstabilisée, elle tente de convaincre et de se faire une place sur la scène politique en usant d'une arme rhétorique principale, fondée sur une identification à « la petite fille noire qu'elle était » (p. 200). Elle mobilise de nouveau l'intime en convoquant une période de l'histoire américaine, singulière, la déségrégation noire : elle évoque le refus de Joe Biden d'intervenir dans la pratique du *busing*<sup>3</sup> dont elle a bénéficié, enfant à Berkeley. Le coup rhétorique – « cette petite fille, c'était moi » – (p. 200) suscite une forte émotion et une forte empathie de l'électorat américain démocrate (Hannah-Jones 2019). Sa popularité s'envole, les médias y voient sa véritable entrée en campagne. Mais, « l'archive toxique » (Cerja et., al 2023 : 2) de « #KamalaIsACop » (p. 201) apparue en 2006 (ré)envahit instantanément et massivement *Twitter*, réactualisant ainsi en 2019 les controverses autour de la loi sur l'absentéisme scolaire et du projet *Back on Track*. Le hashtag est un « dispositif technodiscursif » (Paveau 2019) considéré comme une véritable forme de discours numérique public qui révèle à la fois la dimension interactionnelle (sociale), expressive et digitale du langage, en permettant une interaction entre les internautes. En contexte politique, il arrive que le hashtag soit mis au service d'une instrumentalisation diachronique du discours et de l'image d'une personne visée, et contribue à la persistance et à la transformation de discours ou fragments de discours dans le temps. Le hashtag #KamalaIsACop est un fait langagier discursivodigital qui réalise une « connexion rhétorique et technologique » (Cerja et., al 2023 : 3) accélérée et répétée qui positionne Kamala Harris dans le trope de la *vilaine* pour inciter une partie de l'électorat américain à exprimer et à ressentir une hostilité publique. Ce trope est même réifié, transformé sur le web en un *mème*, une « forme de rhétorique communicationnelle et visuelle » (Huntington, 2013 : 2) à des fins expressives ou discursives. L'ouvrage retrace les principales critiques opposées à Harris par les républicains : une critique de classe « d'avoir menée une existence privilégiée » et une critique ethnique, « celle de ne pas être suffisamment noire » (p. 216) dont les républicains profitent pour affaiblir sa popularité auprès de l'électorat Afro-américain et pour faire naître une tension de classe. Face à l'hostilité grandissante de la presse qui la dépeint comme « prudente », « une énigme », « un mystère » (p. 221) et entourée d'une équipe de campagne « sans discipline, sans plan, sans stratégie » (p. 223)), le

chapitre montre comment Harris déploie à nouveau son tour rhétorique identitaire tactique – « je suis qui je suis » – pour retourner à son avantage son statut de femme multiculturelle. En mai 2020, l'Amérique, fragilisée par la mort de George Floyd voit ressurgir le mouvement *Black Lives Matter* qui témoigne de la nécessité d'un changement majeur en Amérique. Entre janvier et juin 2020, la « Biden-Harris Administration » (p. 235) conquiert la scène médiatique et politique. Le 21 novembre 2020, face au républicain Mike Pence, elle exprime ses promesses de changements et ses convictions progressistes pour la nation, en jouant notamment la carte rhétorique du genre : « Si je suis la première femme à occuper ce bureau, je ne serai pas la dernière » (p. 239). « L'effet Kamala » (p. 240) opère. Le 20 janvier 2021, elle devient la première femme noire Vice-Présidente d'une Amérique décrite comme divisée, traumatisée sur le plan sociopolitique et racial.

## Conclusion

- 7 L'épilogue de l'ouvrage consiste en quelques spéculations sur l'avenir de Harris en politique : déjouera-t-elle tous les pronostics lors des élections présidentielles en 2024 ou 2028 ? Sera-t-elle soutenue par la presse américaine ou perçue par l'électorat américain comme une « maîtresse dans l'art de créer du rêve comme Barack Obama » ou finira-t-elle dans le « cimetière politique » (p. 249) comme certains prédécesseurs ? On peut regretter que ces interrogations ne soient pas assez mises en relation avec les problématiques des injonctions paradoxales et de sexisme qui affectent généralement les politiciennes, dont Kamala Harris fait partie. De nombreuses études précédentes ont montré que lorsque les femmes acquièrent un rôle politique, elles doivent très souvent négocier leur statut social et ainsi trouver un équilibre entre l'image de pouvoir - une image qui est typiquement associée aux hommes - et l'image socialement assignée et attendue de la féminité pour être crédible dans leur rôle, leur fonction de dirigeant d'un pays.

---

## BIBLIOGRAPHIE

BUTLER, Judith. (2017). *Le Pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*, (Cynthia Nordmann, Jérôme Vidal, Trad.). Éditions Amsterdam. (Texte original publié en 1997).

CERJA, Cecilia, NAVE, Nicole D., WINFREY, Kelly L., PALCZEWSKI, Catherine Helen, & HAHNER, Leslie A. (2023). Misogynoir and the public woman : analog and digital sexualization of women in public from the Civil War to the era of Kamala Harris. *Quarterly Journal of Speech*, 110(1), 74-100. <https://doi.org/10.1080/00335630.2023.2192262>

HANNAH-JONES, Nicole. (2019, 23 juillet). *It was never about busing*. The New York Times. <https://www.nytimes.com/2019/07/12/opinion/sunday/it-was-never-about-busing.html>

HUNTINGTON, Heidi E. (2013). Subversive memes : Internet memes as a form of visual rhetoric. *AoIR Selected Papers of Internet Research*, 14(3). <https://spir.aoir.org/ojs/index.php/spir/article/view/8886>

PAVEAU, Marie-Anne. (2019). La resignification. Pratiques technodiscursives de répétition subversive sur le web relationnel. *Langage et société*, 167(2), 111-141. <https://doi.org/10.3917/ls.167.0111>

## NOTES

1. Une loi permettant la réinsertion de délinquants dans la société.
  2. Une série de lois protégeant les propriétaires de l'État depuis la crise économique mondiale de 2008.
  3. Le *busing* consiste en la déségrégation des enfants noirs dans les transports scolaires et les écoles publiques.
- 

## INDEX

**Thèmes** : Actualités

**Keywords** : discourse, gender, identities, United States, politics

**Mots-clés** : discours, genre, identités, États-Unis, politique

## AUTEURS

### ANAÏS CARRERE

Anaïs Carrere est docteure en Linguistique anglo-américaine et enseignante d'anglais au Département des Sciences du langage de l'Université Bordeaux Montaigne, membre associée du laboratoire CLIMAS (Cultures et littératures des mondes anglophones, EA 4196) et du groupe GLIDE (Groupe de linguistes et didacticiens émergents) de l'Université Bordeaux Montaigne.

**Actualités**

---

# Comptes rendus

---

# Écriture des personnages non binaires dans la fiction jeunesse française 2019-2023

Résumé de mémoire de master

*Writing the enbys in YA/children's fiction 2019-2023*

Alias Alouette

---

## RÉFÉRENCE

Alias Alouette. 2023. *Écriture des personnages non binaires dans la fiction jeunesse française 2019-2023*. Mémoire de master sous la direction de Véronique Léonard-Roques. Université d'Angers.

## Introduction

- 1 « Vous connaissez pas des livres sur la non-binarité ? C'est pour une proche. ». Sur les réseaux sociaux où les communautés non binaires (ré)émergent, se constituant autour de vécus pluriels, les demandes et les recommandations de livres avec des personnages non binaires sont récurrentes. Pour les enbys<sup>1</sup>, ces œuvres médiatrices — entre iels et leurs vécus, entre iels et leurs proches — sont nécessaires pour (faire re-)connaître leur genre. De ce fait, l'étude de ces œuvres est pertinente pour répondre aux enjeux de représentation des non-binarités. C'est ce qui a motivé ce mémoire sur l'écriture des personnages enbys en fiction jeunesse/Young Adult. Alors que les théories complotistes transphobes de « l'idéologie trans importée des États-Unis » sont portées aux nues dans l'espace médiatique français et visent particulièrement les mineurxs (puis les moins de 25 ans, puis...), il importe de rappeler au public que les personnes trans, et plus précisément ici les enbys, ne sont ni des robots ni des monstres.

- 2 La littérature J/YA est un objet loupe : doublement adressée d'une part (visant à la fois les adultes prescriptaires<sup>2</sup> et les jeunes) et d'autre part médium de transmission de valeurs éthiques, sociales, politiques et d'apprentissage de la langue française, elle grossit les enjeux de l'écriture de personnages enbys et accompagne jeunes et proches dans leur parcours. La littérature jeunesse est une littérature dont la spécificité est de s'adresser à une tranche d'âge qui ne cesse de s'agrandir : de l'objet-livre pour les 2-3 ans aux romans Young Adult (18-20 ans). De fait, ses diverses formes la rendent difficilement définissable et préhensible. C'est pourquoi notre recherche porte à la fois sur le roman pour adolescences (Delbrassine, 2006) et sur la littérature jeunesse (Dupont-Escarpit, 2008) notamment pour ce qui est des albums. De plus, nous comparons des œuvres de fantasy (Besson, 2007, 2018, 2021) avec des romances réalistes et avec des albums jeunesse puisque ce sont les genres où nous trouvons le plus de personnages enbys, et ce dans un corpus compilant des œuvres de 2019 à 2023.
- 3 Notre approche du personnage est à la fois structuraliste et cognitiviste énaïve. La première car nous considérons le personnage comme un actant, c'est-à-dire un support d'action qui structure le récit tout en assurant sa cohésion textuelle : « un agent dynamique, le support et le fil conducteur de l'action. » (Helms, 2018, p. 9,13). La seconde car nous considérons le texte comme un ensemble de perturbations qu'énaïve (Bottineau, 2013 ; Charest-Vézina, 2016) le système autopoïétique (Maturana & Varela, 1987 ; Varela et al., 1993). Or, le système autopoïétique est ici li lectaire. Nous devons identifier les traits saillants du texte (Grégoire, 2019) permettant l'énaïvement de la non-binarité du personnage. Ainsi nous ne dissociions pas intentionnalité de l'autaire, qui met en place les dispositifs structurant le texte dans lequel le personnage « répond à un projet spécifique de représentation » (Miraux, 1997, p. 41), et li lectaire, qui perçacte les perturbations textuelles.
- 4 Ceci nous amène à considérer la littérature non seulement comme une technologie du genre (De Lauretis et al., 2007) — qui négocie et structure les imaginaires et le champ littéraire en publiant et rémunérant ou non des personnes sexisées — mais aussi comme un objet culturel qui nécessite de considérer l'idéologique, l'hégémonie et la résistance, ainsi que l'identité et la constitution des communautés (Neveu & Mattelart, 2018). En effet, les œuvres du corpus visibilisent des identités marginalisées et résistent à l'idéologie cissexiste, au binarisme de genre et, parfois, aux différentes intersections des oppressions systémiques qui structurent le champ littéraire et sillonnent les textes d'une littérature hégémonique. Ceci participe à la vie des communautés.
- 5 Le choix du corpus a été guidé par la possibilité de constituer des ensembles relevant d'un même genre littéraire entre eux et avec d'autres ensembles de genres littéraires différents. Un autre critère a été le lectorat cible, en l'occurrence la jeunesse — catégorie marchande fluctuante, étendue et qui, par ses recouvrements de catégories, permet d'observer le panel de moyens utilisés pour s'adresser à différentes tranches d'âges.
- 6 Cela pose la question de l'agentivité (Butler, 2006 ; Guilhaumou, 2012 ; Haicault, 2012) des autaires qui écrivent des personnages enbys en littérature J/YA dans une langue « “hyperdéterminée en genre” » (Perry, 2004, p. 123), dans une société et un imaginaire cisgenristes et hostiles aux représentations non binaires (Baril, 2015). Ainsi: « In this binary system, non-binary experiences of the world are made to seem unsayable and non-binary positionalities are constructed as unreadable. » (Knisely, 2020, p. 73). Dès lors, puisque la langue est « un outil de médiation non neutre entre représentations,

formes linguistiques et société » (Chetcuti & Greco, 2012, p. 11), nous avons choisi d'étudier le codage linguistique des personnages enbys pour répondre à la question suivante : quelles ressources et codes sont mobilisées — selon leurs moyens/agentivité — par les autaires pour signifier, faire énoncer, la non-binarité des personnages à un lectorat principalement cisgenre et jeune, ou du moins éduicable, exposé au cis gaze et conditionné à la cisnormativité ?

## Méthodologie

- 7 Nous avons effectué les recherches par mots-clés, dans le catalogue des maisons d'édition (YBY Edition, JS Edition, On ne compte pas pour du beurre), sur des sites spécialisés crowd-sourced (collaboratifs) comme Fantastic queer, la Rainbowthèque, Planète diversité ou plus généraliste comme Babelio. En outre nous avons fait une veille sur Instagram et Facebook, et avons sollicité des librairies. Ces bases de données ne renseignent pas toujours si le personnage est principal ou secondaire. L'établissement d'un schéma actantiel permet de définir leur statut. Les albums (*La journée de Sasha*<sup>3</sup> et *Léo là-haut*<sup>4</sup>) ont été écartés car ils présentent des personnages non genrés, et non des personnages explicitement non binaires, ce qui était notre objectif pour cette étude. Le corpus recouvre une période de 2019 (premier album avec an enby) à fin 2023 (date arbitraire pour nous laisser le temps de l'analyse).
- 8 Nous avons procédé à des micro et macro-analyses pour étudier précisément toutes les œuvres du corpus, car c'est un premier travail sur le sujet et que, sans viser l'exhaustivité, nous essayons de couvrir au maximum le spectre de ces personnages. Dans un premier temps, nous avons établi le schéma actantiel ainsi que la progression du personnage, puis procédé à une analyse stylistique des scènes d'apparition des personnages, car « La scène est [...] un mouvement narratif particulièrement propre à souligner l'importance d'un évènement, qui correspond souvent à un moment décisif de la vie du personnage, et de ce fait à un tournant du récit. » (Helms, 2018, p. 80). Considérant l'importance des coming-out/in dans le vécu des personnes non binaires et la matérialité textuelle des scènes d'énonciation du genre qu'est le coming-out/in, nous considérons que ces scènes répondent aux enjeux énoncés plus haut par Laure Helms. C'est pourquoi nous les avons étudiées plus précisément. Nous avons plus spécialement étudié le lexique, le paratexte, la progression thématique, les accords et formes du français inclusif, les descriptions physiques ou les images, vérifié les items du cis gaze (Fabre, 2020 ; Mitchell, 2022) adapté par nous-même à la littérature. Nous avons aussi observé si des personnages avaient des identités multiples, intersectionnelles ; si un dispositif de sympathie était à l'œuvre envers le personnage ; si l'ouvrage propose un dispositif pédagogique, visant à expliquer ce qu'est la non-binarité et comment être an bonxe allié. Nous définissons un dispositif de sympathie comme l'ensemble des ressources textuelles, micro et macro, visant à provoquer chez li lecteur de la sympathie pour le personnage. Enfin nous avons mené, dans le cadre de ce mémoire, des entretiens avec les autaires.

## Résultats

- 9 Les livres J/YA du corpus sont pertinents en ce qu'ils répondent à un besoin de représentation, de rôle modèle, dont le manque est notable dans le champ de la littérature française.
- 10 Cependant, un quart des textes (quatre sur 16) véhiculent le cis gaze (Laguillon, 2023 ; Lefebvre, 2021 ; Manrique, 2021 ; Mx, 2022), c'est-à-dire que les œuvres remplissent quatre critères du cis gaze sur les 26 que nous avons établis pour la littérature à la suite de Charlie Fabre pour le cinéma<sup>5</sup>. Un texte peut questionner l'efficacité du cis gaze : *Une autre étincelle* (cinq critères) montre le contraste entre une relation toxique avec les parents (qui concentre quatre des cinq critères) et la création d'une famille choisie. Le choix d'une telle structuration de l'histoire entre deux relations contrastées questionne le projet littéraire de l'autaire : est-ce que le cis gaze est nécessairement véhiculé dans les récits montrant la transphobie des proches ? Deux éléments semblent concomitants dans les œuvres véhiculant le cis gaze : l'absence d'autres personnages enby/trans et celle de culture enby/trans : seules deux œuvres n'ayant ni l'un ni l'autre ne reproduisent pas le cis gaze (Anormally & Croüch, 2019 ; Cordélia, 2020).
- 11 La labellisation du personnage peut s'effectuer soit par le paratexte comme dans Lefebvre (2021) ou Narriaa (2023), soit par le texte, que ce soit en coming-in ou en coming-out. Les pronoms et accords peuvent faire office de labellisation si des éléments contextuels viennent l'appuyer, et inversement, une logique narrative peut entraver l'émergence de la non-binarité du personnage. Ainsi de Sam, qui est torse-nu à la Pride suivant sa mammectomie et qui utilise *iel+* accords masculins dans Mx et al. (2023). À l'inverse, Django Horrington utilise *iel+* inclusif abrégé par point médian mais l'annonce qu'iel est une âme réincarnée dans des corps différents brouille la lecture de sa non-binarité et l'inclusif apparaît comme un moyen de signifier la pluralité des corps de Django dans Manrique (2021).
- 12 Dans tous les textes, à l'exception de *Skell* où l'enby est l'antagoniste, un dispositif de sympathie est mis en place. Les textes ciblant les plus jeunes (3-12 ans, de *Non-binaire à Hiver*) mettent en place un dispositif pédagogique, que ce soit dans le texte ou le paratexte, parfois les deux. Trois textes pour adolescences — Laguillon, 2022 ; Lefebvre, 2021 ; Narriaa, 2023 — recourent à un dispositif pédagogique.
- 13 Ce dispositif peut aussi porter sur les choix linguistiques présents dans le texte. Ceux-ci traduisent une conscience de genre (Alpheratz, 2018) des autaires, qui étendent souvent le français inclusif aux groupes mixtes. Nous avons relevé quatre stratégies pour genrer les personnages enbys. Soit l'emploi de *iel+* accord inclusif abrégé par point médian, soit la neutralisation du genre — tant syntaxique que lexicale — soit l'alternance entre plusieurs formes et accords, soit le neutre (système al d'Alpheratz). Ces diverses stratégies ne sont pas nécessairement en concurrence mais se croisent dans le texte. De même, quatre expressions de genre physique sont observées : androgyne, mélange du féminin et du masculin (mélange tant dans un seul costume qu'alternant selon les scènes), masculine, mixte/unisexe. Seulx Claudine Manrique travaille la voix de son personnage non binaire et iel mixe les caractéristiques du féminin et du masculin.
- 14 Le genre des enbys est exprimé par le recours au genre masculin (les personnages étant afab ou sans information sur le genre assigné à la naissance) ou par les procédés du

français inclusif. Ces derniers incluent des pratiques de « réduction de la variation » de genre et de « dédoublement des éléments variables » (Elmiger, 2017, p. 39).

15 Neutralisation :

- évitement des accords : « Ael se retrouva en position assise sur la dernière marche » Lefebvre, 2021, p. 232
- reformulation : « Parce que tu n’as pas l’habitude de rester silen... de ne pas parler aussi longtemps. » Laguillon, 2023, p. 111
- emploi de noms et adjectifs épïcènes, à genre défini ou indéfini.

16 Genre neutre : -x, -æ, -aire, man, um, touz

17 Dédoublement des marques du genre :

- point médian : modèle parenthèse ée-s, e-x<sup>6</sup>, doublets abrégés homophones (ex : *seul-e, gonflé-e*), doublets abrégés hétérophones (ex : *petit-e, tous-tes, tou-te-s*)
- double flexion figée (ex : *belleau, iel, maon, saon, cellui, lea, læ, toustes*)
- alternance du masculin et du féminin selon les chapitres et point de vue.

18 La labellisation de la non-binarité peut passer par le paratexte (note d’intention, de bas de page, fiche personnage) et/ou dans le texte par une scène de coming-out à un autre personnage. Les enbys peuvent aussi partager leurs questionnements de genre au début de leur parcours de transition, ce qui s’apparente à un coming-in. Ce dernier est rapporté par le personnage principal à un autre, lui faisant part de ses questionnements. Ce faisant, ce mouvement d’ouverture à l’autre rapproche le coming-in du coming-out, c’est pourquoi nous pouvons parler d’un continuum coming-in/out, les deux se constituant par opposition. Ainsi, page 83, dans *Atypic Love*<sup>7</sup>, le personnage principal, Eden, en discutant avec Ligeia, la présidente de l’association LGBT+ de son lycée, est pris d’euphorie en découvrant les transidentités, sans se l’expliquer : « se sentant étrangement heureuse » et « Elle adorait [le style d’Alex, personnage non binaire out], mais sentait que cela ne suffisait pas à expliquer sa fascination ». Le chapitre suivant est du point de vue de Noah, son *love interest*. Eden lui partage son questionnement en discours direct pages 87-88 :

discuter de non-binarité avec Ligeia a été très perturbant. [...] Je ne sais plus qui je suis, ça remet beaucoup de choses en question. [...] Depuis que j’ai réfléchi à ça, j’ai remarqué à quel point il était fréquent qu’on se réfère à moi comme une femme et ça me dérange de plus en plus. Je ne sais pas s’il s’agit d’un véritable malaise ou si je me prends trop la tête.

19 Puis Eden lui fait son coming-out, page 164, avec le label découvert et choisi :

Et Eden lui raconta tout ce qui s’était passé durant le week-end. Pangenre. Ce mot était maladroit dans sa bouche, mais elle semblait tellement plus à l’aise ; terrifiée, mais heureuse. Noah hésita à lui parler de ses sentiments, à se montrer complètement honnête avec lui, mais il ne put se résoudre à faire passer ses émotions avant les siennes.

20 Nous remarquons le passage du féminin au masculin dans ce résumé, inscrivant dans la langue la nouvelle information sur le genre d’Eden pour Noah. Enfin Eden procède à une série de scènes de coming-out (à sa meilleure amie, à un copain qui le drague, à sa famille), rappelant qu’un coming-out est renouvelé. Ces scènes sont au discours direct. Ainsi : « Eden eut du mal à contenir ses larmes, à conserver une voix posée pour prononcer ces derniers mots : - Je suis non-binaire. Pangenre pour être exacte. Tu sais ce que ça veut dire ? » (Laguillon, 2022, p. 178).

- 21 La non-binarité des personnages est le plus souvent accompagnée d'un appareil pédagogique expliquant cette catégorie de genre et/ou proposant des ressources pour approfondir. Ainsi Cordélia, à la fin d'*Alana et l'enfant vampire*, propose en annexe une liste de ressources par thématiques : « sur le handicap et le validisme », « sur la transidentité et la non-binarité », « pour toujours plus de lecture avec toujours plus de diversité ». Cet appareil pédagogique peut prendre place dans le texte. Ainsi, dans *Atypic Love*, Sasha Laguillon, lors de la recherche d'un label non binaire par Eden sur une plateforme communautaire, présente les définitions des sous-catégories de la non-binarité au fur et à mesure de la recherche et de l'introspection du personnage enby :

Entre deux messages envoyés à Kyo, elle explorait les différents termes expliqués sur la plateforme : [suit la définition de *genderqueer*]. Eden se reconnaissait dans la définition mais trouvait le terme trop large. Elle avait besoin de mettre un mot précis sur ce qu'elle ressentait. *Genderfluid (genre-fluide) : désigne une personne dont le genre fluctue en fonction du temps.* (Laguillon, 2022, p. 152)

- 22 La labellisation et l'appareil pédagogique peuvent prendre place dans le paratexte. Le livre *Sous le sceau de l'Hiver*<sup>8</sup> s'ouvre ainsi sur une « note d'intention et d'avertissement » qui labellise Camille comme personnage non binaire et qui définit la non-binarité ainsi que le genre tout en présentant le néo-pronom employé du point de vue de Camille et en présentant d'autres néo-pronoms :

Nous avertissons nos lectrices et nos lecteurs que les chapitres du point de vue de Camille sont rédigés en utilisant le pronom « ael ». Camille est en effet non binaire et intersexe, et utilise un pronom non-genré. Il existe en français plusieurs pronoms différents utilisés par les personnes non binaires, comme « iel », « ael », « ille » ou « ol ». Ces pronoms, appelés néo-pronoms, ne sont pas nouveaux et ont existé de tout temps dans la langue française, mais sans s'imposer officiellement, malgré des propositions d'uniformisation. Ainsi, plusieurs usages cohabitent.

La non-binarité est une identité de genre. Le genre n'est pas lié à la biologie mais à la construction sociale : une personne grandit en se comportant, s'habillant, s'habillant selon des attributs « dits » masculins ou féminins. Une personne non binaire n'est ni exclusivement homme ou femme, mais peut se définir plutôt comme entre les deux, un mélange des deux ou aucun des deux. La non-binarité peut être également le fait d'avoir un genre fluide dans le temps. (Lefebvre, 2021, p. 7)

- 23 Cette note d'intention est doublée d'une note de bas de page dès la deuxième ligne du premier chapitre. Cordélia utilise aussi, dans *Alana et l'enfant vampire*<sup>9</sup>, une note de bas de page expliquant les enjeux du pronom *iel* lors de sa première occurrence, page 148 :

\* Iel : pronom neutre de la troisième personne du singulier, né de la contraction du « il » et du « elle ». Il sert notamment à désigner une personne de genre neutre ou non binaire. Il peut s'accorder au masculin, au féminin ou au neutre, au choix. Ici, Oli et ses amis l'utilisent car iel se pose des questions sur son genre et n'a plus envie d'être appelé « il » ou « elle ». Iel utilise également l'écriture inclusive qui permet de mettre le féminin et le masculin sur un pied d'égalité.

- 24 Nul doute que le corpus, dont la liste figure en annexe à ce compte rendu, a vocation à s'agrandir dans les années qui suivent. Les évolutions à venir, que ce soit des stabilisations ou bien de nouvelles émergences seront intéressantes à observer.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ALPHERATZ. (2018). *Grammaire du français inclusif : Littérature, philologie, linguistique*. Éditions Vent solars.
- ALPHERATZ. (2019). Français inclusif : Du discours à la langue ? *Le Discours et La Langue*, N° 111, ROSIER Laurence & RABATEL Alain (dir). EME Editions.
- ANORMALLY & CROÛCH. (2019). *À quoi tu joues ?* Édition des Trois canards.
- BARIL, Alexandre. (2015). Sexe et genre sous le bistouri (analytique) : Interprétations féministes des transidentités. *Recherches féministes*, 28 (2), 121-141. <https://doi.org/10.7202/1034178ar>
- BAUDOU, Jacques. (2005). *La fantasy pour la jeunesse*. Presses Universitaires de France.
- BESSION, Anne. (2007). *La fantasy*. Klincksieck.
- BESSION, Anne. (éd.). (2018). *Dictionnaire de la fantasy*. Vendémiaire.
- BESSION, Anne. (2021). *Les pouvoirs de l'enchantement : Usages politiques de la fantasy et de la science-fiction*. Vendémiaire.
- BESSION, Anne & JACQUELIN, Evelyne. (éds.). (2020). *Poétiques du merveilleux : Fantastique, science-fiction, fantasy en littérature et dans les arts visuels*. Artois Presses Université.
- BOTTINEAU, Didier. (2013). Pour une approche enactive de la parole dans les langues. *Langages*, 192 (4), 11-27. <https://doi.org/10.3917/lang.192.0011>
- BUTLER, Judith. (2019) [1990]. *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité* (Cynthia KRAUS, Trad.). La Découverte.
- CHAREST-VÉZINA, Mathieu. (2016). *Une perspective éactive de l'expérience du récit littéraire* [Mémoire, Université du Québec à Montréal]. <https://archipel.uqam.ca/9126/1/M14538.pdf>
- CHELEBOURG, Christian. (2013). *Les fictions de jeunesse*. Presses universitaires de France.
- CHETCUTI, Natacha & GRECO, Luca. (éds.). (2012). *La face cachée du genre : Langage et pouvoir des normes*. Presses Sorbonne nouvelle.
- DE LAURETIS, Teresa. (2023) [2007]. *Théorie queer et cultures populaires : De Foucault à Cronenberg* (Sam BOURCIER, Trad.). La Dispute. <https://doi.org/10.3917/disp.delau.2023.01>
- DELBRASSINE, Daniel. (2006). *Le roman pour adolescents aujourd'hui : Écriture, thématiques et réception*. SCEREN-CNDP de l'Académie de Créteil la Joie par les livres.
- DUPONT-ESCARPIT, Denise. (2008). *La littérature de jeunesse : Itinéraires d'hier à aujourd'hui*. Magnard.
- EDGAR, Silène. (2018). « Jeunesse » in *Dictionnaire de la fantasy*, BESSION Anne (ed.). Vendémiaire.
- FABRE, Charlie. (2020). *Le regard cis reflété au cinéma. L'impact du cis gaze sur la représentation des personnes trans' au cinéma et des corps trans' à travers les miroirs*. Mémoire de recherche, Master 2 Genre, Littérature et Culture. Université Lumière Lyon 2 (inédit).
- GRÉGOIRE, Michaël. (2019). *Signifiant, signifié, saillance (s) : Le signe v (éc)u comme action*. <https://doi.org/10.18145/SIGNIFIANCES.V2I1.197>

- GUILHAUMOU, Jacques. (2012). Autour du concept d'agentivité. *Rives méditerranéennes*, 41, Article 41. <https://doi.org/10.4000/rives.4108>
- HAICAULT, Monique. (2012). Autour d'agency. Un nouveau paradigme pour les recherches de Genre. *Rives méditerranéennes*, 41, Article 41. <https://doi.org/10.4000/rives.4105>
- HELMS, Laure. (2018). *Le personnage de roman*. Armand Colin.
- KNISELY, Kris. (2020). Subverting the Culturally Unreadable: Understanding the Self-Positioning of Non-Binary Speakers of French. *The French Review*, 94 (2), 173-192. <https://doi.org/10.1353/tfr.2020.0280>
- LARTET-GEFFARD, Josée. (2005). *Le roman pour ados : Une question d'existence*. Éd. du Sorbier.
- LÉVÊQUE, Tom & LÉVÊQUE, Nathan. (2020). « Diversité et représentation en littérature ado » in LÉVÊQUE Tom & LÉVÊQUE Nathan, *En quête d'un grand peut-être : Guide de littérature ado*, p. 132-138. Éditions du Grand peut-être.
- MARCOIN, Francis & CHELEBOURG, Christian. (2007). *La littérature de jeunesse*. Armand Colin.
- MATURANA, Humberto R & VARELA, Francisco J. (1987). *The tree of knowledge: The biological roots of human understanding*, New Science Library.
- MIRAUX, Jean-Philippe. (1997). *Le personnage de roman : Genèse, continuité, rupture*. Nathan.
- MITCHELL, Nissa. (2022, septembre 21). *The Cis Gaze*. Medium. <https://transsubstantiation.com/the-cis-gaze-6c151f9374ca>
- NEVEU, Érik & MATTELART, Armand. (2018). *Introduction aux Cultural Studies : La Découverte*. <https://doi.org/10.3917/dec.matte.2018.02>
- PERRY Véronique, MOREAU Thérèse, DURRER Sylvie, LABROSSE Céline, KHAZNADAR Edwige. (2002). Désexisation et parité linguistique : le cas de la langue française. 9, 2002, Actes des Journées de l'ANEF. (halshs-04173488) PRINCE, Nathalie. 2015. *La littérature de jeunesse : Pour une théorie littéraire* (2e édition). Armand Colin.
- VARELA, Francisco, THOMPSON, Evan & ROSCH, Eleanor. (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit : Sciences cognitives et expérience humaine*. Éd. du Seuil.
- VERMOT-DESROCHES, Sandrine & PÉCHIER, Chloé. (2022). *L'édition jeunesse aujourd'hui : Le personnage dans le roman adolescent*. L'Harmattan.

## ANNEXES

### Corpus

- ANORMALLY & CROÛCH. (2019). *À quoi tu joues ?* Édition des Trois canards.
- CORDÉLIA. (2020a). *Alana et l'enfant vampire*. Scrineo.
- CORDÉLIA. (2020b). *Tant qu'il le faudra* (Vol. 1). Éditions Akata.
- CORDÉLIA. (2021). *Tant qu'il le faudra* (Vol. 2). Éditions Akata.
- CORDÉLIA. (2023). *Tant qu'il le faudra* (Vol. 3). Éditions Akata.

- DEJOUR-CHOBODICKÁ, Louise. (2023). « Vis-à-vis » in GUILLAUMAT, Anne-Laure, VELTEN, Auriane, DEIANA, C. M., MARTINEZ, Camille., & RENNBERG, Karine. *Plaisirs gustatifs*. (p. 9-36). YBY Éditions.
- JOLLY, Anatole. (2022). *Elys et la fleur de pouvoir*. JS éditions.
- LAGUILLON, Sasha. (2022). *Atypic love*. JS éditions.
- LAGUILLON, Sasha. (2023). *Une autre étincelle*. JS Éditions.
- LEFEBVRE, H. (2021). *Sous le sceau de l'hiver*. Scrineo.
- LEGRAND, Naël. (2023). « La Saveur des lendemains » in GUILLAUMAT, Anne-Laure, VELTEN, Auriane, DEIANA, C. M., MARTINEZ, Camille & RENNBERG, Karine. *Plaisirs gustatifs*. (p. 39-83). YBY Éditions.
- MANRIQUE, Claudine. (2021). *Skell : Les Chasses de Ravenous*. Onyx.
- MAGLORE, Merlin. (2023). « Noa » in MX, Léo, VEMBAUD, Édén, À FLEUR DE PEAUX, MAGLORE, Merlin & Sam RAPHAËL-LE. *Iels marchent, iels s'aiment* (p. 37-60). Le Muscadier.
- Mx, Léo. (2022). *Adriel*. Explora.
- MX, Léo. (2023). « Sam » in MX, Léo, VEMBAUD, Édén, À FLEUR DE PEAUX, MAGLORE, Merlin., & Sam RAPHAËL-LE. *Iels marchent, iels s'aiment* (p. 169-203). Le Muscadier.
- NARRIAA. (2023). *L'Ombre et l'éclat*. YBY éditions.
- VEMBAUD, Édén. (2023). « Côte » in MX, Léo, VEMBAUD, Édén, À FLEUR DE PEAUX, MAGLORE, Merlin & Sam RAPHAËL-LE. *Iels marchent, iels s'aiment* (p. 5-36). Le Muscadier.

## NOTES

1. De l'abréviation anglaise *NB* pour nonbinary.
2. Genre neutre issu du système al d'Alpheratz : *cherchaires, chercheurs, chercheuses*.
3. Sélène, Jeanne. (2020). *La journée de Sacha*. JS Editions.
4. Kedadouche, Melody, & Rosier, Adam. (2022). *Léo là-haut*. On ne compte pas pour du beurre.
5. Charlie Fabre a créé et testé 20 critères, dont un spécifique au cinéma car nécessitant des actrices. Nous en avons ajouté sept autres.
6. Dans ce cas on peut parler de triplement des marques du genre.
7. Laguillon, Sasha. (2022). *Atypic love*. JS éditions.
8. Lefebvre, Hermine. (2021). *Sous le sceau de l'hiver*. Scrineo.
9. Cordélia. (2020). *Alana et l'enfant vampire*. Scrineo.

---

## INDEX

**Thèmes** : Actualités

**Keywords** : non-binary, inclusive language, literature, trans youth, trans studies

**Mots-clés** : non-binarité, langage inclusif, littérature, enfants trans, études trans

## AUTEUR

### ALIAS ALOUETTE

Alouette est titulaire d'une licence de Lettres et d'un Master Genre à l'Université d'Angers.

# Comparaison théorique sur la performativité de l'insulte homophobe. Austin, Bourdieu, Butler

Résumé de mémoire de master

*Theoretical comparison over the performativity of the homophobic insult.*

*Austin, Bourdieu, Butler*

**Grégoire Ben-Aïssa**

---

## RÉFÉRENCE

Ben-Aïssa, Grégoire. (2023). *Encore des mots, toujours des maux ? Analyse théorique comparée sur l'efficacité de l'insulte et les perspectives de sa réappropriation chez Butler et Bourdieu*. Mémoire de master en Philosophie, Politique, Economie, sous la direction de Philippe Sabot. Lille : Université de Lille 3, Laboratoire Savoirs, Textes, Langage - UMR8163

- 1 « Hé, sale pédé ! ». Il y a quelque chose de déroutant à être adressé de la sorte. Pourtant l'on sait la plupart du temps, quand on est l'objet de cette interpellation, que l'on s'adresse à nous. Il serait réducteur cependant de limiter ce terme à sa dimension injurieuse, tant il a été réapproprié, notamment dans les discours militants. Le 21 juin 2018, Kiddy Smile, se produisant à l'Élysée, portait un t-shirt où l'on pouvait lire « Fils d'immigré, noir et pédé ». On vit alors Valérie Boyer, sénatrice Les Républicains, s'offusquer sur Twitter (désormais X) en déclarant : « Le rapport, et vous le savez très bien, c'est que d'un côté @EmmanuelMacron appelle au respect de la fonction présidentielle et #EnMêmeTemps, il l'abaisse en organisant une *jet set* à l'Elysée avec Dj Kiddy Smile portant un T-shirt où était écrit "Fils d'immigré, noir et pédé" » (en témoigne un article du *Figaro* du 1<sup>er</sup> juin 2018). Cet exemple est intéressant à plusieurs

titres : il semble d'abord témoigner d'un changement du regard institutionnel sur l'homosexualité mais aussi d'autres questions (race, classe, autres cibles de l'insulte traitées dans ce mémoire) du moins en apparence (s'ouvre la question d'un queer washing institutionnel). Il témoigne aussi du fait que l'usage du terme « pédé », ici comme emblème, reste polémique, n'est pas jugé légitime par toutes, ce qui montre également que la réappropriation n'est pas un processus achevé, qu'elle doit être reconduite constamment. Comment comprendre ce que l'insulte homophobe et sa réappropriation, mais plus généralement toute forme de discours de haine et de violence verbale (Fracchiolla et al., 2013), (dé)font ou échouent à (dé)faire ? C'est à cette question que tentent de répondre Judith Butler, Pierre Bourdieu et, en confrontant leurs approches, ce travail qui résume mon mémoire de master. L'intérêt de cette confrontation repose dans le fait qu'en dépit de travaux réalisés dans des contextes différents, Bourdieu demeure utile pour sociologiser l'approche critique de Butler sur l'insulte, approche qui insiste à juste titre sur la puissance d'agir du sujet dominé, subalterne, insulté et sur sa capacité de réapproprier l'insulte. Elle permet également de faire une succincte histoire du concept de performatif.

- 2 Pour commencer, en quoi dire est-ce faire ? Le concept de performatif vient de John L. Austin (1991) qui distingue au départ les énoncés réalisant une action (performatifs) des énoncés décrivant un état de fait (constatifs). Au terme de sa réflexion il en vient à considérer que toute énonciation est un acte de discours réalisant trois gestes : celui de dire (*locutoire*), celui réalisé simultanément au dire, en disant (*illocutoire*), et celui découlant du dire, par le fait de dire (*perlocutoire*). Ce concept est transporté de la philosophie analytique à la philosophie sociale et politique par Bourdieu (2021) et Butler (2017). La constitution des identités individuelles et collectives, du champ social, est pour tout ou partie aussi un acte d'ordre symbolique, ayant trait au performatif<sup>1</sup>. Le langage n'est plus le simple reflet du monde social mais participe à sa formation.
- 3 En ce sens, l'insulte serait-elle un énoncé ayant le pouvoir de faire la personne qu'elle décrit ? Depuis les travaux de la linguistique et de l'étymologie (Fracchiolla, 2017 ; Raymond, 2019) on comprend que l'insulte est cette procédure et ce mot visant à, ou ayant la possibilité de, causer l'injure, c'est-à-dire de blesser, à la fois de façon psychique et émotionnelle, mais aussi sociale et symbolique, les deux dimensions étant, comme le souligne d'une certaine manière Erving Goffman (1975) à propos du stigmaté, co-dépendantes. L'insulte occupe chez Austin une place ambiguë : elle existe de fait mais ne saurait pourtant être un performatif explicite conventionnellement établi. Il semble donc impossible de garantir conventionnellement l'injure. Comment expliquer qu'alors Butler comme Bourdieu en viennent à attribuer à l'insulte le pouvoir potentiel d'assigner à sa place le dominé voire d'interdire toute place à certaines identités (forclusion) ? Théoriquement, c'est qu'ils vont à l'encontre de deux présupposés austiniens.
- 4 D'abord, chez Bourdieu comme Butler, l'insulte relève bel et bien d'une certaine conventionalité. Chez Bourdieu l'insulte est efficace lorsqu'un locuteur autorisé conventionnellement – dominant – utilise dans les bonnes circonstances – face à une personne dominée – les bons mots – dont le potentiel ou capital injurieux dérive du faible capital symbolique de la position à laquelle ils font référence. Chez Butler, l'insulte relève aussi de la mobilisation d'un potentiel injurieux conventionnel, d'une chaîne historique de citation ou de signification qui fait référence à toutes les énonciations passées ayant effectivement blessé ou stigmatisé. Chez Bourdieu et Butler,

contrairement à chez Austin, l'insulte est donc connue et reconnue du fait de son caractère conventionnel et permet ainsi d'injurier<sup>2</sup>. Cela n'empêche pas Butler de rejoindre Austin sur le caractère « perlocutoire », c'est-à-dire jamais assuré (en dépit de la domination ou de la conventionnalité), de la blessure qui résulte de l'insulte, mais iel le fait depuis un cheminement tout à fait différent.

- 5 Cette différence de cheminement résulte du fait que, qu'il s'agisse de l'agent dominé bourgeois ou du sujet vulnérable butlérien, ce qui est remis en cause c'est le présupposé implicite, explicité par Jacques Derrida (1971), que l'échange linguistique est un dialogue égalitaire, non-imposable, des volontés et des consciences. De cette conception des sujets linguistiques souverains découle la possibilité chez Austin d'un « refus » de l'insulte (« *non-play* ») ayant pour conséquence l'impossibilité de la conventionnalisation de la procédure d'insulte. Bourdieu et Butler remettent donc toutes deux en cause les fondements ontologiques de la conception austinienne de l'insulte, sans pour autant parvenir aux mêmes conclusions sur sa performativité et sa réappropriation. Il semble en effet que chez Bourdieu la conventionalité, fondée dans la domination, puisse dans les bonnes circonstances garantir la nécessité de l'injure. Au contraire, chez Butler aucune forme de domination, aussi forte soit-elle, n'arrive à clore la possibilité de l'échec de l'insulte. Pourquoi ?
- 6 Théoriquement, Bourdieu et Butler ont en partage une ontologie relationnelle. Les écrits plus épistémologiques et philosophiques de Bourdieu (1980 ; 1997) et les développements de Butler sur le sujet précaire et vulnérable (2005b ; 2010 ; 2022) relèvent d'une reformulation critique de la reconnaissance et de l'idée hégélienne que tout sujet se fonde dans l'expérience de l'aliénation, au-delà de lui-même (Hegel, 1970). C'est de cette nécessaire aliénation que découle le fait que le pouvoir compris comme domination (chez Bourdieu) ou normativité (chez Butler) est constitutif du sujet. Concrètement, cela signifie que nous intériorisons dès le départ, agissons et pensons depuis la domination (ce qui chez Bourdieu renvoie à l'*habitus*) ou depuis la normativité (le retournement du sujet sur lui-même qu'elle induit fonde la psyché chez Butler). L'insulte homophobe peut en ce sens être constitutive : elle ne trouve pas des sujets déjà-là, autonomes et souverains, mais vient participer à l'édification d'une condition et d'une identité homosexuelles marquées par elle comme le décrit Didier Eribon (1999). Ce caractère constitutif et marquant en profondeur (renvoyant d'ailleurs à l'origine du mot stigmaté), qui fait de l'insulte une interpellation<sup>3</sup> (Althusser, 1976), permet de rendre compte de tout un spectre de pratiques, de l'homophobie comme expression d'un déni d'homosexualité, au « non-outing », ou encore au simple fait qu'en tant que personne homosexuelle l'on sache que « pédé » (terme stigmatisant porteur d'une domination et de l'hétéronormativité) est une insulte, qui peut nous être adressée, et à laquelle on peut se retourner. Bref, c'est cela qui nous rend « interpellable » par l'insulte.
- 7 Mais on ne comprend alors toujours pas ce qui explique que Bourdieu insiste sur la reproduction de la domination ou de l'oppression dans laquelle s'inscrit l'insulte homophobe<sup>4</sup>, là où Butler souligne davantage la possibilité nécessaire de sa réappropriation. On est en fait face à deux moments du structuralisme tels que décrits par Étienne Balibar (2005). D'abord, le geste proprement structuraliste de réalisation que tout sujet est constitué et non souverain, puis le geste usuellement qualifié de poststructuraliste d'analyse des limites de l'opérateur de constitution (c'est-à-dire de la structure). De plus, on est face à deux conceptions de la répétition du pouvoir. D'un

côté, l'incorporation du pouvoir par les agents signifie leur adéquation aux exigences du pouvoir : c'est l'alignement entre structures objectives et subjectives dont parle Bourdieu. De l'autre, l'assomption de la norme par les corps et les sujets n'est jamais qu'une approximation : il y a toujours une distance (critique) entre sujet et pouvoir chez Butler. Dans la seconde conception, le pouvoir est constitutif des sujets, ils lui sont donc vulnérables. Mais il a aussi besoin, pour exister, d'être (approximativement) assumé par eux : le pouvoir devient lui-même vulnérable, sujet à l'altération et non-totalisant. La répétition de l'insulte, de son caractère injurieux plus exactement, est elle-même marquée par cette distinction entre reproduction et reconduction de la domination d'un côté, et itération donc altération du signe<sup>5</sup> et de la normativité de l'autre. En fait, ce que le moment butlérien questionne c'est la possibilité-même d'une reproduction à l'exact (Balibar, 2021).

- 8 Que faire de ces développements ? Quelles perspectives ouvrent-ils ? D'abord, depuis cette question concrète et spécifique de l'insulte, ce qu'il s'agissait de traiter, c'était l'évolution conceptuelle du performatif, son glissement de la philosophie analytique austiniennne à la philosophie sociale et politique de Butler en passant par la sociologie bourdieusienne. Toutefois, ce à quoi touche plus fondamentalement ce mémoire est la thématique de la constitution discursive de nos identités dans les jeux discursifs de pouvoir et de vérité. C'est autour de cette thématique du pouvoir des mots que la dimension comparative prend tout son sens, dans la mesure où sont identifiées deux conceptualisations du pouvoir : domination (Bourdieu) et normation (Butler). D'un côté on trouvera de quoi penser Bourdieu et Butler ensemble.
- 9 On pourra en ce sens comprendre ce mémoire à la suite de Balibar (2021) ou de Pierre Macherey qui, dans un exposé sur l'interpellation chez Althusser et Fanon, nous donne des pistes pour penser la complémentarité des approches théoriques de la domination et de la normation du sujet (Macherey, 2012). Bourdieu comme Butler (à la suite de Foucault) nous permettent de comprendre comment les rapports de pouvoir ne font pas qu'empêcher la reconnaissance mais l'habitent fondamentalement. Butler parle d'une nécessaire possibilité de la réappropriation de l'insulte, soulignant à raison que, peu importe la force avec laquelle semble s'imposer le pouvoir, le sujet opprimé garde une puissance d'agir et le sujet dominant n'est pas souverain. De son côté Bourdieu permet de sociologiser cette possibilité nécessaire en théorie, de réfléchir à la possibilité de contextes qui, n'étant jamais pleinement déterminants, peuvent être plus ou moins propices, mais aussi de réfléchir à la possibilité de l'échec de la mise en échec, de penser des moments où la réappropriation n'est que partielle, ne réussit pas, fait l'objet d'une réaction violente, etc.
- 10 Dans l'insulte homophobe, la norme (dé)jouée est celle de l'hétéronormativité<sup>6</sup>. À un genre doit correspondre une sexualité avec un autre genre dans le cadre de la binarité. C'est depuis cette doxa normative et sa (re)connaissance que peut être exprimée l'insulte homophobe. Depuis la norme se déploie une domination symbolique, c'est-à-dire une distribution différentielle d'un capital symbolique en vertu de l'hétéronormativité (où l'homme hétérosexuel sera mieux perçu que l'homme homosexuel, toute chose égale par ailleurs et dans le cadre de la masculinité). L'insulte homophobe « pédé » est l'expression de cette normativité dont parle Butler et que Bourdieu permet de comprendre en action. Le mot « pédé » est doué de ce que nous appelons un capital injurieux, qui lui permet d'appuyer, de reconduire une domination hétéronormative. Le capital injurieux d'un mot apparait inversement proportionnel au

capital symbolique<sup>7</sup> du groupe qu'il désigne. Mais ce capital injurieux, conventionnel, fruit d'une chaîne historique d'itération, de fossilisation de la blessure, est friable, et peut-être remis en question. Il n'est d'ailleurs pas forcément universellement partagé et en ce sens le même mot aura un capital plus ou moins injurieux en fonction des différentes interactions, des interlocuteurs, des marchés symboliques où il est exprimé. Cette conceptualisation mixte de l'insulte entre Butler et Bourdieu permet de comprendre l'insulte homophobe, sa réappropriation, la possibilité de son échec et de sa reproduction en fonction du contexte social, mais aussi l'équivocité à laquelle la réappropriation donne lieu sur différents marchés linguistiques ou, autrement dit, le fait que l'insulte n'est toujours réappropriée que depuis le pouvoir qui la porte et qui ne cesse pas totalement de l'agir. C'est depuis le détournement des outils de pouvoir que s'opère la résistance, et c'est ce qu'illustre la résistance/subversion linguistique dans la réappropriation de l'insulte.

- 11 La complémentarité des approches bourdieusiennes et butlériennes (c'est-à-dire, aussi, cette non-réductibilité entre les deux), si elle repose sur une certaine compatibilité, relève également d'une différence indissoluble sur la perspective de la reconduction du pouvoir : Bourdieu pense la tendance de la domination à se reconduire (reproduction) alors que Butler pense la tendance de la norme à s'altérer (réitération). On peut alors questionner le caractère synthétique du rapprochement que Butler tente de réaliser entre Bourdieu et Derrida dans le dernier chapitre du *pouvoir des mots* (Butler, 2017, p. 192-237), dans la mesure où la tendance (si centrale chez Bourdieu) à la reproduction du pouvoir semble être dissoute par sa nécessaire altération dans la réitération derridienne (où tout signe, donc toute norme, mais aussi toute situation de domination doit se répéter pour perdurer et en se répétant change nécessairement). Ce mémoire entend finalement apporter des éléments pour penser ensemble ce qui est classé comme « structuraliste » d'un côté et « poststructuraliste » de l'autre, pour penser au-delà de la très utile *queer theory*, dans la même perspective que les émergents matérialismes trans.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ALTHUSSER, Louis. (1976). Idéologie et appareils idéologiques d'État. In ALTHUSSER, Louis. *Positions*. Paris. Editions sociales. 67-125.
- AUSTIN, John L. (1991). *Quand dire c'est faire* (Gilles LANE, Trad.). Éditions du Seuil. (Texte original publié en 1962).
- BALIBAR, Étienne. (2005). « Le structuralisme : une destitution du sujet ? ». *Revue de métaphysique et de morale*, 45, 5-22. DOI : <https://doi.org/10.3917/rmm.051.0005>
- BALIBAR, Etienne. (2021). « Reproductions : une généalogie ». *Actuel Marx*, 70, 12-29. DOI : <https://doi.org/10.3917/amx.070.0012>.
- BOURDIEU, Pierre. (1980). *Le sens pratique*. Éditions de Minuit.
- BOURDIEU, Pierre. (1997). *Méditations pascaliennes*. Éditions du Seuil.

- BOURDIEU, Pierre. (2001). *Langage et pouvoir symbolique*. Éditions du Seuil. (Texte original publié en 1991).
- BOURDIEU, Pierre. (2014) *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Éditions du Seuil. (Texte original publié en 1994).
- BOURDIEU, Pierre. (2021). *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris. Fayard. (Texte original publié en 1982).
- BUTLER, Judith. (2005a). « Préface à la seconde édition (1999) de *Gender Trouble. Feminism and the subversion of identity* ». *Cahiers du genre*, 38, 15-42. DOI : 10.3917/cdge.038.0015.
- BUTLER, Judith. (2005b). *Vie précaire. Les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001* (Jérôme ROSANVALLON & Jérôme VIDAL, Trad.). Éditions Amsterdam. (Texte original publié en 2004).
- BUTLER, Judith. (2010). *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre et le deuil* (Joëlle MARELLI, Trad.). Éditions La Découverte. (Texte original publié en 2009).
- BUTLER, Judith. (2017). *Le pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif* (Charlotte NORDMANN & Jérôme VIDAL, Trad.). Éditions Amsterdam. (Texte original publié en 1997).
- BUTLER, Judith. (2022). *La vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théories* (Brice MATTHIEUSSENT, Trad.). Éditions Amsterdam. (Texte original publié en 1997).
- DE MARESCHAL, Édouard. (2018, 23 juin). « Fils d'immigré, noir et pédé » : polémique sur le concert de Kiddy Smile à l'Élysée ». *Le Figaro*. <https://www.lefigaro.fr/politique/le-scan/2018/06/23/25001-20180623ARTFIG00138-fils-d-immigre-noir-et-pede-polemique-sur-le-concert-de-kiddy-smile-a-l-elysee.php>.
- DERRIDA, Jacques. (1971). Signature, événement, contexte. In *La communication. Actes du XVe congrès de l'Association des sociétés de philosophie de langue française*. Université de Montréal. 49-76.
- ERIBON, Didier. (1999). *Réflexions sur la question gay*. Fayard.
- FRACCHIOLLA, Béatrice, MOÏSE, Claudine, ROMAIN, Christina, & AUGER, Nathalie (Dir.). 2013. *Violences verbales : analyses, enjeux et perspectives*. Presses Universitaires de Rennes.
- FRACCHIOLLA, Béatrice. (2017). L'insulte et l'injure vues comme genres brefs, et leur mise en discours. *Le genre bref : son discours, sa grammaire, son énonciation*. Département de Lettres Françaises de l'Université Aoyama gakuin (Tokyo) ; Société de Lettres Françaises d'Aoyama (Tokyo) (p. 173-188).
- GOFFMAN, Erving. (1975). *Stigmate : les usages sociaux des handicaps* (Alain KIHM, Trad.). Éditions de Minuit. (Texte original publié en 1963).
- HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich. (1970). *Phénoménologie de l'esprit. Tome 1* (Jean HYPOLITE, Trad.). Éditions Aubier-Montaigne. (Texte original publié en 1807).
- MACHEREY, Pierre. (2012, 15 février). *Deux figures de l'interpellation : « Hé, vous, là-bas » (Althusser) - « Tiens, un nègre ! » (Fanon)*. La Philosophie au sens large. Consulté le 22 juin 2024, <https://philolarge.hypotheses.org/1201>.
- RAYMOND, Laurie. (2019). Des mots pour dire l'insulte (de la naissance du français à nos jours). *ELIS - Revue des jeunes chercheur-e-s en linguistique de Sorbonne Université*, 6, 23-43. DOI : halshs-02391051.

## NOTES

1. On peut affirmer ça aussi pour Bourdieu bien que ce soit moins évident, dans la mesure où, s'il ne faut pas tomber dans ce qu'il appelle le « relativisme nominaliste », Bourdieu insiste aussi sur un certain arbitraire des catégories de di-vision du monde sociale et sur la possibilité de le voir selon plusieurs principes (Bourdieu, 2001, p.298-301).
2. Je dis contrairement à chez Austin car pour lui l'insulte ne peut pas être un performatif dit « explicite », c'est-à-dire prendre la forme d'une procédure conventionnelle, dont il est établi, dont tout le monde *sait*, qu'elle est utilisée pour blesser. Or, chez Bourdieu l'insulte blesse car elle est socialement fondée, reconnue comme insulte (et comme forme de violence et de domination symbolique) et chez Butler l'insulte blesse du fait qu'elle cite les usages, donc les contextes et les blessures passées (elle s'inscrit dans une chaîne historique de signification), de sorte qu'ici aussi la personne ciblée sache, reconnaisse, la volonté d'injurier et la convention citée.
3. Le terme interpellation est explicitement utilisé par Butler mais pas par Bourdieu. Cependant divers éléments nous permettent de transcrire l'idée d'une insulte fonctionnant comme interpellation dans la domination, c'est-à-dire disposant d'une agentivité propre. Il faut alors reconnaître l'importance de la dimension symbolique (et non seulement « matérielle » au sens réduit du terme) dans la constitution de l'identité de l'agent. Si la force de l'insulte repose sur des potentialités présentes dans les structures sociales *objectives* marquées par la domination, elle est une pratique (donc quelque chose d'aussi matériel) qui concrétise cette potentialité. Elle fait passer le sujet du stigmatisable au stigmatisé, agit comme une actualisation de la domination, la rend *effective*. C'est dans des termes similaires que Pierre Macherey décrit le rôle de l'interpellation dans l'idéologie chez Althusser, en soulignant la proximité entre idéologie althussérienne et domination bourdieusienne (Macherey, 2012).
4. Il faut que le.a lecteur.ice note que Bourdieu ne parle jamais explicitement ou directement de l'insulte homophobe, ce qui n'empêche pas qu'elle puisse être comprise depuis un cadre conceptuel bourdieusien. La question de l'homosexualité reste peu explicitement présente dans ses travaux (exemple : Bourdieu, 2014, p.123).
5. Le concept est repris de Derrida par Butler. Derrida conçoit le performatif comme itération : comme une citation, une répétition du même signe dans un nouveau contexte, ce qui a pour conséquence d'altérer le sens du signe (Derrida, 1971). Butler y voit une force de subversion du signe, de l'insulte, mais aussi de toute norme qui fonctionne sur ce mode de la répétition-citation altérante : « Si un rituel peut faire l'objet d'une resignification, c'est parce qu'une formule peut rompre avec son contexte d'origine, et prendre des significations et des fonctions pour lesquelles elle n'avait pas été conçues. » (Butler, 2017, p.217).
6. Pour une définition succincte, voir par exemple la note de bas de page de Cynthia Kraus dans sa traduction de la préface de Butler à *Trouble dans le genre* : « Littéralement, "hétérosexualité normative" [normative heterosexuality] que je traduis par le terme unique d'"hétéronormativité". Ce terme désigne le système, asymétrique et binaire, de genre, qui ne tolère que deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe [...] et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable. » (Butler, 2005a, p.22).
7. Si le capital peut recouvrir chez Bourdieu tout un ensemble de ressources (sociales, économiques, culturelles) sous différentes formes (objectivé ou incorporé par exemple) que les agents mobilisent dans leurs actions, le capital symbolique est quelque chose de plus diffus, en ce qu'il est généralement méconnu comme capital et ainsi difficilement appréhendable. Il sera tantôt compris comme reconnaissance sociale ou institutionnelle d'un statut légitime, valorisé (Bourdieu, 2021, p.68), tantôt comme crédit (Bourdieu, 2001, p.241), ou encore comme prestige, etc. Il a pour caractéristique essentielle d'être hautement reconvertible en d'autres capitaux (Bourdieu, 1980, p.202). Nous l'utilisons en tant qu'il renvoie à une hiérarchie de la légitimité des

pratiques (sexuelles ou de genre), voire si l'on pousse le concept vers Butler comme nous le faisons, des existences, des vies.

---

## RÉSUMÉS

Que fait l'insulte homophobe (ou raciste, transphobe, misogyne, etc.) à la personne qui la reçoit et en vertu de quel rapport de pouvoir ? Cette interrogation nous invite à comparer les approches de Judith Butler et Pierre Bourdieu sur la performativité et la réappropriation de l'insulte. Iels opèrent un transfert de la notion de performatif de la philosophie analytique vers la philosophie sociale et politique, nous permettant de comprendre dans quelle mesure l'insulte, comprise comme interpellation, peut constituer son-a destinataire en personne stigmatisée, exclue, dominée, précaire, depuis une certaine conventionalité. Iels permettent d'appréhender l'économie circulaire de l'insulte homophobe. En amont c'est une forme de domination ou de normativité qui la permet et en aval l'insulte est un des moyens de la reconduction de ce rapport de pouvoir. Cependant, cette reproduction est inégalement garantie chez nos deux auteur-ices du fait de leurs conceptions divergentes de la répétition, celle-ci rimant chez Bourdieu avec reproduction et reconduction et chez Butler avec itération et altération.

What does the homophobic (or racist, transphobic, misogynist, etc.) insult do to the person who receives it, and by virtue of what power relationship ? This question leads us to compare the approaches of Judith Butler and Pierre Bourdieu to the performativity and reappropriation of the insult. They transfer the notion of the performative from analytical philosophy to social and political philosophy, enabling us to understand the extent to which the insult, understood as an interpellation, can constitute its addressee as a stigmatised, excluded, dominated, precarious person, from a certain conventionality. They allow us to have a grasp on the circular economy of the homophobic insult. On the one hand, it is a form of domination or normativity that makes it possible ; on the other hand, the insult is one of the means of reproducing those power relationships. However, this reproduction is unequally guaranteed in our two authors' theories, because of their divergent conceptions of repetition, which for Bourdieu rhymes with reproduction and reconduction and for Butler with iteration and alteration.

## INDEX

**Thèmes :** Actualités

**Keywords :** homosexuality, identities, interpellation, ordinary language philosophy, reappropriation

**Mots-clés :** homosexualité, identités, interpellation, philosophie du langage ordinaire, réappropriation

## AUTEURS

### **GRÉGOIRE BEN-AÏSSA**

Grégoire Ben-Aïssa a été étudiant à Sciences Po Lille, cursus qu'il a terminé dans le master Philosophie, Politique, Économie. Il a réalisé ce mémoire portant sur l'insulte chez Bourdieu et Butler (soutenu en 2023). Il étudie désormais à l'EHESS dans le master de Philosophie en partenariat avec l'ENS et PSL, mention Philosophie sociale et politique. Ses recherches tournent autour des différentes théories de l'assujettissement et des opérateurs contemporains de subjectivation (consommation, algorithmes, etc.).